

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[078] – Flots de
sang pour une
vengeance**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Flots de sang pour une vengeance

PAR DON PENDLETON

PRESSES
DE LA CITÉ



HUNTER

CHAPITRE PREMIER

— Tu crois qu'il va venir ?

La voix d'Herman Schwarz Gadgets avait sourdement résonné dans le module opérationnel du char de guerre. Même lorsqu'ils se produisaient dans la zone « neutre » d'un volume clos, il semblait que les sons se propageaient différemment la nuit. En réalité, cette différence acoustique n'était sûrement due qu'à la complexe alchimie du corps humain. La nuit, on était simplement différent.

Phénomène physico-psychologique que Mack Bolan connaissait bien. Comme la plupart des grands fauves, des grands chasseurs ou des grands guerriers. Or, l'Exécuteur était les trois à la fois.

Surtout en ce moment précis.

Les yeux rivés à l'écran vidéo, barré d'une mire cruciforme, où défilaient les images des caméras infrarouges extérieures du van, il comptait les minutes. Si les renseignements de Phil Necker s'avéraient, ils n'avaient plus guère à attendre.

— Tu crois qu'il...

— Oui.

Surpris par le ton cassant de l'Exécuteur, Herman Schwarz le considéra de côté. Avec son profil net, ses traits anguleux, son regard d'oiseau de proie et ses cheveux coupés court, Mack Bolan ressemblait exactement à ce qu'il était.

Un tueur.

Mais il ne tuait pas n'importe qui. Depuis le début de sa guerre contre la mafia, depuis qu'au retour du Vietnam, il avait découvert le massacre de sa famille, il s'était juré de tuer... le crime. Le crime organisé. *L'Organized Crime*, la mafia.

En un mot, le mal.

Et depuis, il n'avait jamais failli à sa règle. Cela faisait des années qu'il tuait. Encore et encore. Pas pour l'exemple, pas par sadisme, pas non plus seulement par idéologie. Simplement par nécessité. Parce qu'un mafioso mort, c'était un mafioso de moins. Mais il savait aussi que le cancer était démesuré et qu'il lui faudrait tuer encore et encore. Jusqu'à sa mort à lui.

C'est-à-dire, peut-être demain. Ou maintenant.

Il était prêt. Quand on voue sa vie à la guerre et à la mort, on doit envisager sereinement sa propre fin. C'était sans doute ce qui donnait au regard minéral de Mack Bolan cette insolite tranquillité, cet étrange détachement de tout.

Et ce soir, le regard glacé de l'Exécuteur était égal à lui-même.

Seulement, il y avait la voix. Une voix qui avait surpris Gadgets par sa dureté. Mais bien sûr, il était inutile de poser la moindre question. Mack Bolan les avait en horreur. Il n'entrouvrirait que très rarement ses pensées aux autres, fussent-ils ses amis. Il était le guerrier solitaire.

— Bientôt deux heures. Il ne devrait plus tarder.

De nouveau la voix de Bolan. Toujours aussi tendue. Bien sûr, Herman Schwarz ne pouvait savoir que cette tension inhabituelle portait un nom.

Cheng.

En effet, deux heures plus tôt, le radiotéléphone de bord avait sonné et la voix angoissée de Viviane Beck, l'amie de Bolan, la responsable de la Fondation Miséricorde créée en Suisse pour les enfants orphelins de guerre, s'était élevée dans la cabine de pilotage du char de guerre pour déclarer :

— « Mack, c'est le petit. Il ne va pas bien. »

Le « petit », c'était Cheng. Le fils de Ly Anh et de Liang. Liang, le presque fils de Mack Bolan, le Sergent Miséricorde. L'enfant qu'il avait autrefois sauvé du borbier sanglant du Viêt-Nam et qui, les années ayant passé, avait eu un fils avec Ly Anh. Un fils appelé Cheng et que l'Exécuteur avait dû aller arracher aux griffes des Triades thaïlandaises et malaises, quelque temps plus tôt. Des Triades qui avaient violé et massacré Ly Anh, qui avaient tué Liang aussi et qui, sans le formidable coup de cœur et l'aide désintéressée de la compagnie aérienne française UTA à l'escale de Singapour, auraient sans doute réussi à empêcher Bolan de sauver le petit Cheng.

Depuis, le petit Cheng était muet. Comme enfermé dans le drame qu'il avait vécu, comme enchaîné à cette mère adorée qu'il avait vue torturée devant lui. Le choc nerveux. Il était muet, mais le Sergent Miséricorde savait déchiffrer le langage de ses grands yeux perdus. Il y avait lu une fois que tout serait un jour redevenu normal et qu'un premier cri de joie jaillirait alors de cette bouche close.

Le petit n'allait pas bien.

C'était à peu près tout ce que Bolan avait retenu des explications confuses de la jeune Helvète. Elle lui avait parlé d'un programme de télévision, du cri qu'avait alors poussé Cheng et de l'état de choc dans lequel il avait aussitôt plongé. Alors, Mack Bolan avait seulement dit :

— « J'arrive ».

De toute façon, on était à quelques jours de Noël et Mack Bolan n'aurait jamais laissé le fils de Liang fêter ça sans lui. Il avait même déjà retenu son vol du 23. Il allait devoir l'avancer de deux jours.

Mais ayant, il avait une autre tâche essentielle à accomplir. Ecouter une certaine conversation. Une conversation en principe absolument secrète, mais qu'ils écouterait quand même. Grâce au génie du bricolage électronique d'Herman Schwarz Gadgets. Un

bricolage qui avait consisté à pirater par les ondes ultra courtes d'un canon acoustique les vibrations des téléphones du *Tanatos*, le superbe yacht de Fred « Grizzli » Camara, le nouveau capo de Chicago. Et si la conversation se déroulait sur le pont, le canon acoustique braqué sur le yacht « prendrait » le son en direct. Ils entendraient parfaitement les révélations d'un traître du FBI à un capo de la mafia à propos d'une certaine taupe infiltrée à la *Commissione*.

Un nom imprudemment consigné dans un listing d'ordinateur du bureau new-yorkais de l'agence fédérale et piraté par un flic pourri. Un flic encore anonyme, à la solde de la mafia. Mais l'Exécuteur était là pour arrêter les dégâts. À sa manière. Dans la douleur, le sang et la mort.

— Voilà une voiture.

Toujours aussi désincarnée, la voix de l'Exécuteur s'était de nouveau élevée dans le module opérationnel du char de guerre. Il était deux heures passées et si les renseignements de Phil Necker étaient exacts, la voiture qui venait de déboucher de Lake Shore Drive pour aborder les quais de Chicago Harbor avait toutes les chances d'être conduite par un flic. Un flic qui n'avait pas encore de nom.

Ironie du sort, c'était précisément par la *Commissione* que Phil Necker avait appris la chose. Preuve de la solidité de sa position au sommet de la hiérarchie mafieuse des États-Unis.

Hélas, les traîtres existaient. Même au FBI.

Quelques jours plus tôt, de retour du New Jersey¹, Mack Bolan avait été contacté par Hal Brognola. Phil Necker venait de lui faire savoir par téléphone que des bruits circulaient à la *Commissione*, selon lesquels un agent du FBI de Chicago voulait précisément dénoncer une taupe. Sans plus de précisions. Mais évidemment, pour la taupe fédérale devenue *consigliere* du vieux Franck Marioni, après un précédent blitz au Nouveau Mexique². Lui aussi particulièrement sanglant. Depuis, la taupe fédérale était installée dans le saint des saints de la mafia US. Assis tout en haut de la pyramide du crime. À la *Commissione*.

C'est-à-dire sur une bombe atomique... amorcée.

— Un canot, lança Gadgets.

En effet, la caméra infrarouge venait d'intercepter le sillage rosâtre d'une petite embarcation sur l'eau de la baie. Un sillage parti du *Tanatos* et qui infléchissait sa course gracieuse vers le quai. Le canot y serait dans une minute. De son côté, Bolan surveillait la voiture. Cette dernière roula jusqu'au pied de *Naval Reserve Armory* et s'arrêta bientôt à la hauteur du canot qui venait d'accoster. Ses feux s'éteignirent et une lourde silhouette en descendit. Vérifiant que le magnétoscope enregistrerait bien la scène, Bolan opéra un zoom serré sur le visage de l'arrivant. Une face plutôt large, avec des cheveux

épais implantés bas sur le front. Inconnue de Bolan. Mais au FBI, on n'aurait aucune peine à l'identifier.

Près de Bolan, Gadgets laissa fuser un petit rire.

— Connard, va !

En effet, l'arrivant était en train de boucler soigneusement ses portières. Signe que la voiture était à lui. Première imprudence. Un traître avait toujours intérêt à prendre une voiture de location pour ses contacts extra-professionnels. Mais l'Exécuteur n'était pas là pour lui faire un cours. Déjà, l'homme avait sauté dans le canot et celui-ci remettait les gaz en direction du *Tanatos*.

Un instant plus tard, Bolan vit le type grimper à bord du yacht et s'enfoncer dans ses profondeurs sans être guidé par quiconque. Signe qu'il connaissait bien les lieux. Pas un traître occasionnel. Un éclair fulgura une seconde dans le regard minéral de l'Exécuteur. Le destin du salaud était en marche, il allait s'accomplir dans quelques instants.

— OK, lança-t-il à l'adresse de Gadgets.

Sans demander de précision, celui-ci tapa les quelques numéros d'une procédure sur le clavier du computer, positionna un curseur clignotant sur un des programmes apparus à l'écran et enfonça la touche enter du clavier. Aussitôt, tous les programmes disparurent de l'écran, ne laissant que deux mots qui clignotaient rapidement :

FIRE TIME.

La mise en procédure de préchauffage de la lance thermique du char de guerre. Mesure de précaution. Pour le cas bien improbable où le lance-missiles de la tourelle de toit ferait un caprice au dernier moment. Un engin basé sur le principe du laser militaire dont le rayon pouvait atteindre une vingtaine de milliers de degrés. Une machine infernale sur les origines de laquelle l'Exécuteur n'avait qu'une idée approximative. Il savait seulement que Gadgets s'était « débrouillé » avec certains de ses copains pour en avoir un exemplaire. Moyennant finances, bien sûr. Mais en ce temps-là, le trésor de guerre de l'Exécuteur était important. Il ne servait alors qu'à financer des machines de mort. Depuis, il y avait eu le petit Cheng et la Fondation Miséricorde, et le plus gros des subsides arrachés maintenant à l'*Organized Crime* était consacré au financement de la Vie. Celle de Cheng et de tous les petits orphelins de guerre recueillis là-bas.

Désormais, les artisans du mal payaient pour le bien.

Involontairement.

— C'est bien, mon petit Danny. Tes à l'heure.

Une voix inconnue venait d'éclater dans les haut-parleurs du module opérationnel. Une voix précieuse d'homo. Celle de Fred « Grizzli » Camara ? Bolan n'avait jamais entendu dire que le nouveau capo de Chicago fût de la jaquette. Attentifs, les deux hommes écoutaient en retenant leur souffle. Gadgets augmenta un peu le son et

une autre voix répondit sèchement :

— Ne m'appelle pas « mon petit Danny », Feta. J'ai horreur de ça. Où est ton boss ?

Un petit rire grinçant lui répondit :

— Et puis quoi encore ! Il a des occupations, le boss. Cette nuit, il la passe en ville, mon chou.

— Je t'ai dit de...

— Et à moi, le boss, il m'a dit d'écouter ce que tu avais à vendre. Si c'est intéressant, je l'appellerai, le boss, et il me dira combien je dois te donner. OK ?

Il sembla à Bolan que le ton du dénommé Feta s'était imperceptiblement durci. Il y eut un silence, durant lequel un chapelet de petits claquements métalliques se fit entendre. Un couvercle de briquet, ou n'importe quoi d'autre. Le bricolage de Gadgets donnait des résultats stupéfiants de netteté. Enfin, il y eut un raclement, un grincement et de nouveau, la voix de Feta :

Alors, le fédé ! T'accouches, oui ou merde !

— Ça va, ça va ! Bon, la taupe en question, c'est un fédéral aussi.

— Bravo ! encouragea Feta. J'espère que c'est pas tout. Parce que le boss, il va...

— Et il est à la *Commissione*, le fédé en question. *Consigliere*, si tu veux tout savoir.

— Je veux ! Magne-toi le cul, enfoiré !

Cette fois, ce fut au salaud de ricaner. Il s'amusait de l'impatience de l'autre. Ce dernier hurla :

— Alors, fils de pute ! Tu le donnes, ce nom ?

Un silence, puis :

— Son nom, au flic, c'est Phil Necker.

— Phi...

Cette fois, le silence qui suivit fut chargé d'électricité. Il semblait que l'homo mafioso eût du mal à encaisser la nouvelle. Necker et lui se connaissaient peut-être. L'Exécuteur leva les yeux sur Herman Schwarz. Dans les yeux du génial inventeur, il y avait un peu d'angoisse. Dans ceux de Bolan aussi.

Décidément, la situation de la taupe fédérale au sommet de la *Commissione* n'était guère enviable. Un jour, c'était sûr, il ne serait pas averti à temps du danger et ce que lui feraient alors subir les amici faisait froid dans le dos de l'Exécuteur.

Lui qui n'avait peur que des voyages en avion !

— C'est bon, lâcha enfin le mafioso. J'appelle tout de suite le boss.

L'Exécuteur entendit nettement décrocher le combiné et son doigt se posa sur une des deux touches lumineuses de la console des commandes de la centrale de guerre. La rouge. Celle où était également inscrit le mot FIRE. Puis il vérifia le bon positionnement de

la mire sur l'écran vidéo et son autre index frappa une touche sur le clavier du computer. Dans l'acoustique du bord, le téléphone du *Tanatos* fit entendre les cliquetis du premier chiffre composé au cadran, puis le van fut secoué sur ses roues et un chuintement aigu se déclencha au-dessus du toit. Aussitôt, une traînée lumineuse apparut sur l'écran de contrôle, traçant une courbe étincelante dans le ciel de nuit. Elle infléchit sa course en une parabole harmonieuse, avant de pointer sa fine flèche en direction de la silhouette blanche du *Tanatos*.

La seconde d'après, le fier voilier se transformait en énergie et en lumière. Une explosion telle qu'autour de lui, l'eau sembla se vitrifier pendant un instant.

Déjà, l'Exécuteur avait fait redescendre la tourelle lance-missiles.

— OK, laissa-t-il tomber. On y va.

La mort d'un traître et d'un pourri aurait justifié le sacrifice d'un magnum de Moët et Chandon millésimé, mais l'Exécuteur était trop pressé. Trop préoccupé aussi. Les festivités seraient pour plus tard. Quand il reviendrait à Chicago pour y finir son blitz. Sur le lac Michigan, il ne restait plus maintenant du beau yacht blanc qu'un morceau d'étrave et quelques lambeaux de voiles qui s'enfonçaient dans l'eau noire.

— Et maintenant, questionna Gadgets en éteignant les appareils du module opérationnel, qu'est ce qu'on fait ?

— Je te dépose. Demain matin, j'ai un avion à prendre.

Fred « Grizzli » Camara attendrait bien un peu pour se faire tuer à son tour. Il y avait quelque part du côté de Genève un petit garçon aux yeux remplis de cauchemar silencieux. Ce petit garçon s'appelait Cheng, et il avait besoin de lui.

C'était le fils de Liang.

— Je n'y comprends rien, Mack. C'était dans la salle à manger. Les enfants venaient de s'installer et l'un d'eux avait allumé la télé. Bien que ce soit interdit avant quatorze heures, précisément à cause des images de guerre qu'ils pourraient voir au journal télévisé.

Après un vol New York-Londres, puis Londres-Genève sans histoire, mais assurément moins agréable qu'en classe Galaxy sur UTA, Mack Bolan avait été accueilli à Genève Cointrin par la jeune directrice de la Fondation Miséricorde. Viviane Beck, la fille d'un diplomate suisse en poste à Singapour, grâce à laquelle, quelques mois plus tôt, il avait pu faire évacuer le groupe d'enfants de Malaysia1. Une Viviane Beck visiblement angoissée. Conduisant d'une main sûre sa petite Ford XR3I sur l'autoroute pluvieuse, elle avait mis un temps record pour parcourir les cinquante kilomètres qui séparaient Cointrin de la Fondation. Une grande et solennelle demeure du XV^e, avec ses murs de pierres et briques mélangées, ses hautes fenêtres à petits carreaux et ses toits en ardoise plantés de jacobines à frontons

sculptés.

Préoccupé, Bolan questionna :

— Ce serait donc une séquence du journal télévisé de ce jour-là qui aurait provoqué cette crise ?

— Je n'étais pas là à ce moment. Mais selon l'éducatrice présente, la crise de Cheng aurait débuté aux premières images d'un reportage sur la campagne électorale mouvementée du Sri Lanka.

— Hein !

Qu'est-ce que le Sri Lanka avait à voir avec le petit Cheng ? On était le 22 décembre et Bolan se rongait les sangs à l'idée d'un tel Noël pour le fils de Liang. Il questionna :

— Comment était-il, hier soir ?

— Mieux. On lui a administré un léger calmant. Mais il reste prostré. Comme s'il attendait que se produise un événement connu de lui seul.

Bolan garda le silence et Viviane souffla :

— Je suis désolée, Mack. Il était question de mettre une serrure aux commandes de cette fichue télé et...

— Laissez, Viviane. Pas de votre faute.

Tandis qu'ils franchissaient les hautes grilles ouvragées du parc de la Fondation, elle tourna vers lui un regard reconnaissant. Avec ses yeux clairs, son teint rose et ses cheveux blonds, elle incarnait à elle seule toute la Suisse. Elle était clean.

La nuit était tombée et ils quittèrent la voiture devant le perron qu'un jardinier s'affairait à balayer. À leur passage, il souleva sa casquette en guise de salut.

— Les enfants sont en train de dîner, déclara Viviane en grimpant les marches aux pierres usées. Voulez-vous voir le petit tout de suite ?

Bien que crucifié d'impatience, Bolan secoua la tête.

— Plus tard. Montrez-moi d'abord cet enregistrement magnéto.

Un enregistrement dont, sur les instructions de Bolan, Viviane s'était procuré une copie à la SSR. Ils traversèrent un grand hall carrelé d'un damier blanc et noir, grimpèrent un escalier en marbre qui aboutissait à un large palier, avant de longer un couloir au bout duquel se trouvait le bureau de l'administratrice. Viviane Beck prit l'imper de Bolan, le suspendit à un cintre avec des précautions d'orfèvre. En se retournant, son regard limpide croisa une seconde celui de Bolan, avant de se détourner, gêné. Ce grand diable d'apparence glaciale l'intimidait et la fascinait en même temps. Et cela déclenchait en elle de drôles de...

— C'est là-dedans ?

Bolan s'était approché de la table support de la grande télé qui flanquait la bibliothèque, désignant le magnétoscope. Sur un signe affirmatif de Viviane, il se laissa tomber dans un canapé Chesterfield,

tandis qu'elle ouvrait un minibar pour y prélever une bouteille de cognac Hennessy et des glaçons.

— Hennessy-Glace ? proposa-t-elle.

Elle connaissait déjà les goûts de Mack Bolan. Il la remercia d'un sourire, enclencha la touche « lecture » de la télécommande du magnétoscope. Sur l'écran les premières images apparurent aussitôt. Bolan vit une foule compacte, des banderoles aux caractères illisibles, un cortège de voitures qui descendait les rues de Colombo sous un soleil écrasant. Dans la séquence suivante, apparut Ranasinghe Premadasa, le candidat du parti au pouvoir, qui, Bolan le savait depuis ce matin, avait été finalement élu. Le cortège se trouvait devant le vieux bâtiment colonial de la mairie de Colombo et le candidat s'apprêtait à y pénétrer. Enfin, de nouvelles images montrèrent l'autre candidate à la présidence. « Mrs B ». B pour Bandaranaike, appartenant à la formation politique SLFP, *Sri Lanka Freedom Party*. Souriante, bousculée de toutes parts, elle lançait vers la foule immense des mots que le reportage ne diffusait pas. Autour d'elle, plusieurs costauds aux expressions farouches tentaient de contenir les assauts de la foule. Parmi eux, en arrière-plan, Bolan aperçut même une tête blonde. Presque déplacée dans le contexte. Image fugitive et légèrement floue qui disparut aussitôt.

— C'est là ! s'exclama soudain Viviane Beck. C'est là que la crise de nerfs de Cheng a débuté. Exactement là !

Elle pointait sur l'écran un doigt accusateur. Comme si le téléviseur avait été la plus évidente des manifestations du mal. Bolan ne comprenait pas. Il ne voyait sur cet écran que des images qui ne pouvaient en rien concerner le petit Cheng. Sri Lanka était loin de la Thaïlande et...

— Revenez en arrière ! dit encore Viviane Beck.

Il obéit, repassa les mêmes images.

— C'est là !

Elle avait de nouveau désigné l'écran, juste au moment où la candidate sortait légèrement du champ de la caméra. À sa place ! on avait une vue d'ensemble sur son environnement direct, avec gros plan rapide et un peu flou sur le service d'ordre en civil du SLFP.

— Exactement là !

Viviane Beck était comme hypnotisée par les images que Bolan venait de fixer grâce au mode « pause » du magnétoscope. Bolan fronça les sourcils. Inutile de chercher plus longtemps. C'était visiblement un des personnages de cette séquence qui avait traumatisé Cheng. Il avala une gorgée de Hennessy-Glace et demanda :

— Allez chercher le petit, s'il vous plaît.

La jeune Helvète sortit. Un moment plus tard, elle revenait, accompagnée de l'enfant. D'abord, Cheng demeura figé sur le seuil de

la porte. Puis, tandis qu'un sourire éclairait la face granitique de Bolan, ses grands yeux noirs en amande levés vers lui s'animèrent enfin. Une lueur se mit à y danser et ils marchèrent l'un vers l'autre. Quand Bolan fut devant l'enfant, il s'accroupit devant lui et lui tendit les mains. Après une dernière hésitation, le petit Cheng vint y poser les siennes, mais son air grave était réapparu sur son visage. Bolan le prit dans ses bras, le serra contre lui, sans voir les yeux de Cheng qui fixaient l'écran de la télé. Un écran où l'Exécuteur avait de nouveau fixé l'image sur la séquence indiquée par Viviane.

— Mack ?

C'était justement la voix de Viviane. Il la vit qui désignait l'enfant et il se rendit compte que ce dernier tendait le bras vers la télé. Un instant ému par cette brève étreinte chargée de passé et des souvenirs de Liang, son presque fils, le Soldat Miséricorde se secoua. L'enfant indiquait toujours l'écran. Sur son petit visage, pas un trait n'avait bougé. Bolan hocha la tête, porta Cheng tout près du récepteur et, plongeant ses yeux dans les siens, il questionna tout doucement :

— Tu veux me montrer quelqu'un ?

Il crut un instant que l'enfant ne réagirait pas, puis, comme à regret, sa petite main se tendit de nouveau, index en avant.

Pour se poser sur l'écran. Deux fois.

Sur le visage d'un des Asiatiques du service d'ordre... et sur celui du type blond.

Puis Cheng détourna les yeux du récepteur et, plongeant son regard dans celui de Bolan, il se contenta de le fixer. Longtemps. Profondément. Comme s'il voulait l'hypnotiser. Mais tout au fond des prunelles de nuit, il y avait un message. Et le plus infini des chagrins.

Alors, l'Exécuteur comprit.

Aussi fou, aussi incroyable que cela puisse paraître, par le plus capricieux des hasards de l'information et à des milliers de kilomètres de distance, le fils de Liang venait de lui désigner... les assassins de sa mère !

CHAPITRE DEUX

Sous le soleil implacable presque à son zénith, le nouvel aéroport international de *Katunayake* connaissait la petite fièvre de l'arrivée de son vol hebdomadaire UTA. À droite des grandes portes en ogives de l'aérogare, une foule de Sri Lankais était massée derrière des grillages, sur les gradins d'une tribune dont on ne comprenait guère l'utilité. Parmi ces gens, quelques taxi-driver et beaucoup de curieux venus là pour apercevoir le contingent touristique porteur de dollars. Hélas, depuis quelque temps, l'insécurité qui régnait au Sri Lanka avait considérablement réduit le nombre de Visiteurs. En effet, depuis le mois de novembre, beaucoup de tours operators avaient annulé leurs prestations vers l'ancienne Ceylan. Car, bien que le touriste demeurât une espèce protégée par les autorités et le gros de la population, une balle perdue était toujours possible.

Regrettable contexte qui voyait l'ancienne colonie britannique, déjà une des nations les plus pauvres du globe, s'enfoncer doucement dans la récession et le chaos politique. Entre les Tamouls du nord, l'extrême gauche du JVP au sud et la misère endémique qui gagnait chaque jour du terrain, Serendib¹ la Belle avait du souci à se faire.

Après un voyage de plus de dix heures et une escale technique à Mascate où les passagers risquaient la prison à vie pour un seul regard à l'extérieur de l'avion, Bolan n'était pas fâché d'arriver. Seul regret, il devait s'arracher au confort et au service irréprochables de la classe Galaxy située au pont supérieur du gros « Big Boss » 747 d'UTA. Un crève-cœur. Surtout pour les insomniaques que le personnel de bord soignait au champagne. À volonté... mais ce n'était pas du Moët. Il y avait aussi le foie gras, le saumon fumé et le caviar du dîner. Un rêve.

Un rêve qui, pour de nombreux passagers, allait continuer jusqu'à Singapour. Ou peut-être plus loin s'ils changeaient d'appareil, car, hormis toute l'Afrique, les lignes d'UTA desservaient encore Jakarta, Sydney, Tokyo, Nouméa, Auckland, Papeete et San Francisco. Le tour du monde sans quitter la compagnie française.

Un rêve qui, pour Mack Bolan, s'achèverait dès qu'il foulerait le tarmac de *Katunayake Airport*. Car à partir de là, c'était la paix qui finissait et la guerre qui commençait. Avec sa cohorte de morts, ses bains de sang et ses déluges de feu. Pour l'Exécuteur, Sri Lanka n'était qu'un épisode supplémentaire de sa croisade contre le crime organisé. Avec une petite nuance toutefois, cette guerre-là lui était sacrée. Parti de Paris, où il avait fait un crochet pour voir un spécialiste des troubles psychosomatiques en vue de lui confier le cas Cheng, il avait

attrapé le vol d'UTA et parcouru plus de huit mille kilomètres d'une traite pour accomplir son œuvre.

La vengeance qu'il devait au petit Cheng.

Dès les premières marches de la passerelle pourtant couverte d'un dais de protection, la chaleur lui tomba sur les épaules. La chaleur lourde et poisseuse des tropiques. Suivant un groupe de Français du troisième âge il s'engouffra dans la navette qui partit presque aussitôt. Dix minutes plus tard, après les formalités de douane, il se retrouvait à attendre l'arrivée des bagages sous de grandes affiches lumineuses vantant les installations luxueuses des palaces de Colombo. Ayant arraché sa valise au tapis roulant, il dut encore sacrifier au contrôle de celle-ci, avant d'émerger au soleil de midi. Aussitôt, une armée de taxi-driver lui tomba dessus. Comme les mouches sur du miel. La chasse aux touristes était ouverte. Bolan négocia les vingt et un miles de la course jusqu'au Ceylon Inter-Continental de Colombo pour trois cents roupies, mais dut encore attendre que son chauffeur, un grand escogriffe, noir comme un pruneau, aille chercher au diable vauvert une vieille Toyota rafistolée au fil de fer et aux boîtes de conserve.

— Mon nom est Tex, lança le chauffeur par-dessus son épaule. Si vous voulez, je peux vous conduire partout. Kandy, Anuradhapura, Ratnapura, Sigiriya, Nuwara Eliya...

Bolan le laissa s'épuiser en contemplant le paysage. Ils quittèrent la zone de l'aéroport et le taxi tourna à gauche pour prendre la direction de Colombo.

Tout au long de l'interminable parcours sur une route encombrée, bordée d'agglomérations lépreuses et de végétation exubérante, Bolan fut surpris par la densité de la population. Accréditant son état de « touriste », il s'en étonna auprès de Tex qui le renseigna :

— Ici, la route, c'est comme le fleuve. Les populations s'y regroupent.

Il y avait aussi la surpopulation. Seize millions d'habitants pour un territoire deux fois moins grand que l'État de New York, et dont les principales sources de revenus étaient le thé, la noix de coco, le riz et l'hévéa ! Mais c'était un autre sujet.

À l'entrée de Colombo, le taxi franchit un large pont, à sa sortie, sur la droite, une tente de l'armée marquait le point de contrôle des autorités. Des militaires y exerçaient la fouille d'une camionnette à peine moins en ruine que le taxi de Bolan. Soucieux de l'image de marque de son pays, Tex attira l'attention de ce dernier sur l'architecture tubulaire de la grande centrale de distribution électrique qui se trouvait à droite. Pour un pays qui, pour les trois quarts, s'éclairait encore à la lampe à huile...

Ils pénétrèrent dans les faubourgs de Colombo, contournèrent un terre-plein autour duquel des échafaudages supportaient d'immenses

affiches de cinéma. Ici, le bruit des moteurs était roi. À croire que les pots d'échappement n'existaient pas. Au bord de l'asphalte, deux vaches rachitiques... et sans doute très sourdes, s'échinaient à brouter une herbe grasse de fuel. Le taxi se fraya un chemin à grands coups d'avertisseur, avant que Tex ne s'arrête enfin. Devant une façade compliquée, aux sculptures naïves et aux couleurs criardes.

— *Beautiful temple, sir. Very beautiful temple.*

On était dans Sea Street, la rue des prêteurs sur gages et des bijoutiers. Trois temples hindous s'y alignaient. Ravi, Tex fixait Bolan de son bon regard sombre, quêtant un encouragement. Bolan soupira, sourit, lui tendit aimablement cent roupies en plus pour exiger d'être immédiatement conduit à son hôtel.

— *Ah, you no tourist !* comprit enfin le Sri-lankais dans son anglais approximatif. *You businessman !*

C'était à peu près ça.

— Moi pouvoir vous conduire tout séjour, insista Tex. Si vous voulez saphirs, rubis... pas chez marchands ! Ou de très jeunes filles...

Sur un refus de Bolan, le taxi changea de route et revint vers le quartier du port pour s'arrêter enfin devant le *Ceylon InterContinental*. Un parallélépipède de béton situé juste en face du Méridien et du building de la *Bank of Sri Lanka*. Accueilli par un chasseur athlétique, Bolan dut encore accepter la carte de Tex en promettant de l'appeler s'il avait besoin d'un chauffeur.

Dans le lobby de l'*InterContinental*, la couleur verte dominait. La couleur de l'espérance, pour une hôtellerie rendue exiguë par les troubles politiques. Au desk, une réceptionniste qui aurait pu figurer dans les meilleures revues de Broadway lui donna la chambre 805. Juste en dessous du casino de l'hôtel, pour lequel elle lui remit également deux coupons de jeux gratuits.

Des baies vitrées de la 805, Bolan plongeait directement sur Marine Drive et l'enfilade à perte de vue de Galle Road. Une route qui s'achevait quelque cent kilomètres plus au sud, aux portes de Galle, l'ancienne capitale commerciale des ex-colonies portugaises puis hollandaises, avant que les Anglais ne fassent de Colombo le premier port de l'île.

La porte refermée sur le bagagiste, Bolan vida son sac de voyage, prit une douche et, une serviette autour des reins, il décrocha le téléphone pour composer le 28452 à Colombo. Il n'avait évidemment pu faire suivre le char de guerre et il était temps de s'occuper de la logistique. Une voix de femme répondit.

— *Draga Gems at your service.*

— Je voudrais parler à mister Sayake, demanda Bolan.

Il dut patienter un moment avant qu'une voix d'homme ne résonne enfin, presque timide :

— Sayake.

— J'ai un message de la part de Max, dit alors Bolan. Je voudrais vous voir.

Le nommé Sayake marqua un temps d'hésitation avant de questionner plus bas :

— Quel message ?

Depuis sa conversation avec Brognola trois jours plus tôt, Bolan avait appris le texte par cœur :

— « Un jour, ceux du nord déferleront au sud ».

Il avait l'impression de jouer dans un film d'espionnage. Ce qui n'était pas loin d'être le cas. Au bout du fil, il y eut un silence, puis :

— Quand voulez-vous me voir ?

— Le plus vite possible.

Autre silence, puis :

— C'est que... je ne peux pas avant ce soir et...

— Ça ira. Où ça ?

Le correspondant marqua encore une hésitation, avant de proposer :

— Je vous attendrai à dix heures, au coin de York Street. Sous la première arcade des magasins *Cargills*. J'aurai un grand chapeau de paille à la main et je répondrai au même code par la phrase : « ce jour est pour bientôt ». Ensuite, vous me suivrez à quelques pas de distance.

— D'accord, fit Bolan, avant de raccrocher.

Il composa aussitôt un autre numéro. Celui du *Sunday Observer*, un des quelques centaines d'organes de presse dans le monde où certaines agences fédérales US avaient réussi à conserver quelques correspondants. Encore un petit cadeau de Brognola. Une standardiste lui répondit et il demanda :

— Jeffram Da Silva, je vous prie.

En effet, depuis la colonisation, les noms portugais n'étaient pas rares, au Sri Lanka. On le fit patienter, puis une voix rauque, comme essoufflée lui parvint dans un anglais impossible :

— Qui que vous soyez, vous tombez mal ! Je suis en train de « boucler » !

On était effectivement samedi soir. Peu impressionné par le ton, Bolan déclara :

— Je vous appelle de la part de monsieur Smith. Il me charge de vous donner le bonjour.

Il avait dit « monsieur » en français. Cela faisait partie de la procédure. Au bout du fil, la respiration essoufflée marqua un manque, avant que la voix ne questionne, faussement enjouée :

— Comment va ce vieux Smith ?

— Bien. On pourrait se voir ?

— *No problem.* À sept heures, au *Nippon Hôtel*. Vous n'aurez qu'à me demander. Si vous ne connaissez pas, n'importe quel taxi vous y déposera.

— Je trouverai.

Il raccrocha, survola la lecture des prospectus de l'hôtel posés près de la corbeille de fruits aimablement mise à sa disposition, comme le frigo-bar et la télé, décida de suivre les conseils du manager en allant déjeuner sous une paillotte de la piscine de l'établissement. Là, entre une pizza qui n'avait de pizza que le nom et les regards très concupiscent des quelques Européennes présentes, femmes de diplomates ou d'industriels en mission, il se laissa dorer au soleil des tropiques. À seize heures, le soleil commença à décliner et il décida de tuer le temps en faisant un tour en ville.

Nanti d'un plan de Colombo, il quitta le *Ceylon* par *Janadhipathi Mawatha*, esquiva adroitement les assauts souriants d'une horde de mendiants résignés, pour longer le building ultramodeme de la *Central Bank of Ceylon*, avant de contourner la *Clock Tower* carrée et briquée à souhait pour continuer tout droit. De l'autre côté de *Chatham Street* et toujours sur la même artère les jardins du palais présidentiel étendaient leurs chatoyants parterres. À la grille d'entrée, un seul factionnaire, en blanc. À droite, Bolan laissa le grand et laid bâtiment victorien du *General Post Office* pour tourner dans *Sir Baron Jayatilaka*, puis dans *York Street*. Ici, c'était la zone clean de Colombo. La city des affaires. Laissant sur sa gauche l'agence locale UTA et en face, le vénérable *Taprobane Hôtel*, anciennement *Grand Oriental Hôtel*, et sa cohorte de souvenirs coloniaux, il continua tout droit, traversa le pont qui enjambait l'embouchure du lac Beira. Tout le long, des baraquements faisant office de boutiques proposaient soieries, batiks et autres utilités. Au-delà, c'était le quartier de *Pettah*, sa foule grouillante, ses milliers d'échoppes, ses trafics. Avec *Main Street* comme artère principale et point de ralliement touristique. Bolan flâna au gré des vitrines de boutiques durant une bonne heure. Il avait dû évincer une centaine de mendiants avant d'accepter bon gré mal gré la « protection » attentive et jalouse d'un « guide » local heureusement peu bavard. Un vieil homme tout ratatiné qui marchait deux pas devant lui et ne cessait de se retourner pour vérifier qu'il suivait bien. À dix-huit heures trente, repu de foule et de marche à pied, il lâcha une poignée de monnaie dans les mains reconnaissantes du vieil homme et sauta dans le premier *bajaj* qui passa. Un des innombrables Taxis Vespa qui roulaient dans toute la ville. Ballotté et secoué dans la petite cabine couverte de toile colorée de l'arrière, il se laissa véhiculer en essayant d'oublier les pètarades abominables de l'engin.

Dix minutes plus tard, il arrivait au *Nippon Hôtel*.

Avec ses colonnades sur le trottoir et des mendiants qu'il fallait

enjamber un peu partout. Un pur vestige du passé. Encore intéressant par son architecture à balcons de bois, mais extrêmement refoulant par son ambiance intérieure. Ici, rien n'avait été refait depuis la reine Victoria. Pas même l'électricité. On y voyait comme dans un four et Bolan mit une petite éternité à repérer enfin un membre du personnel. On lui indiqua une table, tout au fond de la dernière salle, entre le rideau cachant l'entrée d'un night douteux et la porte branlante des toilettes. Une odeur peu engageante stagnait, qui ne semblait pas incommoder le moins du monde le seul client attablé là entre un bol de soupe et une bouteille... très entamée de Johnnie Walker. Un Sri Lankais rondouillard, portant lunettes et veste à larges carreaux verts et blancs. Bolan se pencha au-dessus du crâne chauve et luisant pour questionner :

— Jeffram Da Silva ?

L'interpellé leva des yeux globuleux, abandonnant provisoirement la bataille inégale qu'il livrait à sa soupe aux nouilles chinoises. L'une d'elles, accrochée à sa moustache, se mit à trembler quand il s'exclama :

— Ah ! Vous êtes le copain de Smith !

Bolan acquiesça, s'assit face au Sri Lankais qui offrit aussitôt en désignant sa bouteille :

— Scotch ?

Bolan s'aperçut alors qu'un verre à demi vide de whisky était près du bol. Le « vin de table » de Da Silva. Il secoua la tête, montrant le bol :

— La même chose.

Le journaliste passa la commande à un garçon qui disparut aussitôt. Bolan se demanda comment le personnel faisait pour trouver son chemin dans un environnement aussi sombre. Da Silva lâcha aussitôt :

— Depuis le temps, je commençais à me demander si la *Company* existait toujours.

Un comble. Le Sri Lankais le prenait pour un agent de la CIA. N'ayant pas vraiment été briefé par Brognola sur le sujet, Bolan préféra biaiser.

— J'ai besoin d'un simple renseignement, dit-il en adoptant un ton résolument anodin.

— Quel genre ?

Le garçon revenait déjà, avec le bol de soupe demandé. Au Nippon Hôtel, on servait de la cuisine japonaise, mais également chinoise, indienne et arabe. Le tout était de pouvoir lire le menu. Tandis que le Sri-lankais s'envoyait une furieuse lampée de Johnnie Walker, Bolan attaqua sa soupe en précisant :

— Un renseignement touchant la sécurité rapprochée de Mrs B.

L'autre leva des yeux surpris au-dessus de son bol.

— Vous voulez dire Sirimavo Bandaranaike ? Celle qui vient d'être battue aux élections ?

— Celle-là même, opina Bolan. Je voudrais savoir quel est l'organisme, s'il existe, qui s'est chargé du recrutement de ces types-là.

Il venait de poser sur la table des photos agrandies des clichés pris à partir de la bande vidéo de la SSR. Les visages des deux ordures dénoncées par le petit Cheng y étaient parfaitement identifiables. Da Silva se hâta de faire disparaître une nouvelle rasade de scotch, avant de repiquer à sa soupe. L'Exécuteur insista :

— Enquête discrète. Je veux tout savoir de ces deux types.

— Je vois, fit le journaliste, c'est pressé ?

Bolan ignorait si Da Silva « voyait », mais il était très pressé. Posant discrètement un billet de cent dollars contre son bol, il déclara :

— Pour vos premiers frais. Mais je suis très pressé.

Au Sri Lanka, cent dollars étaient une somme fabuleuse. Même pour un journaliste. De quoi s'offrir un sacré trip au Johnnie Walker. L'autre loucha sur le billet, se fendit d'un sourire étonnamment éclatant pour déclarer :

— C'est comme si c'était fait. Demain soir, même heure, même endroit.

Il était sans doute abonné au Nippon Hôtel. Bolan finit sa soupe, répondant aux multiples questions d'ordre très général de Da Silva sur les États-Unis, puis sur la fin du mandat Reagan, avant de prendre congé. Il n'était que vingt heures et il décida d'effectuer un petit repérage aux environs des magasins *Cargills* et de leurs arcades roses, avant de regagner le *Ceylon* pour attendre vingt-deux heures. Heure à laquelle il devrait en principe quitter sa peau de touriste tranquille.

Il redeviendrait alors l'Exécuteur.

Pour une vengeance. Un blitz éclair.

CHAPITRE TROIS

— « Un jour, ceux du nord déferleront au sud ».

D'emblée, l'Exécuteur avait repéré la silhouette figée au milieu de la première arcade du magasin *Cargills*. Un homme en tenue locale, chemise et « jupe » sari, tenant effectivement un large chapeau de paille en main. Petit, noir de peau et mince comme un fil, le Sri Lankais leva des yeux indécis dans la pénombre des arcades et tenta un sourire contraint pour déclarer tout bas :

— « Ce jour est pour bientôt ». Venez par ici, ajouta l'homme en l'entraînant à l'écart d'une grappe de mendiants.

Bolan avait de plus en plus l'impression de jouer les espions. Ils marchèrent jusqu'aux vitrines de *Laksala*, l'emporium qui, sous l'égide du gouvernement, vendait tous les produits de l'artisanat local. Là personne ne faisait attention à eux. Mi-amusé, mi-agacé par ce surcroît de précautions, Bolan brusqua :

— Mes amis de New York m'ont dit de m'adresser à vous si j'avais besoin de certains produits.

— Vos amis ont raison, Sir. De quels produits avez-vous besoin ?

— Des armes.

— Dans ce cas, suivez-moi.

Sans autre commentaire. À croire qu'il savait à quoi s'en tenir avant de rencontrer l'Exécuteur. Ce dernier lui emboîta aussitôt le pas. Finalement, si tout continuait comme ça, ce blitz vendetta serait bâclé en un temps record.

Un moment plus tard, toujours l'un suivant l'autre, ils passaient le pont de Main Street. À plus de dix heures du soir, il y avait encore du monde dans les rues et bon nombre d'éventaires demeuraient ouverts, éclairés par les lampes à gaz ou à huile. Ils longèrent les entrepôts de la gare maritime, mais au lieu de poursuivre dans Main Street, son guide entraîna Bolan tout de suite à droite, puis à gauche. L'Exécuteur lut Keyser Street sur une plaque rafistolée, vit Sayake lui faire signe avant d'entrer dans une boutique au rideau de fer à demi baissé. Juste en face d'un immeuble jaunâtre au porche duquel deux factionnaires armés montaient la garde.

Le New Police Secrétariat. Le QG de la police locale !

Sous le rideau de fer, le Sri Lankais fit réapparaître une tête impatiente. Bolan le rejoignit, émergea dans un capharnaüm indescriptible. Un vrai bazar en modèle réduit. Il y avait absolument de tout, rangé, posé ou accroché partout. À peine s'il y avait la place de poser les pieds entre les caisses et le long comptoir en bois qui

courait tout au long de la boutique-couloir.

— Venez, pressa Sayake.

Sans se soucier du vieux marchand qui comptait sa caisse en notant les chiffres sur un registre, il poussa Bolan vers un rideau, tout au fond du réduit. Ils atterrirent dans une réserve, beaucoup plus vaste que le magasin, où des ombres s'affairaient autour de tas de sacs, caisses et autres conditionnements. Soudain, un personnage se matérialisa devant eux. Si maigre sous sa chemise qu'on se demandait comment les os ne se brisaient pas à chaque mouvement. Le poignet du type ne devait pas excéder le diamètre du pouce de Bolan.

— Soyez le bienvenu, Sir. J'ai ici tout ce qui peut vous être utile. Si vous avez des dollars, bien sûr. Nous ne pouvons hélas pas accepter les cartes de crédit.

Heureux de sa plaisanterie, il crachota un rire de phtisique dans sa paume. Sans relever, l'Exécuteur laissa peser sur lui la glace de son regard. L'autre n'insista pas. Houspillant d'une voix aigre deux commis qui disputaient une partie de dés sur une caisse, il entraîna ses nouveaux clients vers le fond de la réserve où la faible lumière de quelques lampes à huile créait une ambiance de tripot de cinéma.

— Par ici, par ici !

Bolan le stoppa, puis, s'adressant à Sayake, il déclara en tendant une liasse de dollars :

— Merci. Plus besoin de vous.

Le Sri Lankais se cassa dans un début de courbette en joignant les mains devant lui à la mode indienne. Puis, avec un franc sourire d'excuse, il se justifia :

— Je dois rester, Sir. Pour les calculs.

Bolan fronça les sourcils.

— Les calculs ?

— Les calculs des pourcentages, Sir. Je veux parler de ma commission. Dans ce genre de marché, toutes les parties doivent être présentes au cours de la transaction. Cela évite souvent les ennuis. Vous voyez ?

L'Exécuteur « voyait ». Sayake n'était pas dans les pierres précieuses par hasard. Pour le mettre à l'aise, ce dernier fit valoir :

— Nos... amis communs m'ont toujours honoré de leur confiance. Sir.

Évidemment. D'un battement de paupières, Bolan fit signe que c'était OK. Comme s'il n'attendait que cela, le marchand aux poignets fragiles fit basculer le lourd couvercle d'une caisse en fer, signe qu'il n'avait pas les poignets si fragiles.

— En ce moment, nous avons ceci...

Il courut à une autre caisse, l'ouvrit de la même manière pour déclarer encore :

— ... puis ceci...

Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait présenté ainsi cinq caisses d'apparence complètement banale. Bolan se pencha au-dessus de la première, souleva une feuille de papier gras, découvrit une rangée de kalachnikovs AK-47 chinoises à peine abîmées. Peut-être un peu voyant, pour de simples exécutions sommaires. Il souleva d'autres papiers gras, découvrit successivement un lot de M. 16 US très usagés, sans doute récupérés après le conflit vietnamien, un échantillonnage de diverses armes de poing comme de vieux revolvers Webley de .8 mm, une douzaine de pistolets Type 80 en .7,62 mm et chargeurs de 20 cartouches, copies chinoises du mémorable Mauser C/96, quelques .38, Colt et Smith et Wesson, tant en automatiques qu'en revolvers. Dans la dernière caisse, outre suffisamment de grenades US à fragmentation pour faire sauter le bunker de la Bank of Sri Lanka, il y avait aussi une mitrailleuse Ultimax 100 de .5,56 mm fabriquée à Singapour. Avec les cent cartouches de son « camembert » tirées en 11,5 secondes seulement, son trépied stable et son silencieux, l'Ultimax était un des FM les plus performants du marché. Et en plus, celui-là était neuf. Dans un coin de caisse, il y avait même une pochette en plastique contenant une douzaine de « stylos pistolets » à un coup venant en droite ligne des ateliers artisanaux du village de *Darra*, au Pakistan.

À cet instant, une porte en fer située au fond du hangar s'ouvrit, livrant passage à deux nouveaux arrivants. Bolan crut rêver. Deux militaires en bleu. Minces silhouettes de garçonnets et visages méfiants, ils traînaient chacun deux énormes valises. Après un regard indécis du côté de cet Occidental déplacé dans ce lieu, ils s'éloignèrent discrètement.

— Excusez un instant, Sir.

Le marchand les avait déjà rejoints et, sans le moindre complexe, il leur fit vider le contenu de leurs valises.

Des armes !

Des dizaines d'armes, sommairement enveloppées de papier journal. Du coin de l'œil, Bolan vit passer des kalachnikovs avec leurs chargeurs, des pistolets qu'il ne put identifier. Sans doute russes, chinois ou indiens. Le marchand compta rapidement le tout, fouilla les plis de son sari et tendit une imposante liasse de roupies aux deux soldats qui disparurent aussitôt. Revenant vers Bolan, le négociant sourit, plein de compassion :

— Ils sont si mal payés, dit-il. Alors, quand ils peuvent confisquer quelques armes aux rebelles du nord...

Puis, revenant à ses moutons, il reprit son air joyeux pour questionner :

— Vous trouvez ce qu'il vous faut ?

Ostensiblement, l'Exécuteur lui retourna une moue dubitative. Dans tout ça, pas de miniUzi, pas de Beretta .9 mm, pas d'AutoMag non plus. À part le M. 16, aucune des armes de prédilection de l'Exécuteur. On faisait dans l'à peu près. Devinant l'intérêt de son client pour les « vraies » armes, le marchand se fendit d'un sourire béat.

— J'ai aussi deux magnifiques bijoux, fit-il fièrement valoir. Pour amateur éclairé. Mais ils sont très chers. Forcément.

Forcément. Pourtant, les « bijoux » en question n'étaient sûrement pas des saphirs de Ratnapura^[1].

— On peut voir ?

— Certainement ! Certainement !

Le marchand glapit quelque chose et presque aussitôt, une minuscule petite fille apparut entre les caisses. Pieds nus et en minisari rose, elle traînait une sorte d'attaché-case plus lourd qu'elle. Elle n'avait pas dix ans. Après un regard en dessous à Bolan, elle remit le bagage au marchand et disparut comme elle était venue.

— Les voilà ! Les voilà !

Il en bavait, le cher homme. Faisant sauter les serrures, il posa l'attaché-case sur une caisse et se recula théâtralement. Comme un magicien au finale de son numéro. L'Exécuteur souleva le couvercle, découvrit les « bijoux » et reconnut mezza voce leur beauté.

Deux superbes .44 Magnum modèle 29 Smith et Wesson !

Rigoureusement neufs et identiques ; barillet de six cartouches, canons de six pouces et demi, carcasses *stainless Steel*, guidons profilés phosphorescents pour le tir de nuit. Les formules 1 des armes de poing. Utilisées le plus souvent pour la grande chasse au buffle d'Afrique. Deux magnifiques fauves d'acier, luisants, dangereux.

Plus de deux kilos chacun. Pas très discrets, mais maniés par un professionnel, de tels « calibres » pouvaient éventuellement remplacer un petit bataillon de marines. L'Exécuteur mit de côté trois grenades, deux automatiques Colt .45 Government avec réducteurs de son et six chargeurs, un revolver .38 « Detective » Smith et Wesson à six coups, carcasse nickelée et, faisant mine d'hésiter, il finit par désigner l'attaché-case en questionnant :

— Tout ça, avec les munitions. Combien ?

Il crut que le négociant allait avaler sa pomme d'Adam. En général, ses clients n'étaient pas des Blancs pleins de dollars, mais des truands du cru ou des émissaires de mouvements rebelles. Et ces derniers payaient très mal. Il dut déglutir une bonne dizaine de fois, avant de lâcher dans un bêlement :

— Prix d'ami, prix d'ami !

Ça, c'était plutôt mauvais signe.

— Combien ?

Le regard glaciaire de l'Exécuteur coupa le lyrisme du trafiquant. Il déglutit encore trois ou quatre fois, avant de lâcher, à regret :

— Six mille dollars.

Cette fois, Bolan ne put s'empêcher d'esquisser une ombre de sourire. Le prix du neuf sur le réseau clandestin US. Comparé au cours du marché de l'occasion dans son pays, il allait ensuite pouvoir racheter les stocks de l'armée sri lankaise. Bien sûr, le trésor de guerre de l'Exécuteur permettait largement ce genre de dépenses, mais maintenant, il y avait la Fondation Miséricorde, le petit Cheng et tous les enfants. Il ne fallait plus jeter l'argent par les fenêtres. Investir était le nouveau mot d'ordre.

L'argent du mal au service du bien.

— Trois mille.

C'était tombé comme un couperet. Déjà, Bolan avait rabattu le couvercle de l'attaché-case, montrant ainsi son refus du marchandage. L'autre sursauta, blêmit, roula des yeux globuleux en s'exclamant :

— Mais... c'est impossible, Sir ! Je perds de l'argent !

— Deux mille.

La voix de l'Exécuteur était encore plus sèche. Comprenant qu'il connaissait parfaitement les tarifs du marché d'occasion dans cette région du monde, l'autre se rendit :

— D'accord ! Mais pas les « bijoux » !

Il avait raison, ça devenait du vol dans l'autre sens. Ils tombèrent finalement d'accord sur la somme de trois mille dollars et, tandis qu'on emballait le tout dans un sac en toile, Bolan se paya le luxe de prélever ses petits cadeaux. Un lot de holsters et un « stylo-pistolet » pakistanaï qu'il empocha, plus quelques cartouches de .22 LR et un poignard Buck Master 184.

Quand il quitta la boutique, son sac à l'épaule, les mêmes policières en kaki montaient toujours la garde devant l'hôtel de police et la foule du *Pettah* n'avait pas diminué. Au passage, il acheta une valise métallique à combinaisons chiffrées, héla un taxi et se fit reconduire au *Ceylon*.

De retour dans sa chambre, il fourra le sac marin dans sa nouvelle valise, boucla cette dernière sur un cheveu glissé dans la fermeture et la remisa au fond de sa penderie. En principe, cela ne craignait rien. Puis, ignorant momentanément le Continental Club Casino du neuvième étage, délaissant le *Pearl Seafood Restaurant* du *Ceylon*, il opta pour la dégustation d'une langouste au *Fish* du Méridien situé juste en face.

— Yes sir. Nous avons du Moët et Chandon.

Bolan venait de passer sa commande au maître d'hôtel et il s'abîmait dans la contemplation de la salle à la déco très « bretagne » quand il sentit l'intensité d'un regard posé sur lui. Il tourna la tête à

droite, pour voir, de l'autre côté d'un mince claustra deux yeux sombres, des yeux de femme qui l'observaient. De beaux yeux, à l'air grave et incrédule. Si intensément qu'il sut tout de suite avoir déjà rencontré ces yeux-là. Ne fut-ce que fugitivement. Immédiatement sur ses gardes, il laissa glisser son propre regard sur les plateaux de fruits de mer et de hors-d'œuvre artistement présentés en étal au milieu de la salle. Mais il le sentait, les yeux inconnus le fixaient toujours intensément. Cherchant dans sa mémoire, il n'arrivait pourtant pas à « situer » cette mince fille brune assise à la table voisine. Ignorant le couple qui l'accompagnait, elle semblait hypnotisée par la présence de Bolan. C'en était presque gênant. Puis soudain, comme si elle s'éveillait d'un rêve pénible, elle battit de ses longs cils noirs et détourna précipitamment les yeux.

Pour Bolan, ce fut le déclic.

Il se souvint brusquement et, comme sous le coup d'une formidable gifle qui cueille à froid, il encaissa les souvenirs en pleine face.

En plein cœur aussi.

CHAPITRE QUATRE

Bangkok !

Tous les souvenirs qui affluaient dans la mémoire de Bolan chantaient Bangkok. Un chant à la fois doux et triste. Il était lié à tant de sang, tant de morts et tant de larmes. Bangkok et ses temples, Bangkok et ses *klongs*, Bangkok et ses parfums.

Le parfum de Barbara.

Barbara qui l'avait aimé et dont il avait, le temps d'un éclair d'éternité, hérité le sentiment que son âme à lui pourrait alors en être bonifiée. Barbara qui était morte. Simplement parce qu'elle avait croisé son chemin de feu et de violence. Et cette fille qui était là, derrière le claustra, cette fille qui recommençait à le regarder, grave et fascinée, cette fille avait, elle aussi, assisté à la mort de Barbara. Le soir du drame au *Ruen Phae*, ce restaurant du 132 *Rajvithi Road* à Bangkok, la jeune inconnue qui l'observait ce soir était installée deux tables plus loin. Maintenant, le film du cauchemar se déroulait dans la tête de l'Exécuteur. Il revoyait tout. Chaque détail. L'arrivée des deux tueurs, la fusillade en plein restaurant, son propre plongeon pour protéger Barbara, sa riposte fulgurante et la mort des deux pourris thaïs. Il « entendait » à présent les cris hystériques d'une femme dans la foule et en « voyait » une autre, cette inconnue, entrer en scène. Livide, elle s'était relevée, indemne. Mais à ses pieds, un homme était resté étendu. Blessé. Dans l'instant suivant, elle s'était occupée de son compagnon, un Occidental d'âge mûr, découpant sa chemise, veillant aux premiers soins en attendant l'arrivée des secours. Des secours qui étaient arrivés très vite. Puis ç'avait été la police, les interrogatoires, le « dédouanement » de Bolan par Brognola appelé à Washington et il n'avait plus jamais revu l'inconnue.

Une inconnue qui était là ce soir !

À deux mille kilomètres du lieu du drame. À portée de main.

Comme attiré par un aimant, le regard de Bolan se tourna de nouveau vers la droite. Il croisa une seconde celui de l'inconnue, avant que celle-ci ne se penche vers ses compagnons pour leur dire quelque chose qu'il n'entendit pas. Puis, une pochette de satin gris perle assorti à son tailleur sous le bras, elle quitta sa table pour se diriger vers les lavabos. Au passage, son regard sombre accrocha encore une fois celui de Bolan. Avec une insistance qui n'avait rien d'une promesse galante, mais qui constituait pourtant une invite. À l'entrée du Fish, un groupe musical folklorique qui s'était jusqu'alors cantonné dans la couleur locale se mit tout à coup à jouer « *Guantanamo* ». Au même moment,

le sommelier arriva avec la bouteille de Moët dans un seau. Bolan laissa frapper le breuvage des rois et se rendit également aux lavabos.

L'inconnue l'y attendait. Debout dans son tailleur chic à jupe plissée, les reins appuyés au mur séparant les ladies des men, longue et fine silhouette au visage à la fois doux et volontaire, aux cheveux noirs retenus en catogan. Avec le même regard intense, la même gravité.

— Je vous attendais, dit-elle seulement.

Sa voix lui correspondait. Légèrement rauque, précise. Son anglais était correct. Teinté d'un accent indéfinissable.

— Je le savais.

Ils s'observèrent quelques secondes en silence. Des échos de « *Guantanamera* » leur parvenaient, assourdis, et une odeur de naphtaline les enveloppait insidieusement. À Sri Lanka, ils confondaient naphtaline et déodorant. Dur !

— Comment va-t-il ? questionna Bolan, à brûle-pourpoint.

Il faisait allusion à l'homme d'âge mûr blessé cours du massacre. La jeune femme le comprit et il y eut un flou au fond de ses grands yeux. Pourtant, sa voix était toujours aussi précise quand elle répondit :

— J'espère que son âme va bien.

Bolan haussa un sourcil.

— Parce que... désolé, dit-il. Il ne m'avait pas semblé aussi sérieusement blessé.

— Il n'a pas succombé à ses blessures, mais à un infarctus. Finalement, c'est plutôt mieux. De toute façon, exilé volontaire « aux colonies » pour vivre sa vie, il était « programmé » pour une mort originale. Cirrhose.

— Je suis quand même désolé.

Petit temps mort, puis :

— Quand je vous ai entendu commander du Moët et Chandon, dit-elle, j'ai immédiatement « revu » les... le drame. Ce soir-là aussi, vous buviez du Moët.

C'était vrai. Bolan ne savait plus trop que dire. Ce fut elle qui parla de nouveau :

— C'était mon dispensateur.

Elle faisait allusion à son mort. Bolan tiqua.

— Votre quoi ?

— Je le désigne ainsi parce qu'il m'a dispensé tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait. Mais je l'appelais Parrain. Et je l'aimais. Beaucoup.

Bolan se sentait étrangement ému. Il aimait sa façon de parler. Son regard direct et neutre et cette manière légèrement déhanchée qu'elle avait adoptée pour lui faire face. Malgré l'odeur entêtante de la naphtaline, il sentait maintenant son léger parfum. Miss Dior. Déjà,

elle reprenait :

— Je ne vous en ai pas voulu d'être indirectement la cause de la mort de Parrain. Vous aviez trop de chagrin. Un vrai chagrin d'homme. Comme celui des enfants qui ne veulent pas pleurer.

— Elle s'appelait Barbara, dit-il.

— Lui, c'était Parrain.

Elle marqua un silence avant de déclarer :

— Moi, c'est Ethel.

— Et moi, Mack.

Ils s'observaient toujours, puis, comme si elle se souvenait soudain de l'endroit où elle se trouvait, Ethel s'anima :

— Ils vont se demander où je suis passée. Bonsoir... Mack.

— Bonsoir, Ethel.

Elle disparut dans un froissement de soie, dans un tourbillon de Miss Dior. Elle ne lui avait rien demandé sur les causes du drame, n'avait pas cherché à savoir qui il était. Elle était passée dans sa vie comme une comète, lui signifiant par son attitude générale son refus de donner suite à cette rencontre. Quand il revint à sa table, elle ne leva même pas les yeux sur lui.

Ce soir-là, les scies du groupe folklorique lui firent mal aux oreilles, la superbe langouste lui parut amère et le Moët et Chandon n'avait pas le bouquet scintillant habituel.

Alors, il quitta très vite le Fish.

Il était dix-neuf heures cinq le lendemain soir, quand il pénétra de nouveau dans la salle sans lumière du *Nippon Hôtel*. Bien que ne courant aucun risque immédiat, il avait pris soin de glisser le petit .38 Smith et Wesson dans sa ceinture. On ne savait jamais. Il se hasarda jusqu'à l'endroit où il avait vu Da Silva attablé la veille et y prit place. Miracle, le barman trouva une bouteille toute neuve de Hennessy derrière son comptoir et Bolan s'en fit servir une rasade sur trois cubes de glace. Glace dont on lui affirma qu'elle était spécialement faite pour les touristes, c'est-à-dire à base d'eau minérale. Ce qui n'empêcha pas Bolan de lui trouver une transparence douteuse. Mais lui, son organisme était depuis longtemps habitué aux amibes. Maussade, il se mit à siroter son verre en songeant à cet étrange blitz qui ressemblait davantage à un vulgaire « contrat » mafieux. Mais au fond de lui couvait un feu que seul le sang parviendrait à éteindre. Celui de la vengeance. Il ne savait pas encore très bien comment il allait retrouver les assassins, il ignorait même si ce serait pour cette fois, mais il savait qu'il les tuerait. Ici ou ailleurs.

Il regarda sa montre. Vingt heures. À vingt heures quinze, tenaillé par un désagréable pressentiment, il se dit que Da Silva avait dû forcer sur le Johnnie Walker et oublier le rendez-vous. Possible même qu'il soit rentré chez lui pour se coucher et cuver tranquille. Pour faire

passer le temps, Bolan commanda un bol de soupe qu'il avala aussitôt sans même y penser. Enfin, à vingt heures quarante-cinq, il décida de voir. Il demanda un annuaire au garçon, trouva tout de suite une étonnante ribambelle de Da Silva. Jeffram était l'avant-dernier. Son adresse : 3, Moors Road, Wellawata, Colombo 5. Bolan consulta son plan de la ville, localisa Moors Road. Tout en bas de la carte. Une petite voie qui reliait Galle Road à la mer.

Jeffram Da Silva avait pris son argent et il n'allait pas le laisser s'endormir dessus.

Quatre minutes plus tard, il sautait dans une antiquité-taxi de marque indéterminée et jetait l'adresse au chauffeur qui lui envoya un sourire rutilant de star hollywoodienne. À croire que tous les Sri Lankais avaient de fausses dents. Peu après, le taxi passait devant l'ambassade britannique, puis devant celle des États-Unis, dont la forme rappelait celle d'une pagode stylisée. Pendant tout le parcours dans Galle Road, large avenue surpeuplée et surchargée de circulation, il se dit qu'il n'arriverait jamais entier chez le journaliste. Malgré le prix exorbitant de tout ce qui pouvait, même de très loin, ressembler à un véhicule, le passe-temps favori des Sri Lankais semblait être celui qui consiste à se faire peur au volant. Des kamikazes. Heureusement, la densité du trafic interdisait tout excès de vitesse. Dans tous les sens, quittant leur file sans raison apparente, des tas de véhicules, chargés à mort. Et sur les trottoirs où éclataient les lumières des éventaires encore ouverts et les lampes à huile des marchands ambulants, une foule épaisse se bousculait allègrement. Dans le doux vacarme des moteurs et des transistors.

À Colombo, à part quelques soldats armés aux carrefours ou devant les banques, on n'aurait jamais cru être dans un pays en perpétuel soulèvement. Quelques jours plus tôt, les élections avaient quand même fait une quarantaine de morts.

Enfin, à vingt et une heures trente passées, le taxi tourna à droite dans une étroite voie en pente.

Moors Road.

Bordée des deux côtés par des habitations sans grâce, un chantier et un entrepôt de ferrailles, Moors Road n'avait rien de commun avec *5 th Avenue* à New York et les trop rares lampes suspendues n'importe comment au-dessus de la chaussée ne dépassaient pas quarante watts chacune. Quasiment le black-out.

— Descendez jusqu'au bout, ordonna Bolan au driver.

La voiture roula, se frayant un passage entre les groupes de promeneurs, les chiens errants et les véhicules stationnés à l'intérieur desquels des amoureux flirtaient. Obéissant à un vieux réflexe, l'Exécuteur se rencogna dans l'angle de la banquette pour observer les environs. En principe, il n'avait rien à redouter, mais c'était avec ces

menues précautions qu'on survivait à la guerre. Mais en l'occurrence, c'était peine perdue. Il faisait trop noir et il y avait trop de voitures. Au passage, il repéra un maigre numéro 5 inscrit au pinceau sur un pilier de mur penché. Au-delà, un jardinet, avec, derrière les frondaisons, une bâtisse carrée et grisâtre au toit de tuiles mécaniques à quatre pans et une antenne de télé complètement de guingois. Une faible lumière luisait entre les lattes d'une paire de volets. Jeffram Da Silva était sûrement chez lui.

Un instant plus tard, le taxi s'arrêtait le long de la voie ferrée. En attendant sa monnaie, Bolan envoya un regard dans l'enfilade de Moors Road. À sa descente du taxi, il fut aussitôt enveloppé par la moiteur de l'air. Près de la mer, il semblait que l'hygrométrie soit plus élevée. Pourtant, il y avait encore plus de promeneurs par ici. Beaucoup d'hommes seuls, ouvertement à la recherche d'âmes sœurs, des groupes de filles entre elles et quelques couples de « fiancés » se tenant par la main. Il régnait dans l'air épais des senteurs complexes, faites d'échappement, de curry, de fleurs tropicales et d'océan. Heureusement, il faisait trop noir pour qu'on s'intéresse à Bolan. Mains dans les poches, il allait remonter la rue, quand une fourgonnette-épave située plus haut démarra soudain en toussant laborieusement. Ses phares éclairèrent Moors Road en enfilade et un signal d'alarme sonna aussitôt dans la tête de l'Exécuteur.

La voiture.

Elle n'était certes pas le seul véhicule garé dans cette voie sombre, mais elle avait une particularité indéniable : elle était occupée par trois hommes. Trois silhouettes immobiles que Bolan n'avait pas vues plus tôt à cause de l'obscurité et qu'il n'aurait pas repérées sans les phares de la fourgonnette. Son instinct lui recommanda la prudence. Il détestait ces hasards qui mettent trois hommes dans une voiture, non loin du lieu où l'on compte se rendre. Heureusement, noyé dans la petite foule, il put aussitôt rebrousser chemin.

Dix minutes plus tard, il avait fait le tour par Boswell Place, qui n'était pas une place, mais une rue identique à Moors Road. Là aussi, des amoureux descendaient vers la plage et d'autres occupaient les voitures en stationnement. Tout en remontant vers l'arrière du 5 de Moors Road, Bolan réfléchissait. Finalement, il songea qu'il ne risquait pas grand-chose à franchir un ou deux murs clandestinement. Tout au plus serait-il ridicule s'il n'y avait rien et que Da Silva cuvait tout bonnement son Johnnie Walker. Il repéra le toit à quatre pentes et l'antenne de guingois. À la hauteur d'une minuscule baraque fichée au milieu d'un jardinet. Il n'y avait même pas de mur. Juste une palissade en bambous et un portail qui ne dépassait pas un mètre vingt de haut. Bolan attendit qu'un couple d'amoureux le dépasse, puis, enjambant la barrière, il se retrouva dans une allée en graviers qui crissa sous ses

semelles de baskets. Soudain, une forme grise jaillit d'un bouquet de bambous et vint se jeter dans ses pieds en poussant des aboiements furieux. Un chien sri lankais, c'est-à-dire épais comme un fil de fer. D'un coup de pied, Bolan l'envoya promener et, en deux bonds, il fut de l'autre côté du jardinet. Deux secondes plus tard, il sautait par-dessus le mur de séparation et se recevait dans la terre meuble d'un massif de fleurs. Ici, pas le moindre éclairage. Il laissa sa vue s'habituer à l'obscurité, puis, avec précautions, s'aventura vers le devant de la maison en faisant un large détour. Mais il n'y avait même pas un chien. Juste une vieille Datsun bleue garée sous un énorme flamboyant. Sur la façade de Moors Road un peu mieux éclairée, deux marches permettaient d'accéder à une minivéranda peinte en bleu clair. Seulement, ladite porte se trouvait exactement face au portail donnant sur la rue. Si un observateur était planqué là, Bolan était coincé. Car, maintenant, il sentait l'embrouille. Il était sûr que les trois gus de la voiture étaient d'une manière ou d'une autre liés au faux bond du journaliste. Restait à savoir s'il s'agissait de la police ou d'autre chose.

L'Exécuteur avait sa petite idée là-dessus.

Il retourna en arrière, jeta son dévolu sur la plus petite des fenêtres donnant sur l'arrière. Probablement les toilettes. Il s'approcha, toqua à un carreau du canon du 38 et attendit dix secondes avant de frapper de nouveau. D'un sec coup de crosse qui brisa la vitre presque sans bruit. Il attendit encore, prêt à tout. Mais comme rien ne se produisait, il engagea son bras dans l'ouverture, trouva la poignée et ouvrit.

Dix secondes après il était dans la place.

Mais en fait de toilettes, il était tombé dans ce qui semblait être un atelier ou une remise. Des odeurs de colle et de peinture y flottaient. Dans un coin, le voyant vert d'un congélateur luisait, dispensant une faible lueur. Suffisante pour trouver son chemin. Bolan prêta l'oreille, puis, certain que personne ne l'attendait derrière la porte, il ouvrit doucement celle-ci. Pour se retrouver dans un étroit couloir, au fond duquel de la lumière brillait sous une autre porte. À l'estimation, il jugea que cette pièce devait être celle aux volets clos donnant sur Moors Road.

Son .38 en main, percuteur relevé, il se coula dans l'ombre pour aller coller son oreille au battant.

Rien.

Pas même le moindre ronflement d'ivrogne endormi. Alors, obéissant à un réflexe, il risqua un œil par le trou de la serrure. D'abord, il ne vit rien, puis, son regard faisant la « mise au point », une formidable poussée d'adrénaline se rua à l'assaut de ses artères.

Par le trou de la serrure, il voyait bien Da Silva.

Mais le journaliste s'était pendu !

CHAPITRE CINQ

L'Exécuteur avait ouvert à la volée.

Jeffram Da Silva était bien là. Au milieu d'une chambre en désordre où traînaient des journaux découpés, de la colle, une paire de ciseaux et où un grand aquarium de poissons exotiques trônait contre un mur. Sans ses lunettes, juché sur un tabouret, les bras liés dans le dos, bâillonné par un gros torchon sale. La corde qui serrait son cou en un gros nœud coulant était attachée à un énorme crochet à lustre scellé dans le plafond. Tendue juste ce qu'il fallait pour qu'il ne puisse pas bouger. Bizarrement, il avait conservé sa veste à carreaux verts et blancs. Une veste aux poches pleines à craquer qui devait encore l'alourdir. Son visage était étrangement creusé, il avait le nez pincé et sa peau virait au gris foncé. Il avait l'air d'étouffer. Il suffisait de lire la panique dans les yeux du journaliste pour comprendre qu'il ne tentait pas de se suicider. Pourtant, immobile au point qu'il semblait coulé dans la cire, Da Silva regardait Bolan comme s'il voyait apparaître le diable. Seules, ses jambes trop raides tremblaient légèrement. Bolan avait rarement vu une telle panique dans un regard d'homme. Mais il allait se précipiter pour le délivrer, quand certains détails le statufièrent. D'abord, cette mise en scène macabre. Non pas destinée à Da Silva, mais à celui qui le découvrirait. Ensuite, le comité d'accueil à l'extérieur, alors qu'il eût été plus simple, plus efficace aussi de l'attendre ici et enfin et surtout... ce regard paniqué du journaliste, alors qu'il aurait plutôt dû être soulagé de son irruption.

L'Exécuteur était trop habitué à toutes les formes de guerre pour ne pas réaliser le danger. S'adressant à Da Silva, il questionna :

— Piège ?

L'autre battit frénétiquement des cils. Dans ses yeux noirs, la panique n'avait pas baissé d'un degré.

— Ici, le piège ? Dans cette pièce ?

Nouveau battement de cils. À l'expression de Da Silva, l'Exécuteur sentit que le journaliste était en contact direct avec le piège en question. Commenant à cerner le problème, il questionna :

— Sur vous ?

Battement de cils. L'Exécuteur fixa son regard sur les deux poches gonflées de la veste à carreaux.

— Dans vos poches ?

Cette fois, il crut que le Sri Lankais n'allait plus s'arrêter de battre des paupières. Mais dans le même temps, ses jambes tremblaient de plus en plus. Il fallait parer au plus pressé, mais que faire ? Les yeux

du journaliste s'agrandissaient de terreur. Cette panique viscérale que seule la menace d'une mort imminente et horrible pouvait occasionner. Bolan ramassa les ciseaux, poussa la table de nuit près du tabouret et grimpa dessus pour couper les nœuds trop serrés du bâillon. Le torchon tomba et le journaliste ouvrit une bouche démesurée. Il aspira une goulée d'air, lâcha très vite :

— Ne me touchez plus !

Bolan n'en avait pas l'intention. Pas plus qu'il ne couperait la corde. Finalement, cette dernière jouait le rôle de stabilisateur. Il se contenta de couper les liens de ses poignets en précisant :

— Accrochez-vous à la corde. Ça vous stabilisera.

L'autre obéit avec d'innombrables précautions. Une sueur visqueuse coulait sur son visage. L'Exécuteur questionna :

— Qu'est-ce qu'il y a, dans vos poches ?

— Des espèces... de bombes ! Pas bouger ! Ils ont parlé de trucs... de contacts à trembleur.

— Shit !

— Avant, ils m'ont fait une piqûre. Comme une anesthésie. Pour que je tienne plus longtemps. Mais ça me rend malade.

Bolan avait tout compris. Ou presque. Les ordures avaient sacrément bien manigancé leur affaire. Leur piège était censé transformer du même coup le journaliste et lui en steaks tartares. L'enquête de Da Silva avait déclenché une réaction immédiate. Maintenant, Bolan regrettait d'avoir envoyé le journaliste au casse-pipe. Désespérément, il cherchait le moyen de le sortir de là. Il était de plus en plus gris et ses narines ne formaient plus que deux minces traits où l'air pénétrait en sifflant. Dans la position où il se trouvait, l'Exécuteur n'eut qu'à se pencher au-dessus de la poche de gauche de la veste à carreaux pour en apercevoir le contenu. Aussitôt, il sentit son estomac se nouer.

Les « bombes » étaient bien là.

Deux cylindres noirs, réunis entre eux par du ruban adhésif et dont les têtes s'ornaient de fils et d'un petit système artisanal de lamelles et de ressorts que Bolan ne chercha pas à analyser mieux. Ça pouvait être un bluff, mais c'eût été injustifié. Ces saloperies avaient été posées là pour le tuer. Lui. En se servant de Da Silva comme appât.

Ils avaient fait vite, les pourris !

— Je reviens, jeta Bolan en sautant de sa table de chevet.

Sans très bien savoir ce qu'il cherchait, il fonça dans l'atelier par lequel il était arrivé. Une demi-minute plus tard, n'ayant rien trouvé, il rejoignit Da Silva.

— Il me faudrait un truc pour empêcher ces engins de vibrer. Je ne sais pas... de la colle liquide à prise instantanée. Un machin qui...

— La bombe !

Bolan le regarda sans comprendre.

— Quoi, la bombe ?

— Non ! La bombe aérosol. Un truc pour les pneus crevés. De la mousse qu'on...

Bolan avait compris. Une mousse expansée que l'on injectait dans les chambres à air en dépannage de fortune. Restait à savoir si ça marcherait. Cela dépendrait de la sensibilité des « trembleurs ». De toute façon, il n'allait pas laisser le journaliste sur son tabouret.

— Où ?

— Dehors. La Datsun. Dans le coffre. Il est ouvert. Attention, je crois qu'ils sont planqués quelque part.

Bolan hocha la tête.

— Je les ai repérés. Tenez bon.

Il se précipita de nouveau dans l'atelier et sauta dehors par le même chemin. Se fondant en silence dans l'ombre, il fonça vers la Datsun. Le coffre était effectivement ouvert et il trouva tout de suite l'aérosol. En revenant vers la maison, il fit un crochet vers la haie et coula un regard dans la rue. La voiture des pourris était toujours garée à la même place. Une Toyota sombre. À une dizaine de mètres du portail. Les salauds devaient commencer à trouver le temps long. Par acquit de conscience, l'Exécuteur releva le numéro du véhicule, puis il esquisça un rictus polaire avant de retourner à sa fenêtre d'atelier.

— Je l'ai, lança-t-il une fois revenu dans la chambre de Da Silva.

C'était là que tout se jouait. Dans quelques secondes, les deux hommes seraient peut-être transformés en chaleur et en lumière. Et le petit Cheng serait encore une fois « orphelin ». Sans avoir été vengé.

— Vite ! gémit le Sri Lankais. Mes jambes !

Elles tremblaient effectivement de plus en plus et la respiration de Da Silva devenait inquiétante. Ainsi que son teint étrangement gris. Il donnait l'impression d'étouffer progressivement, et la corde n'y était pour rien, il en avait un peu desserré le nœud. Il n'aurait plus manqué qu'un infarctus ! Sans plus songer aux risques, l'Exécuteur secoua énergiquement l'aérosol avant d'en glisser doucement l'embout dans la poche gauche de la veste. Puis, dosant la pression de son doigt, il enfonça lentement le poussoir de l'engin.

Cela fit un petit chuintement qui fit mal aux oreilles de Bolan. Il avait l'impression que ce simple souffle allait déclencher la machine infernale. Pourtant, peu à peu, la mousse coulait le long du tissu, remplissant le fond, puis la moitié de la poche. Quand elle atteignit les premiers fils, l'Exécuteur sentit son estomac se nouer et une goutte de transpiration sinua le long de son nez. Mais pour rien au monde il ne se serait arrêté. Parce qu'il aurait fallu s'y remettre. On avait beau être héroïque...

— Ça marche ! lança Da Silva.

— Tss, tss ! le doucha Bolan.

Il continuait à injecter et, maintenant, tout le système de mise à feu était noyé. Et rien n'avait sauté ! Déjà, la mousse durcissait. Dans une minute, elle formerait une carapace légère, mais solide. Bolan passa de l'autre côté avec un regard inquiet pour Da Silva. Il n'avait presque plus de narines et de gris, son teint virait progressivement au bleu sourd.

Il étouffait réellement !

Bolan n'y comprenait rien et croyait de plus en plus à un possible infarctus. Si le journaliste s'écroulait maintenant, l'infarctus en question ferait deux victimes. Un scoop ! Il répéta l'opération, mais soudain, alors que le deuxième système de mise à feu n'était qu'à peine immergé dans la mousse, la bombe aérosol se mit à crachoter et le débit ne forma plus que quelques flocons. La bombe était vide.

— Vous en avez une autre ? questionna Bolan.

— Non !

Maintenant, Da Silva semblait si épuisé, si malade qu'il menaçait de s'évanouir à chaque instant. L'Exécuteur n'avait pas le choix. Tirant la dernière goutte de sa bombe, il soutint le Sri Lankais, le temps que la mousse durcisse. Enfin, avec d'innombrables précautions, il glissa la main dans la poche droite, saisit le bloc et commença à tirer. Très doucement. Mais le produit avait adhéré au tissu et résistait. En tout cas, rien ne sautait. Il tira plus fort, mais rien ne venait. Trop collé. Alors, cessant de faire dans la dentelle, l'Exécuteur fit baisser les mains au journaliste et le débarrassa tout simplement de sa veste.

Sans la moindre explosion.

Ils avaient gagné ! Bolan aida Da Silva à descendre du tabouret et il dut presque le porter pour l'asseoir sur le lit. Le journaliste poussa un soupir rauque et souffla :

— C'est cette drogue qu'ils m'ont injectée.

Justement, Bolan ne comprenait pas bien l'utilité de ce mystérieux anesthésique. Il questionna :

— Ils l'ont faite où, cette piqûre ?

Da Silva battit des paupières, saoul d'épuisement.

— Jambe, dit-il. À droite.

Bolan souleva le bas du pantalon et découvrit effectivement une trace de piqûre à la base du mollet droit. Seul problème, un étrange œdème s'était formé autour, violacé sur les bords et jaune malsain au centre. Un peu de liquide jaunâtre sourdait de la piqûre. Bolan fit la grimace. Cet « anesthésique » ne lui disait rien qui vaille. Et Da Silva allait de plus en plus mal. Il fallait partir, l'emmener à l'hôpital. Il demanda :

— Vous connaissez le numéro d'une compagnie de taxis ?

Da Silva avait maintenant beaucoup de mal à conserver les yeux

entrouverts. Il indiqua sa veste sur le plancher.

— Carnet, geignit-il. Poche intérieure.

Il ne semblait pas souffrir. Il avait seulement l'air de mourir. Bolan se précipita, trouva le carnet et un numéro devant le mot taxi. Le téléphone était par terre, près du lit. Il composa le numéro, dut attendre une éternité avant d'obtenir... le signal « occupé » ! Il répéta l'opération plusieurs fois. En vain. Sur le lit, Da Silva semblait peu à peu. Soudain, Bolan se souvint.

Tex !

Le chauffeur qui l'avait pris à l'aéroport !

Il ignorait s'il travaillait la nuit, mais c'était à tenter. Un type qui proposait des saphirs en douce et des petites filles ne devait pas être trop bégueule. Il trouva la carte qu'il lui avait remise presque de force et composa le nouveau numéro.

Il y eut exactement sept sonneries. Enfin, une voix de femme, très ensommeillée, résonna dans l'écouteur. L'appréhension au ventre, Bolan demanda si Tex était là et la femme lui répondit en hurlant qu'il dormait. Il avait le sommeil lourd. Mais il insista tellement qu'il obtint finalement satisfaction et que la voix de Tex remplaça enfin celle de sa femme. Bolan se fit connaître et attaqua aussitôt :

— Tex, voulez-vous gagner vingt dollars ?

L'autre dut croire à la mauvaise plaisanterie d'un Américain ivre. En se serrant un peu, avec vingt dollars, le Sri Lankais moyen pouvait nourrir une nombreuse famille pendant deux mois.

— Vingt dollars... pour quoi faire, Sir ?

Il craignait sans doute d'être obligé d'assassiner ses enfants.

— Rien d'autre que le chauffeur, assura l'Exécuteur. Mais un chauffeur très rapide, très discret et ça peut durer toute la nuit.

— OK, boss. Où est-ce que je vous prends ?

Le driver n'avait hésité qu'une demi-seconde. Bolan lui donna le nom de la rue et lui demanda qu'il stationne à l'angle de la voie ferrée. Puis il raccrocha et alla aider Da Silva à se relever. Difficile. Il était quasiment KO. Et ce qui restait à faire n'était pas le plus facile. Sauter un mur avec un évanoui sur les bras...

— Réveillez-vous, bon Dieu ! grogna l'Exécuteur en secouant Da Silva.

L'intéressé entrouvrit des yeux de malade pour souffler :

— Vous voyez pas... que je suis en train de crever ! Si. Justement, Bolan le voyait. Et cela l'inquiétait beaucoup. Car il aurait bien voulu savoir auprès de qui il avait mené son enquête pour lui.

Une question qui n'aurait peut-être jamais de réponse.

CHAPITRE SIX

— Son nom ! Dites-moi le nom de ce type !

Le taxi de Tex roulait à tombeau ouvert sur Galle Road. Bolan avait appelé le *Colombo South Hospital*, le plus proche de Moors Road, mais on lui avait conseillé de s'adresser au *Central Hospital*, situé plus au nord, sur Horton Place, près de l'ambassade de Tchécoslovaquie. Or, dans Colombo, même la nuit, les itinéraires ne répondaient pas toujours au sens pratique. Jeffiram Da Silva râlait doucement sur la banquette arrière et Tex lançait de fréquents regards inquiets dans le rétro. Il les avait chargés à l'angle de Moors Road et de la voie ferrée et, malgré l'absence de bistrots dans le coin, il devait croire le Sri-lankais ivre. Quand le taxi était passé près de la Toyota des pourris, Bolan avait ressenti un petit pincement de regret au cœur. Il lâchait ses proies sans être sûr de pouvoir les retrouver. Mais il n'était pas question d'abandonner Da Silva. C'était à cause de lui que le journaliste en était là.

— Le nom de votre correspondant, Jef, insista l'Exécuteur. Il faut me le dire. Je dois le retrouver.

Il était sûr que le journaliste était en train de mourir. En fait d'anesthésique, les ordures lui avaient injecté du venin de serpent. Sans doute un neurotoxique, comme celui du cobra. Peu de douleur, mort lente par paralysie pulmonaire. Faute de sérum dès les premiers instants, plus rien ne pouvait sauver la victime. À moins d'un miracle. Un miracle qui était arrivé à l'Exécuteur. Lors d'un blitz à Hong Kong où sans l'intervention providentielle de Liang, son presque fils, il serait mort.

Près de lui, Jeffram Da Silva étouffait. Il haleta :

— Vite ! Hôpital !

— On arrive, Jef. Le nom du type ?

— Je... j'ai rencontré un certain Mezeh Khaligah. Un indic qui vend tout le monde à tout le monde. Je lui ai donné... un jeu de copies des photos que vous m'avez remises. Plus tard... il m'a rappelé pour me dire que vos types avaient été fournis aux organisateurs... de la campagne de Mrs B par la *World Prestation Service*. Une... boîte de placements. En réalité, une... couverture. La mafia locale. Le directeur s'appelle... Chatha Phramisake. Un truand de la famille Wannasarit. Wannasarit est puissant. On le dit proche du pouvoir... du marché de la drogue et du... trafic d'enfants. On murmure même que... le nouveau président et lui se connaissent très bien. C'est... Khaligah qui m'a trahi. Il... est le seul à qui j'ai demandé...

Épuisé, Da Silva se tut, déglutit avec peine. Maintenant, l'air sifflait atrocement en pénétrant dans ses bronches et on sentait qu'il devait faire de considérables efforts pour essayer de respirer.

— Quand je suis... rentré chez moi pour prendre une douche, reprit-il, ils m'attendaient. Ils m'ont... frappé tout de suite et m'ont torturé pour savoir. Il... il faut pas m'en vouloir...

Sous-entendu « j'ai parlé ». L'Exécuteur connaissait trop les méthodes de tortures de l'*Organized Crime* international pour tenir rigueur à Da Silva. D'ailleurs, il ne savait presque rien de lui. Tout au plus les pourris locaux se croyaient-ils désormais dans le collimateur d'un agent du Département d'État US. Ce dont ils devaient se moquer comme de leur premier curry, mais ce qui ne les avait pas empêchés de tendre leur beau piège. Histoire d'étouffer l'affaire dans l'œuf. Au fond, cette soirée avait au moins un mérite ; maintenant, l'Exécuteur connaissait les méthodes de la mafia locale.

Rapides, expéditives.

— On arrive, Sir !

Le taxi venait de bifurquer en trombe dans Horton Place, juste devant le capot d'une voiture blanche de la police. Au passage, Bolan aperçut des visages sombres derrière le pare-brise. En principe, à Colombo, la vitesse était très sévèrement réglementée. Mais ils pénétrèrent immédiatement dans l'enceinte du *Central Hospital* et ils ne furent pas inquiétés. Bolan sauta en voltige devant le porche des urgences. Dans une encoignure de porte, un infirmier et une infirmière flirtaient allégrement. Bolan arracha quasiment le taxi à la fille.

— Dans le taxi, dit-il. Un ami. Je crois qu'il a été mordu par un serpent.

Chaque année, on dénombrait en Asie une moyenne de trente mille morts par ophidisme. Avec, en tête des scores, l'Inde et Sri Lanka. Principaux reptiles incriminés, najas, bongares, vipères de Russe ! et divers serpents marins. C'est dire que même à Colombo, on prenait le phénomène au sérieux. Tandis que l'infirmier se ruait vers le taxi, l'infirmière avait déjà fait appeler les brancardiers. En deux temps trois mouvements, le pauvre Da Silva fut emporté, suivi par un médecin qui avait déjà procédé à un rapide examen. Avec une moue dubitative, le praticien, un petit chauve jovial et sautillant, prévint Bolan sans détour :

— Si c'est un ami à vous, priez pour lui.

— Il n'a aucune chance ? questionna anxieusement Bolan.

— Quand la morsure n'est pas traitée immédiatement, les chances de survie sont quasiment nulles. Le venin de cobra fait son œuvre entre deux et sept heures et votre ami semble avoir été mordu voilà déjà plus de quatre heures. Mais nous allons quand même essayer.

Ça paraît d'un bon naturel.

- Où est-ce arrivé ?
- Dans son jardin, mentit l'Exécuteur.
- Ici, à Colombo ? s'étonna le docteur.
- Oui, mais au sud, répondit Bolan, préoccupé.
- Ah !

Par bonheur, ça avait l'air de tout expliquer. Pourtant, le petit médecin insista, songeur :

- C'est étrange... son mollet ne comporte qu'un point de piquûre.

C'était sans doute que, contrairement aux najas des champs, ceux des villes n'avaient qu'un seul crochet... Bolan marqua son ignorance en la matière et promit de se tenir au courant. Il réintégra le taxi et Tex tourna une tête navrée vers lui.

- *Your friend, very sick !*

Ça, pour être malade...

— On retourne à Moors Road, ordonna Bolan. Je vous dirai quoi faire.

Bien sûr, il aurait été plus discret pour lui de louer une voiture sans chauffeur, mais il avait été légèrement pris de court. Il le ferait quand il déciderait de passer aux choses sérieuses. Pour ce soir, il n'avait plus guère d'illusions.

Il avait tort.

Il s'en rendit compte quand le taxi déboucha dans Moors Road. En effet, la Toyota foncée était toujours là ! Avec les trois types à bord ! On pouvait sûrement reprocher beaucoup de vilains défauts aux tueurs de Chatha Phramisake, mais certainement pas l'impatience. Ils croyaient le journaliste encore pendu à son plafond et attendaient toujours son mystérieux Américain. C'est-à-dire lui, Bolan. Déjà, une ébauche de plan prenait naissance dans l'esprit de l'Exécuteur. Puisqu'ils l'attendaient, il allait veiller à ne pas les décevoir.

— Tex, dit-il, vous allez me laisser ici et aller m'attendre à l'angle de Galle Road. Je risque d'en avoir pour un moment, ajouta-t-il avec un clin d'œil complice.

- OK, OK, boss ! J'attendrai la nuit s'il le faut.

Et lui aussi y alla d'un clin d'œil. Bolan quitta la voiture et, faisant de nouveau le tour par Boswell Place, il refit le chemin déjà parcouru plus tôt. En le voyant revenir, le chien hurleur, décidément excédé, faillit bien s'arracher les cordes vocales. Mais il resta prudemment à l'écart des pieds de Bolan et celui-ci l'ignora superbement. Quand il se retrouva dans le petit jardin, il hésita entre la maison et la Datsun, opta finalement pour cette dernière. Ainsi, il verrait au moins ce qui se passerait. On avait déjà vu la police coincer des gens sur les lieux d'un crime qu'ils n'avaient pas commis. Après avoir vérifié que les autres étaient toujours en planque dans la rue, il ouvrit la portière arrière de la voiture. Puis, contournant les massifs odorants de bougainvillées, il

pénétra de nouveau dans la maison de Da Silva.

Lui, il n'avait pas envie de passer la nuit là.

Dans la chambre où le tabouret était toujours en place au milieu de la pièce, il s'empara d'un épais oreiller du lit, ressortit en éteignant la lumière. Si les guetteurs de la Toyota faisaient bien leur boulot, ils n'allaient pas tarder à venir voir ce qui se passait. Dans l'atelier, il laissa l'oreiller sur l'établi et repassa à l'extérieur.

Deux minutes plus tard, ce qu'il avait escompté se produisait. Le portail du jardin s'ouvrait, laissant passer deux silhouettes. Pas des policiers. Caché dans la Datsun, l'Exécuteur les vit hésiter, avant de franchir les marches de la petite véranda. D'un bond, Bolan était déjà sous la fenêtre de l'atelier. Il s'y coula, récupéra l'oreiller et enfouit son poing armé du 38 dedans. Pas aussi efficace qu'un automatique à réducteur de son, mais beaucoup moins bruyant qu'un revolver, dont on savait qu'aucun silencieux efficace ne pouvait l'équiper. D'un autre bond silencieux, il fut dans le petit couloir et il entendit nettement la porte se refermer en grinçant dans l'entrée. Plaqué au mur, déjà habitué à l'obscurité des lieux et grâce à l'imposte de la porte, il distingua bientôt les deux silhouettes qui, de courtes armes en main, se plaçaient de part et d'autre de la porte close de la chambre. Des pros. Ils restèrent immobiles un moment. Le temps de bien sonder le silence de la maison. Puis l'un d'eux se baissa, tandis que l'autre ouvrait la porte en se rejetant sur le côté. Dans la seconde suivante, comme il n'y avait aucune réaction, celui qui avait ouvert la porte plongeait dans la chambre. En lâchant une courte rafale d'arme automatique. Ça, c'était moins « pro ». Les nerfs du type n'étaient pas bons. Équipé d'un vrai, d'un bon réducteur de son, le petit PM ne fit entendre qu'un court chapelet de petits « flops » très rapprochés. L'Exécuteur entra dans la danse.

Son arme cracha deux fois.

En émettant deux miniexplosions. Identiques à celles qu'auraient provoqué deux bouteilles de Moët. Mais en moins joyeux.

À moins de trois mètres, le type qui était resté accroupi pour veiller au grain en fut pour ses frais. Sa tête explosa comme une pastèque, éclaboussant la peinture des murs de sang et de cervelle. Éclaté en biais, un morceau d'os du crâne vola et sonna quelque part contre du verre, tandis que Bolan plongeait à son tour dans l'ouverture de la porte. Le temps d'un éclair, il entrevit la silhouette du pourri qui se redressait et il tira dans la foulée.

Encore deux fois.

L'autre poussa un cri rauque, se retourna et, dans les rais obliques de la lumière de la rue qui passait par les volets, l'Exécuteur eut un instant la vision d'une face qui se tournait vers lui, avec une bouche démesurément ouverte. Le type voulut également tourner son arme,

mais, le cœur éclaté par les deux .38, il s'abattit d'un coup. Comme un arbre foudroyé.

Juste sur l'aquarium.

Cela rendit un son étrange et sourd, suivi d'un bruit de cascade. L'Exécuteur vit le pourri s'effondrer sur l'arête éclatée de l'aquarium et, comme dans un film d'horreur, la tête bascula sur l'avant. Enfin, dans un floc tragi-comique... elle tomba dans ce qui restait d'eau.

Tranchée net au niveau du cou.

À peine retenue encore par une carotide, qui elle, curieusement, était restée intacte. Bolan se redressa, écoeuré. Il ne supportait pas de voir les pauvres poissons se débattre sur le plancher. L'humain était décidément le grand prédateur universel. Pris d'une inspiration, il attrapa la tête coupée par les cheveux, arrachant la carotide récalcitrante. Il l'enroula dans un drap du lit et, sans plus s'occuper du carnage, il quitta la maison par le chemin déjà emprunté trois fois.

Le pauvre chien du voisin allait tomber en dépression.

José Maddhur était un de ces Cingalais dont les origines remontaient vaguement du côté de la colonisation portugaise. Il avait encore une grand-tante à Galle et, justement, il se promettait d'aller lui rendre une petite visite durant le prochain *poya*. La chère femme ne résistait pas à ce genre d'attention et José Maddhur pourrait ainsi lui soutirer de nouveau un peu de ses économies. Vendeuse de coquillages et autres colifichets pour touristes, elle avait la meilleure place sur les remparts de l'ancienne capitale maritime de l'île et ses revenus étaient en conséquence. Malheureusement, les communistes qui alimentaient les troubles du sud étaient commandés par un certain Gatram. Un ancien camarade d'école de José. L'école ! À cette époque, José était déjà une terreur et il rackettait un peu les copains. Un jour, Gatram s'était révolté et José avait dû lui crever un œil pour se faire respecter un peu mieux. Résultat, une belle amitié en charpie.

Depuis, Gatram s'était juré d'avoir la peau de José.

À croire que sa guerre idéologique, il ne la faisait que pour tuer José. Alors, évidemment, José Maddhur hésitait parfois à parcourir les cent seize kilomètres qui le séparaient d'une petite prime de sa grand-tante. Surtout en ces moments de troubles et de couvre-feu, où les exécutions sommaires de toute nature devenaient comme par miracle des assassinats politiques. José Maddhur voulait bien mourir pour la cause... mais il n'avait pas encore trouvé SA cause.

Alors, en attendant d'aller dépouiller la vieille grand-tante de Galle, il rongea son frein. En se demandant ce que les deux autres connards pouvaient bien fabriquer dans la baraque du fouille-merde.

Il en était justement là de ces pensées primesautières, quand la portière arrière s'ouvrit dans son dos. Tiré de sa rêverie, mais soulagé, il tourna la tête, un vague rictus aux lèvres, pour jeter :

— Alors, vous l'avez buté, ce...

Le dernier mot resta coincé dans sa gorge. L'espèce de baluchon bleu clair qui s'était subitement inscrit dans son champ de vision venait de s'ouvrir, découvrant... la tête. Une tête maculée de sang, mais qu'il reconnut instantanément. Celle de son copain.

Une tête coupée !

Avant qu'il n'ait pu recouvrer ses esprits, une voix d'outre-tombe venue de derrière le drap ordonna :

— Roule.

Au même moment, le canon d'un flingue s'enfonça dans sa nuque et José comprit que les problèmes ne faisaient que commencer. Docile, il lança le moteur, fit un peu craquer la vitesse en l'enclenchant et faillit écraser une bonne dizaine d'amoureux en démarrant. L'Exécuteur lança les armes récupérées dans la maison de Da Silva sur la banquette arrière. Un petit PM Beretta 951/A de .9 mm, dont la longueur totale sans réducteur de son excédait à peine vingt centimètres, et un Skorpion CZ. 61 de .7,65 mm tchèque muni d'un énorme silencieux.

— À droite, ordonna-t-il encore.

Il désignait l'enfilade de Galle Road. Au passage, il vit le taxi de Tex qui attendait sagement son retour. Un retour qui risquait de ne pas être pour tout de suite. Ils roulèrent ainsi en direction de *Mount Lavinia* et sa station touristique, jusqu'au pont du Dehiwala Canal et Bolan fit de nouveau tourner le pourri à droite. Dans une voie étroite qui, comme toutes les autres de ce côté, aboutissait à la voie ferrée et à l'océan Indien. Mais ici, on était loin du centre et les amoureux étaient absents. Seules, les omniprésentes corneilles noires qui hantaient le ciel et la terre de Sri Lanka grinçaient leurs cris sinistres dans la nuit. De son côté, le ressac de l'océan formait une toile de fond sonore entêtante.

— Stop ! lança enfin Bolan, tandis que la roue avant droite de la Toyota tressautait contre le ballast.

L'autre dut croire ses derniers instants arrivés. Il se tassa dans son siège, se mit à pleurnicher :

— Me tuez pas ! Me tuez pas ! Je vous dirai tout.

— Justement, souffla l'Exécuteur en se penchant. Tu vas essayer de répondre à une question. Si je suis content de toi, tu vis jusqu'à la deuxième question que je te poserai plus loin. Sinon, tu meurs. OK ?

— O... OK.

Ça ressemblait à un jeu télévisé.

— L'adresse de ton boss ?

L'autre hésita à peine. Entre mourir tout de suite pour refus, ou plus tard pour trahison, il préférait le sursis.

— Fraser Road. Numéro 6.

— Tu vois ! s'exclama Bolan, tu viens de gagner le droit de rejouer ! On y va ?

— Où ?

— Chez ton boss, pardi.

— Mais...

— J'ai dit, on y va.

Toujours sous le choc de la tête coupée de son « collègue », José tremblait des pieds à la tête. Il remit en route et la Toyota remonta Galle Road en direction du centre de Colombo. Arrivé au carrefour de Dickmans Road, José prévint d'une voix mourante :

— La villa est gardée. S'ils me voient arriver avec vous...

— Ils ne te verront pas. Roule...

La voiture tomba dans une avenue plantée de grands arbres et bordée de villas cossues. Un des quartiers chics de Colombo. Jawatta Road. À quelques centaines de mètres seulement, vers les quartiers populeux de Bambalapitiya et de Wellawatta, les familles s'entassaient dans des taudis en tôle ondulée. Les paradoxes du Sud-est asiatique.

— On arrive, prévint encore le chauffeur.

La voiture venait de virer dans Don Carolis Road. Il y eut un coude et ils longèrent une clinique d'accouchement aux murs d'enceinte sommés de barbelés. À croire qu'à Colombo, on volait les bébés ! Juste en face, au numéro 8, Bolan aperçut une plaque marquée UTA. Sans doute une villa de fonction de la compagnie. Déjà, la Toyota tournait dans Fraser Road.

Juste derrière une caserne de la police, dont les issues étaient gardées par des factionnaires en armes.

— Attention !

L'Exécuteur n'avait d'yeux que pour les numéros de la rue. Il vit le 6 juste un peu avant d'arriver dessus. Il ordonna :

— Ralentis.

L'autre obéit. Bolan vit un grand portail métallique aveugle, deux piliers en maçonnerie et un haut mur sur environ vingt mètres. Derrière, une lampe brillait quelque part dans le jardin, mais il n'y avait personne à l'extérieur. Il valait mieux. La nuit, pendant les troubles, Colombo n'était pas sûre. Déjà, l'Exécuteur avait ouvert sa glace et, tenant le sinistre ballot à la main, il ordonna encore :

— On file.

José ne se fit pas prier. Au moment où Bolan balançait le drap contenant la tête par-dessus le mur, le Sri Lankais enfonça brutalement l'accélérateur. Trop fort. Le moteur eut deux hoquets ridicules, le pot d'échappement cracha sa tuberculose et la voiture tressauta avant de piler sur place.

— Shit ! paniqua José. Ils vont...

Bolan avait déjà remonté la glace.

— Point mort, tour de clé, contact et redémarrage, énuméra-t-il lentement de sa voix glaciale. Si tu recales, je te tue.

Le ton affreusement tranquille de l'Exécuteur eut pour effet de balayer un instant la panique du pourri sri lankais. Il fit comme Bolan avait dit et le véhicule redémarra sans problème. Il quitta aussitôt Fraser Road pour contourner le Police Grounds et émerger enfin sur Havelock Road, ses grands arbres et ses lumières. Bolan fit de nouveau tourner la voiture dans Mawatha, une autre grande artère éclairée, puis dans une autre voie étroite du style de Fraser Road.

— Arrête.

L'ordre avait claqué sèchement dans l'habitacle. José pila sur place, tandis qu'une nouvelle fois, le plafonnier s'allumait.

L'Exécuteur sortit de sa poche un des jeux de photos qu'il avait emportées et les présenta à la lumière.

— Tu connais ces types ?

Il sentit que José faisait des efforts désespérés pour essayer de lui donner satisfaction, mais sa voix chevrotante et faiblarde tomba :

— Non. Jamais vus. Bouddha m'en est témoin.

L'Exécuteur fut certain qu'il disait la vérité. Il soupira, questionna :

— Pourquoi avez-vous fait ça au journaliste ?

L'étonnement se peignit sur la face étroite du Sri-lankais qui chevrota de nouveau :

— Mais... le boss avait dit de le faire et...

Il ne put en dire davantage. La balle de 38 du Smith et Wesson lui fit sauter la nuque et une partie du lobe frontal en ressortant. José Maddhur alla cogner du front contre son volant et s'affaissa aussitôt. Mort.

— Désolé, fit Bolan en glissant le .38 dans sa ceinture. Tu n'as pas répondu à ma deuxième question.

Puis, sans plus se préoccuper du cadavre, mais ne pouvant résister au désir d'emporter le mini-PM Beretta, il quitta la Toyota et se mit en marche dans la nuit.

D'abord trouver un taxi, puis reprendre celui de Tex qui l'attendait toujours à l'angle de Moors Road et de Galle Road. Ensuite, une bonne nuit de repos au *Ceylon InterContinental*. Jeffram Da Silva pouvait mourir tranquille de sa « morsure » de naja, il était vengé.

Et demain serait un autre jour.

CHAPITRE SEPT

— On ne gagne jamais.

La voix un peu rauque surprit Bolan à l'instant où il allait poser ses jetons sur le tapis de la roulette. Il leva les yeux et trouva le visage à l'ovale parfait d'Ethel. La jeune femme portait une robe en soie noire, seulement agrémentée d'une rose de couleur thé épinglée sur le côté gauche de son décolleté. Dans ses yeux d'un surprenant gris sombre, il lut une lueur indécise. Comme si elle avait soudain été traversée par une pensée qu'elle aurait rejetée. Se penchant devant lui pour placer deux jetons de cent roupies sur le rouge, elle questionna, confidentielle :

— Vous avez encore tué quelqu'un, ce soir ?

Avant de monter au *Continental Club Casino* du *Ceylon*, Bolan était passé par sa chambre pour prendre une douche et se changer. Aucune trace de sang ne pouvait donc subsister sur lui. Rassuré, il éluda la provocation pour revenir à sa première phrase :

— Vous avez tort. On gagne parfois au jeu. Il suffit de le vouloir. De le vouloir vraiment. C'est comme pour toutes les autres choses de la vie. Sans la foi et la volonté, rien n'est possible.

La jeune femme s'était redressée et elle le fixait, bouche légèrement entrouverte, comme incrédule. Puis un souffle passa lentement ses lèvres et elle avoua :

— C'est vrai. Je crois aussi à ce genre de philosophie. On n'obtient les choses importantes que quand on les désire vraiment.

Autour d'eux, la salle du *Continental Club Casino* aux petits stands de jeux en forme de minipagodes aux toits en bambous était bondée. Surtout des Malais, des Chinois de Hong Kong et quelques Australiens. En contrebas de l'estrade où étaient installées les tables de roulette, celles de blackjack avaient un franc succès. Il faut dire que la direction de l'établissement avait su choisir ses croupières.

— Vous logez au *Ceylon* ? questionna Bolan.

— Pour quelques jours encore. Mes amis sont partis à *Kandy* pour visiter le *Temple de la Dent*. Moi je connais déjà. Je m'ennuyais, et le bar du rez-de-chaussée était pris d'assaut par les matelots d'un navire militaire français en escale dans la rade. Alors, j'ai préféré monter.

— « Sept, impair, rouge et manque ! » annonça soudain le chef de parti.

— Vous avez gagné, fit Bolan en désignant le rouge. Vous voyez, il suffit de le vouloir.

Elle sourit.

— Mais je ne le voulais pas vraiment.

— Moi si.

— Ah.

Dialogue hautement surréaliste. Ils allaient s'épuiser. Bolan laissa Ethel ramasser ses modestes gains, avant de l'attirer à l'écart. Il lui proposa du champagne, mais elle secoua la tête :

— Si vous n'avez pas peur de vous frotter au passé colonial local, je connais un endroit. Le *Little Hut*. Un night complètement rétro. Il faut se dépêcher, cela ferme à une heure du matin et c'est assez loin. Nous allons prendre ma voiture.

Ethel n'avait pas l'air de le draguer. Au contraire, elle conservait son petit air distant qui la rendait encore plus attirante. Avec, tout au fond de ses prunelles gris sombre, de nouveau cette étrange lueur aussitôt éteinte.

— Au moins, dit-elle encore avec un petit sourire énigmatique, nous ne risquons pas de perdre notre argent.

Après tout, sans doute avait-elle simplement envie de se changer les idées. Ça tombait bien, Bolan aussi.

— Allons-y, dit-il.

— Attendez-moi à l'entrée du parking, demanda-t-elle. C'est juste à gauche en quittant l'hôtel. Sur Janadhipathi Mawatha. Je passe une minute par ma chambre.

Elle n'en eut effectivement pas pour longtemps. Bolan avait à peine eu le temps de se faire accoster par quatre mendiants, un changeur de devises et un vendeur de cartes postales. En trois minutes !

La voiture d'Ethel était un superbe coupé turbo Pulsar de Nissan. D'un beau gris anthracite très sélect qui ressemblait au gris des yeux d'Ethel. Superbe voiture. Le genre de caprice qui coûtait trois siècles de travail au Sri Lankais moyen. Dedans flottait le Miss Dior que la jeune femme semblait porter en permanence. Elle jeta sa pochette en paillettes noires sur le siège arrière et démarra en douceur. Ils longèrent la *Central Bank of Ceylon*, contournèrent la *Clock Tower*, reprirent Janadhipathi dans l'autre sens, défilèrent devant les vieux canons en bronze qui montaient la garde face au large et le véhicule s'élança ensuite sur Galle Road. Ils passèrent devant un grand bâtiment victorien et blême érigé tout au bout du green et Ethel expliqua :

— C'est le Galle Face Hôtel. Un vieux palace colonial. Devant, sur l'immense green avaient lieu autrefois des courses de chevaux. Maintenant, comme vous pouvez le voir, l'endroit sert surtout de parking et les chevaux ont été remplacés par les innombrables cerfs-volants des enfants.

Elle avait débité tout cela comme une leçon bien apprise. Sur le même ton poliment distant. Toujours pas vraiment détendue. Mais

après tout, ils se connaissaient à peine et leur première rencontre à Bangkok n'avait pas été d'une folle gaieté. D'ailleurs, Bolan se demandait pourquoi elle avait voulu qu'ils aillent danser. Peut-être pour le questionner. Pour savoir à cause de qui « Parrain » était mort. Passant négligemment un bras sur le dossier voisin, il lança un bref regard par la lunette arrière. Mais sûr de rien, il complimenta Ethel.

— Vous semblez très bien connaître Colombo.

— J'y viens souvent, admit-elle. Les affaires.

Elle ne précisa pas de quelles affaires il s'agissait et il respecta sa discrétion. Il était vingt-trois heures passées et la circulation sur Galle Road s'était raréfiée. Sur les trottoirs, les quelques boutiques encore ouvertes s'apprêtaient à baisser leurs rideaux de fer et aux carrefours, des véhicules militaires stationnaient.

— Aujourd'hui, il y a encore eu des morts, commenta Ethel. C'est comme ça à chaque élection.

Peu après, elle annonça :

— On arrive. Vous verrez, c'est très kitch.

La Nissan bifurqua à droite dans une voie qui partait en oblique vers l'océan et roula sur quelques centaines de mètres avant d'émerger dans une ligne droite au bout de laquelle une « pâtisserie » blanche était illuminée.

Une vaste résidence en forme de U entourant une grande cour pavée ornée d'un bassin central à jets d'eau. Au fronton du bâtiment central était inscrit *Mount Lavinia Hôtel*. Bolan s'étonna :

— Un hôtel ?

— Le *Mount Lavinia* a autrefois été la résidence du gouverneur de l'île. On l'a transformé en hôtel. Il est très célèbre.

Il ne s'était pas ennuyé, le gouverneur ! Un vrai petit Versailles tropical.

— Ici, reprit Ethel en garant la Nissan, les nights sont dans les hôtels. Les Sri Lankais dansent finalement assez peu. Sauf le folklore, bien sûr.

Il lui sembla déceler une vague ironie dans le ton. Après leur épisode commun de Bangkok où il avait flingué trois pourris sous ses yeux, elle ne pouvait pourtant pas le prendre pour un simple touriste ! Elle laissa la Nissan au voiturier du palace et entraîna Bolan vers le porche central situé sous le fronton. Là, un escalier recouvert d'un tapis rouge les conduisit sur un large palier où un réceptionniste remit deux coupons à Bolan. Derrière des portes vitrées, il découvrait une salle aussi noire qu'un four, où des bougies éclairaient parcimonieusement les quelques tables occupées. À droite, des arcades, derrière, une piste de danse et une estrade sur laquelle un orchestre local s'escrimait à ressembler à un « groupe ». Heureusement, il y avait aussi une sono de musique enregistrée et la

formation lui abandonna bientôt la place. C'était effectivement très « kitch ». Légèrement décrépi et si haut de plafond qu'on aurait pu y construire deux étages de plus. Mais, comme partout à Sri Lanka, le personnel était d'une formidable gentillesse et ceci rachetait cela. Tout de même méfiant, Bolan demanda si l'établissement servait du champagne... français. Complètement déstabilisé, mais toujours aussi serviable, le garçon lui dit qu'il allait se renseigner. Il revint cinq bonnes minutes plus tard, ravi.

— Quelle marque, Sir ?

Il n'y avait pas de Dom Pérignon et Bolan opta pour un Moët et Chandon... qu'on lui apporta encore cinq minutes plus tard avec la componction requise pour un tel événement ! On mit le Moët dans un seau et, à la fin de l'opération, ils étaient quatre garçons, plus le chef d'établissement autour de leur table. Ethel observait tout ceci avec une sorte de détachement aimable. Comme si le champagne avait de tout temps constitué son ordinaire. Le personnel enfin éloigné, elle suggéra :

— Si nous dansions ?

À part la « macabre », la danse n'était certes pas l'activité principale de l'Exécuteur. Il n'était même pas sûr d'en savoir encore quelque chose. Mais, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il accompagna la jeune femme sur la piste en précisant toutefois :

— Vous allez être déçue.

Elle eut de nouveau son petit sourire énigmatique et se laissa enlacer. Heureusement, la sono était entrée en période de slow et jouait un tube des sixties facile à danser. Ils se laissèrent aller au rythme et tout de suite, il se sentit plus à l'aise. Ethel dansait à merveille. Souple et docile dans ses bras, elle suivait le mouvement naturel de la musique. Autour d'eux, la piste jusqu'alors quasi déserte s'était remplie comme par miracle et l'ambiance s'en était soudain réchauffée. Il y eut une deuxième danse, puis une troisième. Gagné par un bien-être qu'il n'avait pas ressenti depuis... Barbara, à Bangkok, l'Exécuteur avait du mal à ne pas se laisser aller. Contre lui, Ethel sentait bon et son corps était chaud à travers la soie de sa robe. Dans son seau, le Moët devait être frappé à point. Mais alors que Bolan s'apprêtait à en faire la remarque, la jeune femme souffla tout contre lui :

— Je suis contente de vous avoir rencontré.

Incrédule, il ne sut que répondre. Après un temps mort, elle reprit :

— Je veux dire, cette fois-ci.

— J'avais compris, dit-il. Moi aussi, je suis content. Venez, le champagne nous attend.

La danse s'achevait justement et ils regagnèrent leur table. En y arrivant, Bolan s'aperçut que leurs mains se tenaient toujours. Celle

d'Ethel était douce et tiède comme le plumage d'une colombe. Frémissante aussi. Presque tremblante. À la faible lumière de la bougie de leur table, il nota une lueur nouvelle qui flottait maintenant dans ses yeux. Comme si elle avait soudain eu peur de quelque chose. Un regard qu'elle avait déjà eu un peu plus tôt, au Continental Club Casino.

Bolan songea qu'il était peut-être tombé sur une fille sexuellement bloquée qui avait décidé de sauter le pas et que cela effrayait. Ils choquèrent leurs coupes et s'amusèrent des contorsions sur la piste d'un vieux couple d'Allemands. Le Moët était bon et la jeune femme semblait de nouveau détendue. Puis les Allemands quittèrent le *Little Hut* et ils s'aperçurent qu'ils étaient seuls. Il était près d'une heure du matin et le night s'était vidé d'un seul coup. Quand un instant plus tard, la sono se mit à égrener les accords de « *My way* », Ethel se leva en lui prenant la main.

— Dansons la dernière. Ensuite, je vous montrerai quelque chose.

Tout de suite, elle noua ses bras autour de sa nuque, se serra contre lui et nicha son visage dans le creux de son cou. Attitude d'abandon soudain qui ne laissait plus de doute sur ses intentions. « *My way* » continuait à distiller son sirop et Ethel se sentait de mieux en mieux. Bolan fut soudain enivré, et le Moët n'en était pas responsable. Il pencha la tête, appliqua ses lèvres dans le cou d'Ethel pour une esquisse de baiser qui déclencha une onde presque violente dans le jeune corps pressé contre lui.

Dans la seconde suivante, Ethel avait redressé la tête et leurs bouches se trouvèrent naturellement.

Dans un baiser si violent, si sauvage qu'il surprit Bolan. Autour de sa nuque, les bras d'Ethel s'étaient mis à le serrer fort et se dents crissèrent sous les siennes, tandis que tout son corps frémissait en se pressant davantage contre le sien. Leur baiser durait et ils oscillaient sur place comme des gens pris de boisson. Bolan avait fermé les yeux. Il n'avait jamais reçu de baiser aussi violent. Soudain, la bouche d'Ethel quitta la sienne et il l'entendit murmurer pour elle-même :

— Mon Dieu !

Sans comprendre ce qu'elle voulait dire. Puis elle lui prit la main et l'entraîna de nouveau en jetant :

— Venez.

Ils quittèrent le *Little Hut* comme des voleurs, sur les dernières notes de « *My way* ». Dehors, l'air pourtant moite de la nuit tropicale fit du bien à Bolan. À l'écart du parking situé en face des boutiques de Hôtel Road, il aperçut le mufle camus d'une petite Mazda bleue. Du même bleu que la voiture aperçue plus tôt lorsque la Nissan avait fait le tour de *Tower Clock* dans le quartier du fort. Mais ce n'était sans doute qu'une coïncidence. Dans le Sud-est asiatique, il n'y avait

pratiquement que des voitures nippones. D'autorité, il prit le volant de la Nissan et demanda :

— Et maintenant ?

— Remontez sur Galle Road, indiqua Ethel d'une voix légèrement enrôlée.

Quand ils furent de nouveau sur la large avenue maintenant déserte, la jeune femme appliqua sa joue contre son épaule et sa main se posa sur son genou en un geste tendrement possessif. Apparemment complètement détendue. Étrange femme. Insolite et extrêmement troublante. L'instinct de Bolan lui disait qu'Ethel n'était pas une fille ordinaire. Parfois, elle se comportait comme un homme et parfois, son attitude spontanée était celle d'une très jeune fille, donnant ainsi l'impression déroutante qu'elle luttait intérieurement contre elle-même.

Ils roulaient toujours et Bolan se demanda où elle pouvait bien l'emmener. Depuis le *Mount Lavinia*, ils avaient déjà dû parcourir une vingtaine de kilomètres. Mais après tout, il était bien et il pouvait marquer un break de quelques heures dans sa guerre punitive. Alors, détendu et presque heureux, il appuya un peu plus sur l'accélérateur.

Maintenant, des deux côtés de Galle Road, les agglomérations étaient entrecoupées de larges zones plantées de cocotiers. Au passage, Bolan vit défiler un petit cimetière bouddhique fiché au bord de la route et qui semblait monter la garde autour d'un dagoba[2] à la peinture blanche largement écaillée. Entre les pierres tombales, il eut le temps d'apercevoir la tache rousse d'une vache endormie. Image insolite pour un Occidental, mais courante à Sri Lanka. Ici, des vaches, il y en avait tout au long des routes. Si peu soucieuses de leur sort qu'il fallait parfois piler pour ne pas les percuter.

— Là-bas, indiqua soudain Ethel. Après la maison en démolition. Tournez à droite.

Ils roulaient depuis plus d'une demi-heure et Galle Road maintenant moins large ressemblait vraiment à une route. Bordée de jardins et de terrains plus ou moins en friche. Dans le rétroviseur, pas la moindre voiture bleue. Bolan s'était fait des idées. D'ailleurs, il ne voyait pas comment il aurait déjà pu être repéré. La Nissan quitta Galle Road et se mit à cahoter sur un chemin empierré où les nids de poule devaient plutôt servir aux bains des éléphants. Les maisons avaient disparu et, de chaque côté, les cocotiers et la végétation sauvage formaient un écran sombre. Contre Bolan, Ethel n'avait pas bougé. Quand la Nissan arriva au bout du chemin, face à l'océan, elle assura :

— Vous pouvez rouler encore un peu. Sur la gauche. Le littoral est assez dur pour éviter l'ensablement.

Elle avait l'air de connaître parfaitement les lieux. Par la glace

ouverte, Bolan entendait à présent une cacophonie bizarre et assez lugubre. Un concert de cris rauques qui couvrait presque le ressac pourtant vif de l'océan.

— Ce sont les corneilles, renseigna Ethel en se redressant sur son siège. Partout ailleurs, la nuit, elles dorment, mais cet endroit est un de ceux où des milliers d'entre elles se réunissent sur les rochers pour leur parade d'amour. Ça dure parfois des semaines. C'est pourquoi personne n'habite par ici.

Forcément. À moins d'être sourd...

En quittant la Nissan un peu plus loin, Bolan ne fut pas absolument convaincu de l'aspect hyperromantique du lieu. Le concert grinçant était quasi insupportable et on entendait parfois des battements d'ailes un peu trop près. Mais Ethel semblait aimer cet endroit et il aurait eu mauvaise grâce à lui en tenir rigueur.

— Venez, dit-elle en ouvrant le coffre de la Nissan. Ici, nous pouvons nous baigner. À condition de ne pas perdre pied.

Il valait mieux. La côte ouest de Sri Lanka était réputée pour le nombre de ses noyés. Mais déjà, et sans façon, la jeune femme avait fait glisser les bretelles de sa robe. Elle s'approcha de Bolan en lui tournant le dos et demanda :

— Aidez-moi.

Il fit glisser le zip de sa robe noire et dans la pénombre lumineuse de la nuit tropicale sans lime, il vit tomber le vêtement comme une étrange fleur autour des longues jambes. Puis il dégrafa un soutien-gorge clair qu'il laissa choir avant d'entourer le torse nu d'Ethel de ses bras pour poser ses lèvres dans son cou. Elle eut encore cette espèce de tremblement presque violent, s'abandonna contre lui, puis, étouffant un petit rire, elle lui échappa pour ôter son mini-slip, attraper une grande serviette dans le coffre de la Nissan et se mettre à courir vers la mer. Tandis qu'il se déshabillait à son tour, il vit sa longue silhouette claire étaler hâtivement la serviette sur le sable et avancer dans l'eau en éclaboussant autour d'elle.

— Venez ! l'entendit-il crier par-dessus le concert des corneilles.

De l'eau jusqu'à la taille, elle agitant les bras dans sa direction. Il la rejoignit en courant et, alors qu'il entra dans l'eau tiède, elle vint se plaquer à lui avec une force étonnante pour lui offrir sa bouche.

Cette fois, leur baiser dura si longtemps que Bolan en perdit presque la notion du temps. Contre son torse, il sentait les palpitations de la poitrine d'Ethel. Durs et pointus, ses petits seins semblaient animés d'une vie propre, tant il sentait son cœur cogner dessous. Autour d'eux, les corneilles hurlaient de plus belle et l'océan furieux les bousculait avec rage. Une seconde, la bouche d'Ethel se sépara de la sienne et il l'entendit souffler à son oreille :

— Je... mon Dieu !

C'était la deuxième fois qu'elle invoquait le nom du Seigneur et il ignorait toujours pourquoi. Mais elle avait repris sa bouche et pour Bolan, plus rien n'exista que ce corps frémissant qui se plaquait au sien. Dans l'eau écumante, ses mains se mirent à parcourir la peau d'Ethel, s'arrêtant d'abord aux reins, puis aux fesses nerveuses et au ventre légèrement bombé. Quand ses doigts se glissèrent entre ses cuisses, elle gémit sourdement, resserra soudain les jambes... avant de les ouvrir à la caresse. Ballottés par les vagues, ils chaloupaient sur place comme des gens ivres et, oubliant tout à coup ce qu'il était venu faire au paradis terrestre de Sri Lanka, Bolan recula vers la plage en entraînant Ethel. Un instant plus tard, leurs bouches communiant toujours dans ce baiser étrangement farouche, ils s'écroulèrent sur le sable tiède.

Brusquement apparu au-dessus des bouquets de cocotiers, un quartier de lune irisait la plage d'une lueur blafarde, découpant les vols nerveux et noirs de centaines de corneilles hurlantes.

Toujours accrochée à Bolan, Ethel murmura quelque chose d'incompréhensible, puis, l'instant d'après, elle laissa échapper un cri rauque. Crucifiée par Bolan, elle noua ses jambes autour de lui et ses dents se plantèrent dans sa lèvre inférieure. Mais il ne sentit même pas la douleur. Seul, un petit goût de sang lui resta dans la bouche... tant que dura leur furieuse étreinte.

Enfin, Ethel cria de nouveau. Puis, semblant secouée par une formidable décharge électrique, elle poussa plusieurs gémissements qui ressemblaient à des sanglots. Serrant Bolan à le briser, elle murmura encore quelque chose, avant de retomber sous lui, inerte, à bout de souffle.

Longtemps après, ils se relevèrent et elle courut de nouveau à l'eau en l'entraînant par la main. Puis elle le lâcha, planta son regard dans le sien. Un regard si intense que, malgré la nuit, il sembla à Bolan en voir jaillir les mêmes lueurs étranges déjà notées plus tôt. Ils s'observèrent un moment en silence, puis soudain, contrairement à ce qu'elle avait recommandé de ne pas faire, elle se laissa aller en arrière et s'élança vers le large dans un crawl puissant.

— Ethel !

Elle était folle ! Autour de ses jambes pourtant solides, Bolan sentait les terribles lames de fond essayer de le faire basculer. Nager dans cette furie liquide relevait de l'exploit inconscient. Il cria encore :

— Ethel ! Revenez !

Mais la jeune femme ne semblait même pas l'entendre. Elle nageait toujours vers le large et il ne distinguait plus qu'à peine sa tête au sommet des vagues. Et encore, il n'était pas sûr qu'il s'agisse bien d'elle.

— Etheel !

Le cœur soudain au bord des lèvres, Bolan plongea à son tour. Il nageait avec l'énergie du désespoir, ne comprenant plus rien au comportement de cette fille et encore moins au sien. Elle devait être folle... et lui aussi. Mais il nageait toujours, envoyant ses bras en avant, luttant contre les claques de l'eau. Enfin, il distingua la forme d'une tête devant lui et il arriva dessus au moment où Ethel se retournait. Sans la lune, il ne l'aurait jamais retrouvée.

— Non ! cria-t-elle. Non !

Dans ses yeux presque invisibles, il surprit cette lueur étrange déjà vue plus tôt et, quand il voulut la saisir, elle se débattit. Si violemment qu'un de ses ongles lacéra la pommette de Bolan. Brusquement rendu furieux, celui-ci lui envoya une formidable gifle. Ethel laissa échapper un gémissement et sa tête disparut sous l'eau. Bolan l'attrapa de justesse par les cheveux, la plaqua contre lui et se remit à nager comme un fou vers la grève.

Mais la lutte était inégale. Il se sentait inexorablement emporté vers le large et dans sa demi-inconscience, Ethel s'accrochait à lui en essayant de l'entraîner au fond. C'était trop bête ! Il allait mourir noyé avec une fille qui, visiblement, cherchait à se suicider. Il n'y comprenait rien. Il était vraiment tombé sur une folle.

— Ethel !

Mais il avait beau la supplier, elle le serrait de plus en plus. Toussant, crachant, ils luttèrent farouchement. Une deuxième fois, la jeune femme faillit l'éborgner de ses ongles et Bolan vit rouge. Cette fois, ce fut son poing fermé qui percuta le menton d'Ethel. La jeune femme poussa un bref soupir et s'amollit brusquement. Évanouie.

Finalement, après une éternité de lutte acharnée, Bolan sentit le sable sous ses pieds. Il était temps. Encore un peu, ses muscles n'auraient plus rien donné. Il comprenait mieux comment les noyades se produisaient. Avec délice, il planta ses orteils dans le sable et, portant le corps inanimé d'Ethel, il se laissa enfin tomber sur la serviette de plage.

Épuisé.

Il permit à son souffle de retrouver son rythme normal, puis, en quelques petites claques précautionneuses, il fit revenir Ethel à la raison. Elle gémit, battit des paupières, laissa enfin fuser un long soupir et referma les yeux. Il la laissa reprendre des forces, avant de remonter les mèches sombres collées sur son front d'un geste doux. Enfin, il questionna :

— Qu'est-ce qui vous a pris ?

Elle ne répondit pas et il insista doucement.

— Vous vouliez vous suicider ? Vous vouliez me tuer aussi ?

Elle rouvrit les yeux, le regarda de nouveau intensément et murmura :

— Pardonnez-moi.

— Mais je...

Cédant à une brusque impulsion, elle se jeta à son cou, happa sa bouche avec la sienne et lui dispensa un nouveau baiser. Mais celui-là était très doux. Très tendre. Il la sentit hoqueter légèrement contre lui et eut l'impression qu'une larme brûlante venait de tomber sur l'arête de son nez. Puis elle bascula sur le côté en l'entraînant avec elle et, dans la seconde suivante, quelque chose de dur et de froid lui enfonçait les côtes.

Exactement à l'endroit du cœur.

Alors, le serrant toujours contre elle, Ethel souffla :

— Oui, Mack. Il faut que je vous tue.

CHAPITRE HUIT

— Pardon, Mack ! Je dois vous tuer.

En équilibre sur une main, rigoureusement immobile, Mack Bolan observait le visage d'Ethel, tout près du sien. Si près qu'il sentait son haleine lui caresser la joue. La jeune femme ne cillait même pas. Et compte tenu de la détermination farouche qu'il lisait dans son regard, il se demandait pourquoi elle n'avait pas encore tiré. Il mit cette hésitation sur le fait qu'il la regardait. Il était en effet extrêmement difficile de tuer quelqu'un les yeux dans les yeux. Seuls les vrais tueurs, ou les vrais grands soldats y parvenaient. L'Exécuteur l'avait fait, mais Ethel n'était pas une tueuse. Pourtant, il venait de le réaliser, tout avait été froidement calculé dès leur rencontre au Fish du Méridien la veille au soir. Tout, y compris cette romance et la baignade au clair de lune. Jusqu'à cet endroit où la sinistre rumeur des milliers de cris de corneilles couvrirait le bruit d'une fusillade. C'était bien joué. Néanmoins, l'état de nerfs où se trouvait la jeune femme disait à Bolan qu'elle n'était pas habituée à la violence. Il décida de profiter de la situation et, sans la quitter des yeux, le plus calmement possible, il questionna :

— Pourquoi devez-vous me tuer ?

— Parce que vous l'avez tué, lui.

— Lui ?

Il avait déjà compris qu'elle faisait allusion à ce fameux « Parrain » dont elle lui avait parlé la veille. Pourtant, il insista :

— Qui ?

Il fallait capter son intérêt, ne pas rompre les liens encore fragiles qui s'étaient noués entre eux. Lèvres serrées, elle cingla :

— Lui. Parrain. Avec votre western de Bangkok, vous l'avez tué aussi sûrement que si vous aviez tiré sur lui.

— Seulement, voilà, je n'ai pas tiré sur lui.

— C'est pareil.

— Vous savez bien que non, Ethel. Ce sont les autres qui l'ont tué. Mais ceux-là sont morts aussi et vous n'avez trouvé que moi pour évacuer votre trop-plein de chagrin. Vous pensez sans doute qu'en me tuant, votre problème sera résolu ?

— Taisez-vous !

Sous lui, il la sentait hyper tendue. Tremblante des pieds à la tête. Prête à laisser son doigt presser la détente. Il suffisait d'un mot de travers, d'une erreur d'appréciation ou d'un mouvement mal évalué pour qu'elle le fasse. Et placé comme il l'était, Bolan n'avait pas une

chance d'en réchapper. Il ignorait de quel type d'arme la jeune femme le menaçait, mais à bout portant et en plein cœur, même une balle de .6,35 ou de .22 étaient mortelles. Dans la tension où elle se trouvait maintenant la jeune femme était capable de tout. Bolan avait suffisamment côtoyé de tireurs paniqués pour savoir que sa vie ne tenait en ce moment qu'à un fil. Froidement, il décida la seule chose ayant une chance de réussir ; la rejoindre sur son terrain psychologique.

— Ethel, dit-il doucement. Il s'appelle Cheng et il n'a que huit ans.

D'abord, il crut qu'elle n'avait rien entendu, puis, toujours aussi crispée, elle questionna enfin :

— Qui ? De quoi parlez-vous ?

— D'un petit garçon dont les parents ont été massacrés par ceux que je suis venu traquer ici. Ceux qui m'ont échappé à Bangkok.

Les dés étaient jetés. S'il n'avait pas ébranlé la décision d'Ethel avec ça, il n'aurait plus qu'à tenter de la désarmer par surprise. Belle opération suicide.

— Vous mentez !

Il sourit dans la pénombre.

— Vous savez déjà que non, Ethel.

Il se pencha légèrement, effleura les lèvres de la jeune femme avec les siennes et les trouva glacées. Elle les lui déroba, poussa une sorte de feulement et il crut qu'elle avait tiré, tant elle mit de violence à arracher le canon de l'arme de ses côtes. D'un mouvement rageur, elle jeta son petit revolver dans le sable, se dégagea des bras de Bolan et, à genoux sur la serviette, haletante et le regard soudain éteint, elle lâcha de sa voix un peu rauque :

— C'est fichu. Hier soir, je m'étais juré de vous tuer. Je n'en ai pas dormi de la nuit.

Bolan ramassa le petit revolver et s'aperçut qu'il s'agissait quand même d'un Bodyguard Smith et Wesson de calibre .38 Airweight en métal allégé. Sa petite crosse « *round butt* » était parfaitement adaptée à une main de femme. Mais malgré son canon de deux pouces seulement et son barillet chambré pour cinq coups, c'était une arme redoutable, principalement à usage de la police.

— Venez, dit-il en aidant Ethel à se relever. Nous avons à parler, tous les deux.

Momentanément brisée, elle se laissa faire et, ramassant la serviette au passage, il la conduisit jusqu'à la Nissan. Rhabillés, ils s'installèrent à l'intérieur, avec lui au volant. Ethel tremblait toujours. Les nerfs. Remettant leur départ à plus tard, il la serra contre lui et, prenant sa décision, il lui raconta posément toute l'histoire de Bangkok et de Malaisie. Jusqu'au décollage mouvementé du 747 d'UTA.

Quand il eut terminé, ils restèrent un long moment ainsi, à écouter le concert lancinant des corneilles. Enfin, Ethel bougea. Elle ouvrit sa pochette en paillettes noires, y préleva une cigarette qu'elle alluma à l'allume-cigares tendu par Bolan. Puis, rejetant un voile de fumée vers le pare-brise, elle dit comme pour elle-même :

— Ça ne doit pas être facile, de vous tuer.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Je fais mon possible pour l'éviter.

Elle hocha la tête, garda encore le silence un moment avant de déclarer en hésitant :

— Parrain... s'appelait Robin. Ses amis l'appelaient Robbie et je l'aimais très fort.

— Qu'était-il pour vous ?

— Mon sauveur. Je vous l'ai dit, je lui dois tout. Je l'ai connu il y a cinq ans. À Caracas. Nous avions des activités identiques.

— C'est-à-dire ?

— La contrebande.

Comme il lui lançait un regard surpris, elle railla sombrement :

— Vous n'imaginiez quand même pas que le revolver, c'est juste pour faire joli dans mon sac !

Il sourit et elle reprit :

— La contrebande de pierres précieuses.

Il comprenait mieux maintenant sa présence à Sri Lanka. Dans les mines de Ratnapura, on trouvait de très beaux saphirs et de magnifiques rubis. Et les gemmes de Thaïlande étaient très réputées aussi. D'où la présence d'Ethel et de « Parrain » à Bangkok.

— Au Venezuela, je galérais et traficotais un peu. Notamment dans l'émeraude, avoua Ethel. Mais j'étais alors imprudente et je me suis retrouvée en prison. C'est Robin qui m'en a sortie. Grâce à ses puissantes relations. Lui, c'était un trafiquant très adroit. Depuis, nous ne nous sommes jamais quittés. Il m'a tout appris. Y compris le métier à grande échelle... et l'amour, dit-elle d'une voix soudain altérée. Je parle évidemment de l'amour vrai, précisa-t-elle en appuyant sur le mot « vrai ». Robin était beaucoup plus âgé que moi. Nos rapports étaient un peu particuliers.

Ça, c'était le jardin secret d'Ethel.

— Ici, demanda Bolan, vous êtes donc en... affaires.

Elle hocha la tête, jeta sa cigarette par la glace de portière avant de préciser :

— À Ratnapura, un saphir bleu, dit royal ou barbeau, ça peut aller chercher dans les cinq mille dollars US par carat. Sur ce genre d'article, les taxes locales et les droits de douane sont très élevés. Pour un trafiquant bien implanté sur le marché, les bénéfices peuvent être très substantiels.

Bolan la croyait sans peine. Il lui rendit le Bodyguard.

— Et ça ?

— Ça, c'est pour me défendre. Dans mon domaine, les petits malins ne sont pas rares. Robin m'a même appris à tirer.

Heureusement pour Bolan, il n'en avait pas fait une tueuse pour autant. À cet instant, la jeune femme eut un petit sursaut, comme frappée par l'évidence.

— Mais bien sûr ! dit-elle, les yeux écarquillés. Bien sûr... c'est bien vous !

Il la considéra, surpris.

— Comment ça, c'est bien moi ?

— Caracas ! C'était il y a deux ans ! À cette époque, toute la pègre vénézuélienne ne parlait que d'un type. Un gringo qui venait de décimer toute une organisation criminelle dans le coin¹. Les pontes de la mafia locale l'appelaient... le Fumier. Robin avait déjà entendu parler de cet Américain. Lui, il l'appelait l'Exécuteur. Un certain Bolan. Mack... Bolan !

La boucle était bouclée, elle avait tout compris.

— Ainsi, dit-elle soudain presque craintive, c'est bien vous !

Il ne pouvait pas le nier.

— Vous avez bien failli descendre celui que l'*Organized Crime* entier n'a jamais réussi à flinguer. Bravo !

Elle eut une ébauche de sourire contraint.

— Ne vous moquez pas de moi, Mack. Je ne savais plus ce que je faisais. À présent, je ne sais qu'une chose ; je n'avais pas du tout envie de vous tuer.

Qu'est-ce que ç'aurait été ?

Curieux, il questionna :

— Cette voiture est trop belle pour être de location. Elle est à vous ?

— J'ai un appartement et une voiture dans chaque pays où j'opère. En réalité, je ne suis pas au Ceylon. J'ai simplement mené ma petite enquête dans les hôtels et je vous ai trouvé.

Outre son incapacité à tuer de sang-froid, Ethel était quand même une sacrée baroudeuse, dans son genre. L'aventurière dans toute l'acception du terme. Séduit, Bolan demanda encore :

— Et ce couple avec qui vous étiez hier ?

— Des amis allemands qui font du tourisme. Ils me croient inspectrice dans une compagnie aérienne américaine.

— Vous êtes américaine ?

Il en doutait. À cause de l'accent. Elle avoua :

— Australienne d'origine, apatride par goût. Mon prénom est bien Ethel, mon patronyme, c'est Morrisson.

Ethel Morrisson était vraiment une sacrée nana. En remettant le

moteur en route, Bolan se dit que les destins des gens étaient étranges. Depuis Bangkok, tous deux avaient parcouru séparément des milliers de miles et ils se retrouvaient dans une île d'à peine soixante-six mille kilomètres carrés, au sud de l'Inde.

— Mack ?

Il tourna la tête et elle enchaîna aussitôt :

— Je pense que vous vous doutez que je connais bon nombre de gens, dans ce pays. Des gens honnêtes et d'autres.

Il sourit.

— Vous devez même connaître certains gros bonnets de la mafia locale.

Elle acquiesça d'un air détaché, précisa d'une voix nette :

— Ne vous faites pas d'illusions. Même si je le voulais, je ne pourrais pas vous aider. Ce serait, au mieux, me saborder commercialement, au pire, me condamner à mort.

Bolan le savait.

— Je ne vous demande rien, se contenta-t-il de renvoyer.

Il fit reculer la Nissan sur la langue de terre sableuse et manœuvra à l'entrée du chemin pour la remettre dans le sens de la montée. Mais à l'instant où il allait lancer la voiture en avant, le pinceau éblouissant des phares accrocha une demi-seconde un détail qui le fit s'arrêter.

Une tache bleue.

Un tout petit bout de capot de voiture. Un véhicule qui n'était pas là tout à l'heure, et qui s'était garé à reculons sous le couvert de la petite jungle de cocotiers. À vingt mètres sur la gauche. Par deux fois déjà cette nuit, des phares de voitures lui étaient venus en aide. Surprenant son hésitation, Ethel s'étonna :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Sans répondre, l'Exécuteur manœuvra, fit tourner la voiture plusieurs fois comme s'ils s'amusaient, lui fit parcourir une cinquantaine de mètres sur la gauche, stoppa de nouveau en jetant à Ethel :

— Prêtez-moi votre .38, prenez le volant et continuez à faire des tours par ici.

— Mais...

— Faites ce que je vous demande. Et baissez la glace. Je veux vous entendre rire comme si je faisais l'imbécile.

La jeune femme comprit qu'il se passait quelque chose et, tandis qu'elle lui remettait l'arme, il vit l'angoisse se peindre sur son visage. Se laissant glisser sans bruit à l'extérieur, il souffla :

— Si vous entendez des coups de feu, filez et allez m'attendre sur Galle Road, à la prochaine intersection. Si je ne vous ai pas rejointe au plus tard vingt minutes après, rentrez chez vous. Et ne vous en faites pas.

Il en avait de bonnes !

Déjà, courbé dans la nuit, il disparaissait à la lisière des cocotiers. Tout de suite, il entendit la Nissan recommencer ses cabrioles derrière lui et il sourit quand le rire un peu forcé d'Ethel résonna. Tout ce bruit, plus les clameurs des corneilles, lui permirent de progresser sans trop de précautions. À l'estimation, il ne pensait pas être à plus de trente mètres de la voiture bleue. Distance qu'il couvrit en louvoyant et, de ce fait, en la multipliant par trois. Mais quand il arriva près d'elle, il fut certain de n'avoir pas été repéré. Il la contourna, distingua deux silhouettes à l'avant et surprit le rougeoiement d'une cigarette. Il passa vers l'arrière, s'accroupit, parvint à déchiffrer le numéro de la plaque.

Celui qu'il avait relevé de mémoire à la sortie du Mount *Lavinia Hôtel* !

Aussi incroyable que cela paraisse, il était bel et bien filé ! Par qui ? Pourquoi ? Autant de questions qu'il aurait fallu poser aux occupants de la Mazda bleue. Mais il ignorait si les flics sri lankais utilisaient des véhicules banalisés de ce type. De toute façon, il ne pouvait pas faire un carton sans savoir à qui il avait affaire.

Le mieux était de dégonfler les pneus de l'arrière. Avec le boucan que faisaient la Nissan d'Ethel et la sérénade des milliers de corneilles, les passagers de la Mazda n'entendraient rien.

Il se glissa sur le côté gauche, dévissa la valve du premier pneu, s'attendant à chaque seconde à voir les deux autres jaillir de la voiture. Mais rien de cela ne s'était encore produit quand il s'attaqua à la roue arrière droite. Avec ça, Ethel et lui pouvaient partir tranquilles. La filature s'arrêterait au premier nid de poule.

Il recula dans l'ombre et il allait quitter les lieux, quand, en surimpression sonore des bruits existants, son ouïe exercée aux combats de jungle surprit une sorte de grondement derrière lui. Il tourna la tête et son regard habitué à l'obscurité capta la forme tassée au ras du sol. Instantanément, une poussée d'adrénaline fulgura dans ses artères.

Tapi dans l'ombre, le type était parfaitement immobile.

CHAPITRE NEUF

Le type ne bougeait absolument pas, pourtant, maintenant que Bolan l'avait repéré, il entendait ces curieux ronflements qu'il émettait à intervalles irréguliers. Alors, il restait immobile également, essayant de comprendre. Soudain, le type accroupi émit un bruit plus fort que les autres et l'Exécuteur se trouva tout bête. En d'autres circonstances, il aurait ri.

L'inconnu accroupi était en train de soulager ses intestins !

Un instant, Bolan se demanda ce qu'il allait faire, puis, jugeant que cette situation comico-insolite lui était plutôt favorable, il décida d'attaquer.

En silence et en douceur.

Priant pour que le gars ne soit pas trop pressé... et que lui-même ne rencontre pas de serpent, il rampa lentement entre les troncs des cocotiers pour s'éloigner de la Mazda. Lorsqu'il s'en fut suffisamment écarté, sa position par rapport à l'autre était de trois quarts arrière. À seulement cinq ou six mètres. Avec des précautions de Sioux et profitant des troncs de cocotiers, il progressa encore sur trois mètres, avant de plonger, poing droit levé.

Le type n'eut pas le temps de comprendre. La main gauche de l'Exécuteur venait de s'écraser sur sa bouche, tandis que, durci par des années d'entraînement, son poing, véritable arme de guerre, s'abattait comme un marteau. Juste derrière son oreille droite. Il n'émit qu'un faible couinement et, sans les bras de Bolan, il se serait écroulé dans ses déjections. Rapide et silencieux, l'Exécuteur le tira à l'écart, suffisamment loin pour pouvoir parler tranquillement. Puis, enfonçant le canon du petit Bodyguard dans une narine du type, il lui dispensa un rapide massage de la nuque qui le réveilla aussitôt. Soudain raidi contre Bolan, il émit une sorte de hoquet et grogna :

— Qu'est-ce que...

Le court canon de deux pouces était presque entièrement engagé dans sa narine. Bolan le tourna un peu pour le faire taire.

— Chut ! fit-il. Si tu cries, tu es mort. OK ?

— Hon !

Bolan le fouilla, trouva tout de suite un gros .45 Colt sous sa veste. Il le subtilisa, prévint :

— Si tu bouges, tu es mort. OK ?

— Hon.

Il faut dire qu'avec son pantalon sur les chevilles, il n'aurait pu aller très loin. L'Exécuteur insista aussitôt :

— Toi et tes potes, qui êtes vous ?

— Hon !

Bolan hocha la tête, soupira :

— D'accord, mec.

Il ôta délicatement le canon du Bodyguard de son nez pour le lui enfoncer sous les testicules. Le type faillit crier, dut se souvenir de l'avertissement et se contenta d'étouffer un couinement. Bolan crut bon de préciser :

— Tu parles, tu peux encore te servir de tes joyeuses. Tu fais le con, ta femme te trouve un remplaçant. OK ?

Si ces types étaient des flics et qu'ils finissent un jour par l'arrêter, il serait le premier étranger condamné à deux mille ans de pénitencier.

— Vite !

— Hon, hon ! T'as tort de faire ça, je... on est des hommes de Phramisake.

L'Exécuteur en aurait sauté de joie. Au moins, ce n'était pas la police. Il insista :

— Chatha Phramisake ?

— Ouais ! Et les couilles, c'est à toi qu'elles vont bientôt manquer, fils de truie engrossée par un âne !

La glace était rompue...

— Pourquoi m'avez-vous suivi jusqu'ici ?

L'autre hésita, mais sous la pression de l'arme entre ses cuisses, il finit par révéler :

— Le boss a appris que tu avais acheté un stock d'armes dans le *Pettah*. Il avait ton signalement et il nous a chargés de te trouver et de te surveiller. Le boss veut savoir qui tu es et ce que tu maquilles à Colombo.

De minables porte-flingues.

— Depuis quand me suivez-vous ?

— Ce soir même, ricana le Sri Lankais en reprenant du poil de la bête. On n'a pas eu du mal à te « loger ». On t'a vu rappliquer à *l'InterContinental*, juste comme on y arrivait pour interroger le personnel. Comme on l'avait déjà fait dans plusieurs hôtels. Là, on t'a vu sortir avec la gonzesse. Alors, on s'est demandé ce qu'un type qui achète un stock d'armes et une nana qui trafique dans les pierres pouvaient bien foutre ensemble.

Tout à sa rage de primate, l'imbécile ne se rendait même pas compte qu'il était en train de se suicider. Car si ces trois-là n'étaient pour rien dans le massacre de Moors Road, même s'ils ne s'étaient pas encore vraiment attaqués à l'Exécuteur, ce dernier venait de comprendre une chose essentielle : Ethel Morrisson était désormais en danger de mort. Car quand les pourris locaux sauraient à qui ils avaient effectivement affaire, ils se vengeraient sur la jeune

Australienne. S'il avait su, l'Exécuteur aurait pu se passer de dégonfler les pneus de la Mazda.

Les yeux soudain fixes, il hocha la tête.

— OK, dit-il. Remonte ton bénard, mais pas trop.

Il n'avait pas envie de le voir détalé dans la nuit.

— Avance, ordonna-t-il quand l'autre eut son pantalon aux genoux.

— Où ?

La peur commençait à gagner le pourri. Bolan gronda :

— La bagnole. On va voir tes copains.

L'un poussant l'autre, ils s'approchèrent de la voiture par l'arrière. Dans la main de Bolan, le .45 avait remplacé le .38 d'Ethel. Avec les enquêtes de police et les expertises, on ne savait jamais. Ils n'étaient plus à présent qu'à deux mètres de la glace baissée du chauffeur. Avec le vacarme ambiant, ce dernier n'avait rien entendu. Mais, contre lui, l'Exécuteur sentit l'autre sur le point de craquer. Il agit alors si vite que le pourri n'eut pas le temps de crier.

Deux fois, son index avait enfoncé la détente du gros Colt.

Et deux têtes éclatèrent. Répandant autour d'elles des tas de projections hideuses, tels que morceaux d'os crâniens, lambeaux de cuirs chevelus et matières cervicales grisâtres. Il y eut même un œil trapéziste qui alla s'accrocher au rétro par son nerf optique sectionné. Le style gore en plein. Quant au sang, il en jaillit tellement que l'Exécuteur dut marquer un recul. Au même moment, deux événements survinrent en même temps. Les grondements de la Nissan d'Ethel cessèrent et le pourri au pantalon baissé réagit avec une vivacité folle. D'un mouvement tournant fulgurant, il balaya l'air de son bras droit et, le temps d'un éclair, Bolan vit luire un éclat métallique dans sa main. Dans un réflexe foudroyant, il esquiva de la tête, mais sentit aussitôt une brûlure au niveau du cou. Déjà, l'autre doublait son attaque, mais, cette fois, l'Exécuteur s'y attendait. Il frappa. Deux fois.

Une fois sur le bras armé, une fois dans le nez du pourri.

Résultat, un bras cassé net et un nez réduit en charpie.

Bolan ne connaissait pas de meilleure méthode que le nez écrasé pour stopper net un adversaire. Un vieux truc d'école qui marchait toujours. L'autre couina, recula, glissa contre la carrosserie, aveugle, crucifié de douleur et incapable de se servir de son bras. De son côté, Bolan avait déjà ouvert la portière arrière. D'un formidable coup de pied dans le ventre, il expédia le Sri Lankais sur la banquette et l'y suivit aussitôt.

Ratatiné, l'autre gémissait en essayant de contenir l'hémorragie de son appendice. Bolan alluma le plafonnier, sortit les photos de sa poche de veste et tira les cheveux du type en arrière pour l'obliger à regarder. Le Sri Lankais couina de nouveau, battit frénétiquement des

paupières pour éclaircir sa vue brouillée et la voix sépulcrale de l'Exécuteur s'éleva :

— As-tu déjà vu au moins un de ces types ?

Sans illusions.

— Tuku !

— Hein ?

— Tuku ! répéta le Sri Lankais en pointant un doigt sur une des photos. Lui ! C'est Tuku. Un connard de Malais. Il était chez nous, mais le boss l'a viré. Il voulait sauter ses femmes.

L'Exécuteur n'en croyait pas sa chance. Il avait enfin un indice. Le dénommé Tuku était l'Asiatique sur lequel le petit Cheng avait pointé son doigt à la télé. Avec ses cheveux ras et son bandeau autour du front, celui-là ne pouvait passer pour un Ceylanais. Il avait les yeux bridés et la face plate des Asiatiques bon teint. Bolan changea d'agrandissement et posa son doigt sous le visage maigre aux cheveux blonds et trop longs du Blanc.

— Et celui-là ?

Le flingueur dut encore battre des cils pour s'éclaircir la vue. Bolan lui tira davantage les cheveux et l'autre bafouilla :

— Celui-là, je sais juste que c'était un copain de Tuku. On les avait vus ensemble en ville une fois ou deux. C'est tout. Je connais même pas son nom. Je jure !

Dans la poitrine de l'Exécuteur, son cœur faisait des bonds. Il était enfin sur la bonne piste ! Il lança un regard chargé de soupçons au pourri en insistant :

— Sûr ?

— Sûr ! Je mens pas ! Je vous jure sur Bouddha !

L'Exécuteur hocha la tête, quitta le véhicule et, se penchant une dernière fois, il appuya de nouveau sur la détente du .45. Au moins, le pourri finirait sa vie sur le Saint Nom de Bouddha. La dernière vision qu'il eut du Sri-lankais fut un front auquel il manquait maintenant un bon quart. Un trou démesuré pour l'orifice d'entrée d'une balle de .45. Le salaud devait tailler ses balles en croix.

Bolan essuya soigneusement le Colt, referma la main du chauffeur un peu partout sur l'acier, puis sur la crosse, avant de laisser tomber l'arme sur ses genoux. Un beau casse-tête pour la police. Il s'aperçut alors que du sang inondait son col. Heureusement, au toucher, il n'y avait qu'une mince coupure. Tout près de la carotide. Il se baissa, fouilla le sol, trouva l'arme qui avait failli l'égorger et l'éleva dans la lumière du plafonnier. Un bouchon fendu, avec une lame Gillette coincée dans la fente. Une arme redoutable. Il se redressa pour retourner vers la plage, mais, à ce moment, le grondement d'un moteur emballé lui parvint. La Nissan ! Ethel allait partir. Il bondit en avant et déboucha sur le chemin juste devant le nez de la Nissan. La

voiture freina en catastrophe, se déporta sur la droite. Bolan fit un écart, sauta sur le siège du passager en lançant :

— On y va.

— Mais que... vous saignez !

— Ce n'est rien. Roulez !

— Mais...

— Roulez, bon Dieu !

Ethel semblait affolée. Tout en redémarrant, elle fit l'effort d'expliquer :

— Quand j'ai entendu les coups de feu, j'ai voulu faire comme vous m'aviez dit. Mais j'ai calé et...

— C'est bien, sourit Bolan en s'essuyant le cou. Ça m'a évité la marche à pied.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle avait peur et à son expression, Bolan se dit qu'elle devait commencer à regretter de ne pas s'être servie de son petit Bodyguard. Il lui créait des tas d'ennuis.

— Roulez, dit-il. Je vous explique.

La Nissan cahota sur le chemin, passa bientôt à hauteur de la Mazda bleue. Bolan n'y jeta même pas un regard. Ethel, si. Elle questionna, hésitant entre la curiosité, la peur et la colère.

— Qui étaient ces gens ?

— Des flingueurs de Chatha Phramisake. Ils nous suivaient depuis l'*InterContinental*. Vous avez l'air plutôt connue, à Colombo.

La jeune femme sursauta comme piquée par une bête.

— Ils... ils vous ont parlé de moi ?

Sa voix avait viré à l'aigu. L'Exécuteur précisa :

— De vous, et de vos activités.

— Mon Dieu !

Cette fois, elle n'avait pas employé le même ton qu'au night du *Mount Lavinia* pour invoquer le nom du Seigneur. Elle était atterrée. Bolan la rassura aussitôt :

— Ils étaient encore les seuls à savoir. Ils ne parleront plus.

Elle sursauta de nouveau et, alors que la Nissan débouchait sur Galle Road, elle s'étrangla :

— Vous voulez dire...

— Ne soyez pas stupide, Ethel ! C'était ça ou beaucoup de très gros ennuis pour vous. OK ?

Elle ne répondit pas, mais il la sentit ébranlée. La voiture accéléra vers Colombo et le silence s'installa entre eux. Jusqu'à ce que l'évidence frappe Ethel.

— Mais alors, dit-elle, vous êtes repéré ! Vous ne pouvez pas retourner à l'*Inter-Continental* !

— Bien vu. Mais j'ai quand même le temps d'aller y retirer mes

bagages et de choisir un autre hôtel.

Elle secoua la tête.

— Pour les bagages, OK. Mais un autre hôtel... Ils vous retrouveront. Venez chez moi, décida-t-elle tout de go.

Elle avait repris tout son sang-froid et Bolan comprit que la belle Australienne n'était finalement pas si mécontente que ça de cette tournure des événements. Seulement, il ne fallait pas risquer que le remède soit pire que le mal. Si Phramisake apprenait que l'Exécuteur habitait chez la trafiquante, elle risquait vraiment de très, très gros ennuis. Il le fit valoir à la jeune femme qui contra aussitôt :

— Si vous ne tuez plus personne, si vous ne vous faites pas remarquer, il n'arrivera rien.

Ben voyons !

Mais il ne lui dit pas qu'il aurait quand même pu changer d'hôtel. Grâce à un second passeport... au nom de Dakota.

CHAPITRE DIX

Chatha Phramisake était fou de rage. Et très impressionné aussi. Celui qui avait balancé la tête de son flingueur par-dessus le mur de sa villa était, soit un dingue, soit un très, très méchant. En tout cas, il n'avait pas froid aux yeux. Venir faire ça ici, alors que la police et l'armée patrouillaient toutes les nuits dans le secteur !

Chatha Phramisake était donc extrêmement furieux.

Et dégoûté aussi. Il n'aurait en effet jamais cru qu'une tête coupée puisse se décomposer aussi rapidement. Mais on était sous le tropique et tout pourrissait très vite. Le boss de Colombo n'allait quand même pas mettre cette tête dans son frigo. Pourtant, il devait la garder. Ne fût-ce que pour motiver ses tueurs. Car en ces périodes d'après mousson, certains avaient tendance à se laisser un peu aller à la paresse. Alors, il leur fallait une bonne raison pour se lancer dans la guerre. Surtout que cet adversaire inconnu ne faisait pas dans la dentelle. Si au moins il avait su qui était ce type. Il avait envoyé une équipe essayer de le « loger » et il attendait son retour avec impatience. Il était sûr que le coup venait de cet inconnu. Lié avec la disparition du journaliste, le massacre de ses flingueurs dans la maison de Moors Road était signé. Ce Da Silva avait parlé d'un Américain et le marchand d'armes du *Pettah* aussi. Plus les signalements qui se recoupaient...

— Qu'est-ce qu'on fait, boss ?

— Ta gueule ! envoya Phramisake d'une étrange petite voix flûtée qui ne correspondait guère à son physique adipeux de poussah. Laisse-moi réfléchir, abruti !

Kasati, le lieutenant de Phramisake, celui qui avait posé la question, un grand sec tout en muscles et tout noir, ainsi que les cinq gardes de la villa étaient doucement en train de virer au vert wagon. D'ici à ce qu'ils vomissent sur le tapis... Déjà qu'un peu de liquide gluant échappé du cou sectionné avait coulé sur la table basse.

Lui, Phramisake, il en avait vu d'autres, quand, au début de sa carrière, il avait organisé les pogromes anti-Tamouls. Des têtes, il en avait fait couper vraiment beaucoup. Même que la sienne avait bien failli subir un sort identique. Mais ces massacres étaient accomplis par des gars d'ici. Des types habitués à la violence et au sang et qui, malgré leur cruauté, croyaient dur comme fer à la réincarnation. Tandis qu'un Blanc...

— Retournez au boulot, vous autres, jeta soudain Phramisake à ses gardes du corps. Et toi, dit-il à son lieutenant, en dépliant son mètre

soixante et ses cent kilos, va mettre ça au congèle.

Il était content d'avoir pensé *in extremis* au congélateur installé dans le garage de la villa. Un truc tout neuf, dont on ne se servait pratiquement pas. Ici, la cuisine était encore traditionnelle et la vieille bonne à tout faire confectionnait les plats à la demande.

— Avant, cria-t-il de sa petite voix flûtée, emballe cette saloperie dans un plastique !

Il n'avait pas vraiment le culte des morts.

Kasati parti avec son macabre fardeau, Phramisake se relâcha aller dans le tas de coussins qui occupait toute l'estrade de l'alcôve située au fond de son salon et se servit un Johnnie Walker sec qu'il avala d'un coup. Les émotions lui donnaient soif. Puis il en avala un autre, hésita entre un troisième et appeler une de ses « femmes » pour une petite gâterie rapidement expédiée. Il finit par choisir la deuxième solution. Ça aurait au moins l'avantage de le détendre. Il frappa dans ses mains et une vieille servante en sari, tout édentée et à la peau comme du vieux parchemin, vint s'incliner devant lui en joignant les mains sur sa poitrine plate.

— *Thayavu sai du* [3], psalmodia-t-elle en s'inclinant derechef.

Phramisake fulminait. Cette vieille maquerelle persistait à s'adresser à lui en tamoul ! Tout en sachant bien qu'il ne le supportait pas. Toute autre qu'elle serait passée de vie à trépas pour ce manque de tact. Mais Vaka n'était pas une domestique ordinaire. Non seulement elle savait mieux que personne trouver les très jeunes filles qui lui convenaient le mieux, mais surtout, elle avait d'extraordinaires dons de voyance. C'était même pour cela qu'il l'avait autrefois épargnée au cours d'un massacre tamoul. Alors, superstitieux comme tout Cinghalais qui se respecte, Chatha Phramisake veillait jalousement à ce qu'il n'arrive rien de fâcheux à son gourou femelle. Pour se venger quand même, il ordonna, dangereusement doucereux :

— Envoie-moi Ziria.

Ziria était la plus jeune des gamines qui composaient le cheptel de Phramisake. À peine douze ans. Une fillette que la vieille Vaka avait tirée *in extremis* des pattes d'un « casseur d'enfants » du *Pettah*. Un de ces spécialistes en mutilations qui fournissaient le marché très lucratif de la mendicité organisée. À Colombo, le trafic d'enfants mutilés était très important. Il fallait bien survivre.

— Elle dort, Maître ! fit valoir la vieille Tamoule.

Cette fois, elle avait parlé dans son mauvais cinghalais. Pour essayer de l'amadouer. Phramisake ignorait pourquoi, mais Vaka adorait cette gamine. Elle était au supplice chaque fois qu'il la réclamait. Phramisake prit son air furieux et ses bajoues tremblèrent quand il hurla :

— Amène-la-moi tout de suite, ou je lui fais couper les deux mains

!

Une façon comme une autre de gagner un peu d'argent. Une fillette sans main se vendait très cher aux trafiquants d'enfants. Affolée, la vieille se redressa et fila en maugréant d'obscures incantations entre ses dents manquantes. Cinq minutes plus tard, une gamine en sari froissé faisait une timide apparition dans le salon. Elle claudiquait légèrement. Avant de décider de lui couper les mains, le « casseur » lui avait un peu cassé un tibia. En se frottant les yeux de sommeil, elle vint timidement s'agenouiller aux pieds du boss de Colombo. Déjà transpirant de partout, celui-ci farfouilla dans ses coussins et en sortit un long et gros objet en ivoire jaunâtre qu'il lui tendit avec autorité.

Un énorme godemiché !

— Allez, ordonna-t-il simplement de sa petite voix flûtée.

Apeurée, la fillette n'osait pas saisir l'objet. Un engin plus gros et plus long que son avant-bras.

— Allez ! cria Phramisake. Sinon, je te fais couper les mains.

Alors, toujours à genoux et cuisses écartées, la jeune Ziria souleva enfin son sari, découvrant un corps lisse et ambré comme les grenats de cannelle claire que l'on trouvait à Ratnapura. En voyant son ventre où moussait un début de toison et ses seins minuscules, le boss de Colombo sentit la fièvre le gagner. Et quand il la vit grimacer sous la poussée de l'ivoire qui forçait son ventre, il oublia complètement la tête coupée de son flingueur.

La vie avait quand même du bon.

Et du mauvais. Il en eut la triste confirmation moins de deux heures plus tard, alors qu'affalé dans ses coussins et plongé dans un sommeil de plomb, il écrasait presque la jeune Ziria de sa masse gélatineuse.

— Patron, patron !

Réveillé en sursaut, Phramisake mit bien une dizaine de secondes à réaliser la présence de son lieutenant devant lui. La bouche pâteuse et l'esprit embrumé, il gémit :

— Qu'est-ce qui t'arrive, fils de pute ?

— C'est pas à moi qu'il arrive quelque chose, boss, fit le second en louchant vers le corps nu de la petite Ziria. C'est au capitaine Vihara. Au téléphone.

Le capitaine Vihara était un flic véreux du Police Grounds situé non loin de là. Un flic à la solde de Phramisake. En principe, il ne contactait le boss de Colombo que dans les cas extrêmes. Réveillé d'un coup, le poussah se redressa et chassa d'un furieux coup de pied dans les reins la fillette qui s'éveillait.

— Casse-toi, salope !

Chatha Phramisake avait toujours su parler aux enfants.

La gamine disparue, il apostropha Kasati :

— Qu'est-ce que tu attends ? Apporte-moi ce putain de téléphone !

Il n'avait même pas vu l'appareil que lui tendait son lieutenant. Un minicombiné sans fil japonais qui coûtait dix ans de salaire d'un ouvrier sri lankais. L'arrachant littéralement de la main de Kasati, il aboya :

— Qu'est-ce que tu veux, toi ?

Les flics, ça ne l'impressionnait pas du tout. Surtout ceux qui bouffaient à son râtelier. Aussitôt, la voix molle du policier marron éclata dans le combiné :

— C'est la brigade de *Panadura*, Chatha. Ils ont trouvé une Mazda bleue. Dedans, il y avait...

À mesure que la suite sortait du téléphone, Chatha Phramisake verdissait. Quand il coupa la communication, ses petits yeux noirs enfoncés dans la graisse luisaient d'un éclat qui fit peur à Kasati. Le lieutenant n'avait jamais vu le boss avec un tel air de cruauté sur sa grosse face suiffeuse. Il demeura comme prostré durant une minute environ, puis, s'adressant de nouveau à Kasati qui n'osait bouger un cil, il lâcha de sa petite voix flûtée :

— Appelle-moi Muli. Tout de suite.

Abdel Muli était un musulman du *Pettah*. Le chef incontesté de tout le petit monde marginal de Colombo. Une sorte de « guide » occulte des mendiants, des coupe-jarrets et autres indésirables. Il prélevait sa dîme sur tout, mais Phramisake tolérait cet impôt, car grâce à Muli, il contrôlait parfaitement tous les petits marchés clandestins de la capitale.

Un instant plus tard, une voix grave et onctueuse résonna dans l'écouteur. Phramisake se fit connaître et annonça de sa voix de castrat :

— Abdel, je vais avoir besoin de toi.

— Si je peux te rendre service, Maître Chatha...

Bien sûr qu'il le pouvait. Grâce à lui, dès demain, tous les mendiants de Colombo auraient le signalement de l'Américain. Quand Phramisake coupa de nouveau la communication, la même expression d'extrême cruauté brillait au fond de ses petits yeux noirs. Désormais, l'Américain était fichu. Le boss de Colombo pensait déjà aux supplices raffinés qu'il lui destinait.

Et à l'agonie interminable qu'il lui réservait.

CHAPITRE ONZE

Jeffram Da Silva était mort. À deux heures du matin. L'Exécuteur venait de l'apprendre en appelant l'hôpital. Mort de l'avoir aidé, mort d'avoir contacté Mezeh Khaligah l'indic. Dans les prunelles de Bolan, des feux dangereux couvaient. Khaligah, il allait lui mettre la main dessus. Très vite.

— Ce Khaligah, je le connais.

Ethel avait plissé son joli front pour chercher dans sa mémoire. Elle ajouta aussitôt :

— C'est un indic de la police. Il trafique aussi avec la mafia locale. Il y a deux ans, il a dénoncé un de mes concurrents. Un Allemand. Heureusement, prévenu à temps, celui-ci a pu trouver une parade et Khaligah en a été pour ses frais.

L'Exécuteur acheva sa tasse de café du petit déjeuner et déclara :

— Il faut que je le trouve. Il a l'air de savoir beaucoup de choses.

— Facile. Il a une officine de prêt sur gages. Un tout petit bureau dans Sea Street. J'ignore le numéro, mais tout le monde te l'indiquera.

Superbe dans sa nuisette qui s'arrêtait en haut des cuisses, la jeune Australienne quitta sa chaise de cuisine pour venir s'asseoir sur les genoux de Bolan. À travers son pantalon de toile légère, il sentit la chaleur de ses fesses nues et des flots de mauvaises pensées le visitèrent. Elle déposa un chaste baiser sur sa bouche en murmurant :

— Fais attention, Mack. Sous ses airs d'oasis de rêve, cette île est dangereuse. Et ce Khaligah l'est aussi.

Mack Bolan l'était également un peu. Se résignant à quitter le nid douillet d'Ethel Morrisson, il se leva, écarta doucement la jeune femme de lui et dit :

— Je vais louer une voiture. Je serai moins repérable.

— J'aurais pu le faire à ta place.

Il secoua la tête, attrapa le sac dans lequel il avait enfourné son armement.

— Merci. Commande seulement mon hélico à *Upali Travels*. Pour demain matin, dit-il en sortant.

Ethel le rattrapa dans le petit jardin. Elle lui avait appelé un taxi et celui-ci venait de klaxonner derrière le portail. Elle noua les bras autour de son cou pour l'embrasser une dernière fois. Juste avant qu'il ne l'arrache de nouveau à lui, elle lui souffla dans l'oreille :

— Quand tu veux, Mack.

Un autre que lui aurait hésité à quitter ce havre de paix au cœur des Jardins de Cannelle, le quartier résidentiel de Colombo, plus

connu sous le nom de son code postal « Colombo 7 ». Mais il était venu à Sri Lanka pour une tâche précise. Une tâche sacrée. Il irait jusqu'au bout. Même s'il devait y trouver la mort.

En se laissant tomber sur la banquette du taxi, l'Exécuteur se dit qu'Ethel était tout doucement en train de tomber amoureuse de lui. Cela lui fit un effet étrange. À la fois agréable et vaguement irritant. Parce que l'amour tel qu'elle le concevait lui était interdit. Même si Ethel Morrisson vivait comme un homme. Même si elle n'exigeait rien de ce que les autres femmes souhaitent d'un partenaire. Il avait besoin de toute son énergie, de toute sa vie pour mener sa guerre contre le crime. Et puis, tout au fond de lui, il y avait cette plaie douloureuse. Ce glaçon planté dans son âme. Il y avait le souvenir de Barbara. La mort de Barbara.

Des choses qui ne s'oublient pas.

— *Taprobane Hôtel*, jeta-t-il au chauffeur.

Ce matin, l'Exécuteur entrait vraiment en clandestinité. Il devait prendre certaines précautions. Par exemple, brouiller les pistes. C'est pourquoi il n'avait pas donné l'adresse à l'*Avis Rent a Car Service* où il se rendait en réalité. Dans tous les pays du monde, les chauffeurs de taxi étaient une importante source de renseignements.

Après un quart d'heure de cuisson dans les avenues criblées de soleil, le taxi déboucha enfin dans le quartier du Fort. Il passa devant l'Office de Tourisme désespérément vide, puis longea York Street jusqu'au *Taprobane Hôtel*, l'ancien *Grand Oriental Hôtel*, du restaurant panoramique duquel on pouvait admirer tout le port. Bolan descendit de taxi, attendit que ce dernier eût disparu pour reprendre York Street en sens inverse. Enfin, son sac de voyage à l'épaule, il pénétra chez Avis où il dut déposer l'équivalent de cinq salaires sri lankais moyens pour obtenir satisfaction.

Ou presque.

Un tout terrain Pajero Mitsubishi Turbo Court 2400 diesel qui avait dû disputer au moins deux cents fois le *Camel Trophy*. La carrosserie laissait voir de larges plaques de rouille, il manquait une partie du pare-chocs avant et les pneus avaient sûrement été essayés sur une râpe à fromage. En revanche, le moteur tournait à peu près bien. Ce qui, dans ce pays, participait carrément du miracle. Bolan sauta au volant et sans écouter davantage les recommandations inquiètes du loueur ; il mit le cap sur le *Pettah*.

À une portée de lance-pierres.

Malgré l'heure encore matinale, il faisait déjà une chaleur de four et sur Main Street, les briques rouges et blanches de la superbe mosquée *Jami-ul-Alfar* avaient l'air de trembler sous la fournaise. Bolan continua jusqu'au rond-point de Central Road où s'ouvrait *Sea Street* avec ses bijoutiers, ses usuriers et ses profusions d'enseignes et

de calicots multicolores. Ici, chaque centimètre carré d'espace publicitaire était occupé. Presque pire qu'à Hong Kong. *Sea Street* où il n'eut même pas besoin de questionner qui que ce soit. Vers le milieu de la rue, le nom de Mezeh Khaligah s'étalait en toutes lettres le long du balcon en bois d'un minuscule immeuble à la façade lépreuse. Devant la joaillerie du rez-de-chaussée, un petit éventaire mobile proposait toutes sortes de sucreries. Non loin, une camionnette sommée d'un haut-parleur grinçant essayait de faire croire que le numéro gagnant du loto local figurait dans son stock de billets. Le tout, dans une cacophonie indescriptible et dans le fumet lourd des fritures de toutes sortes. C'était l'Asie. Compte tenu de la densité de population, Bolan n'eut aucun mal à prendre le temps d'inspecter le secteur et, grâce à la vétusté extérieure de la Pajero, il ne craignait pas de se faire repérer. Il nota chaque détail dans sa mémoire et décida d'attendre le soir pour intervenir. Les heures d'ouverture étaient indiquées sur les panneaux publicitaires, l'officine fermait à 19 h 30. Mais pour être sûr de trouver Khaligah au nid, il fallait prendre une petite précaution à l'avance.

La Pajero retourna vers le Fort et Bolan pénétra dans la solennelle et laide poste centrale. Il s'enferma dans une cabine, appela Ethel au téléphone. Quand il l'eut au bout du fil, il expliqua :

— Je voudrais que tu prennes rendez-vous chez un prêteur sur gages.

— Comment ?

Il sourit, lui expliqua qu'il avait besoin de s'assurer de la présence de l'usurier, ce soir, à son bureau.

— Fais-lui miroiter un gros prêt, garanti par une collection de bijoux occidentaux.

— D'accord. Rappelle-moi en fin de matinée.

Il lui donna le numéro de téléphone inscrit sur les enseignes de Khaligah et raccrocha. Pour appeler aussitôt un autre numéro. Celui de Draga Gems. Il y eut deux sonneries et la même voix de femme que la veille lui répondit. Il demanda Sayake et le Sri-lankais vint aussitôt au bout du fil.

— J'ai encore besoin de vous, dit Bolan.

— Bien sûr. Quand ?

Sans la moindre hésitation. C'était le moment de le tester.

— Maintenant. Je veux dire, à l'heure du déjeuner.

Hésitation.

— C'est que... enfin, ce n'est pas possible, Sir. Notre direction déjeune avec d'importants clients et je suis tenu de l'assister.

Mauvais signe. Contrairement à ce qu'avait tout d'abord pensé Bolan à propos du marchand d'armes du *Pettah*, Sayake était-il celui qui l'avait dénoncé à Phramisake ? Dans cette hypothèse, il avait sans

doute besoin de temps pour avertir ce dernier et lui permettre d'organiser un guet-apens. Dans le doute, il fallait pousser le test.

— Quand, alors ?

— Ce soir. Même heure que l'autre soir, même endroit. À moins que vous ne préféreriez ailleurs.

— Non. Cet après-midi. Je suis pressé.

Nouvelle hésitation de Sayake qui finit par proposer :

— Quinze heures, même endroit ?

Bolan accepta, raccrocha et quitta la poste. Songeur. Il avait encore quatre heures à tuer avant de savoir. Toute cette inaction l'indisposait, mais il se voyait mal déclencher un blitz général avant de tout savoir. En effet, une action prématurée de sa part pouvait lui faire supprimer inopinément celui ou ceux qui pouvaient le renseigner sur les deux hommes des photos. Le dénommé Tuku et l'autre, le Blanc.

Il conduisit au hasard, visitant finalement une partie de Colombo sans descendre de voiture. Il passa devant le célèbre *Simamalaka*, temple bouddhique érigé en cité lacustre sur le lac Beira, revint vers le Fort et finit par pénétrer au *Ramada Renaissance*, l'hôtel de plus luxueux de Colombo. Au bar surtout fréquenté par des hommes d'affaires, asiatiques ou australiens, il hésita entre un Johnnie Walker Black Label et un Hennessy-Glace, opta finalement pour ce dernier, plus rafraîchissant, et demanda à téléphoner. Une minute plus tard, il avait de nouveau Ethel au bout du fil.

— Mack, dit-elle aussitôt, Mezeh Khaligah est d'accord pour me recevoir à sept heures. Il m'a dit de monter directement à l'étage et de sonner. Il me recevra personnellement.

Avec un rire léger, elle ajouta :

— À Colombo, on dit que parfois, il réduit sa marge d'intérêts si la cliente est jolie. Des mauvaises langues ont même affirmé qu'à deux ou trois occasions, il n'avait pris aucun bénéfice.

C'était l'Exécuteur, qu'il recevrait personnellement. Il allait sûrement être déçu. Bolan remercia, mais Ethel lança dans l'appareil :

— Mack, je...

— Ne t'en fais pas, la coupa-t-il. Je suis toujours très prudent.

Ce qui était un mensonge éhonté.

Il quitta le *Ramada* et son luxe, alla déjeuner dans un restaurant chinois de Maradana, dont les fenêtres branlantes donnaient sur les voies de chemin de fer. Repas dont le seul mérite fut de lui arracher à la fois la bouche, la gorge, l'estomac, les intestins et les orteils. Ici, la cuisine chinoise était un tantinet dissimulée sous la purée de piment.

Enfin, à quatorze heures, il gara la Pajero sur le parking défoncé de York Street qui faisait face aux magasins *Cargills*. Avec une heure d'avance. Il aurait peut-être ainsi le temps de voir s'installer une souricière éventuelle.

Mais à quinze heures, il n'avait encore rien vu de suspect et, de l'autre côté de la chaussée, la mince silhouette de Sayaka venait de s'encadrer dans la première arcade de *Cargills*. Bolan laissa passer cinq minutes, ne remarqua rien d'anormal et se décida à quitter la Pajero. Louvoyant entre les véhicules pétaradants, il traversa la rue, mais soudain, alors qu'il abordait le trottoir des arcades, une voiture noire surgit en trombe pour piler à l'angle de York Street et de Baron Street. Quatre Sri Lankais habillés à l'européenne en surgirent, armes à la main, fonçant dans la direction de Bolan. Ce dernier vit Sayake disparaître sous les arcades et se dit avec amertume qu'il avait été trahi une fois de plus.

Déjà, sa main s'était glissée sous sa veste de toile et se refermait sur la crosse en bois du Colt 45 Government Model.

Il était tombé dans le piège.

CHAPITRE DOUZE

L'instinct guerrier de l'Exécuteur l'avait averti à la dernière seconde. Juste avant qu'il ne sorte le .45 de sous sa veste. Il avait suffi d'un regard du premier type qui accourait pour l'empêcher de commettre une folie. Un regard noir et fixe, qui passait sur son côté gauche... et non pas sur lui. Au même moment, un des trois autres lui fit vivement signe de s'écarter et ils passèrent en courant, sans même le bousculer. C'est alors qu'une autre voiture jaillit derrière lui, venant à la rencontre du quatuor. Devant la voiture, débouchant de Chatham Street dans un sprint effréné, un jeune Sri Lankais courait à perdre haleine. En bras de chemise, les mains vides. Comme au cinéma, les quatre civils lui tombèrent dessus et les coups de crosses se mirent à pleuvoir. Comme par miracle, la foule s'était éclaircie et Bolan se retrouva seul sur son trottoir. Déjà, le coureur était à terre, menotté de partout. Un mendiant réfugié sous les arcades adressa un signe à Bolan en éclatant d'un petit rire de crécelle.

— *Activist*, dit-il. *Tamîl activist*.

À Sri Lanka, les mendiants et les marchands étaient sans doute les seuls spécimens du petit peuple à parler la langue de Shakespeare. Bolan le remercia du renseignement avec quelques pièces et se mit à la recherche de Sayake. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que ce dernier était reparti. Il traversa York Street en courant, sauta dans la Pajero et démarra aussitôt. Heureusement, dès son arrivée à Colombo, il avait vérifié l'adresse de Draga Gems. 64/2 Park Street, à Colombo 2. Non loin du restaurant chinois où il avait déjeuné. Des kilomètres pour rien. Il remit le cap sur le sud et roula à tombeau ouvert jusqu'au carrefour d'Union Place où un policier en kaki le regarda passer d'un air hébété. Mais à Sri Lanka, l'Occidental, donc, le touriste en puissance était sacré. Néanmoins, il enfila Park Street à une allure plus raisonnable. Il arrivait à proximité du N° 64, quand une petite Toyota rouge en assez pitoyable état lui barra la route pour se garer en créneau. À travers les deux pare-brise, il distingua une face émaciée... celle de Sayake. D'un coup d'accélérateur, il fut à sa hauteur. L'autre leva les yeux vers lui et, par la glace ouverte, Bolan lui cria :

— Montez !

Sayake eut l'air affolé. Il lança un regard éperdu aux alentours, puis, achevant sa manœuvre, il quitta la Toyota, indécis. Bolan réitéra :

— Montez, bon Dieu !

Enfin, le Sri Lankais se décida. Il grimpa avec méfiance sur le siège de la Pajero et incrédule, lâcha :

— Vous... ils vous ont déjà relâché ?

Bolan haussa les épaules, démarra.

— Vous avez vraiment cru que c'était pour moi, ce déploiement de forces ?

Mal à l'aise, l'autre hésita :

— C'est-à-dire... avec les gens de la CIA...

L'Exécuteur retint un sourire. Sans le détromper.

Puis il raconta ce que lui avait dit le mendiant devant *Cargills* et Sayake observa :

— C'est vrai. En ce moment, il y a quelques troubles.

Doux euphémisme. En ce moment, ce paradis terrestre faisait une moyenne de dix assassinats politiques par jour. Histoire de tester sa réaction. L'Exécuteur lâcha :

— Pendant un moment, j'ai cru que c'était vous qui m'aviez dénoncé.

— Moi !

Le petit Sri Lankais avait littéralement bondi sur son siège. Blême, il fixait Bolan comme s'il avait soudain vu le diable.

— Moi !

Atterré, Sayake.

— Mais, reprit-il d'une voix blanche, si je faisais ça, les Américains me découperaient en tranches !

Il y avait belle lurette que les Américains ne rendaient plus les coups qu'on leur infligeait. Même les plus tordus. Y compris la CIA. Mais là encore, inutile de détromper le Sri Lankais. Tout en roulant au hasard, l'Exécuteur se fouilla puis lança les photos sur les genoux de Sayake.

— Vous avez déjà vu ces hommes ?

Sayake détourna les yeux beaucoup trop vite.

— Non, dit-il pourtant d'une voix qui se voulait ferme.

Tranquille, Bolan négocia un virage à gauche sur Dharmapala Mawatha, avant de lâcher :

— Inutile de mentir avec moi. Je sais que Da Silva vous a montré ces photos.

— Hein !

En réalité, l'Exécuteur tentait là un coup de poker. Le journaliste émargeait à la *Company* et Sayake aussi. Il le savait par Brognola. Il y avait une infime chance pour que les deux hommes aient eu des rapports « professionnels » ensemble. En tout cas, c'était à tenter. Il insista aussitôt :

— Nous perdons du temps, Sayake. C'est grave.

L'autre soupira, finit par abdiquer :

— Bon... je connaissais Jeffram Da Silva.

— Et il...

— Et il m'a montré ces photos. En vain. Je n'ai jamais vu un de ces hommes. J'ignorais que Da Silva et vous...

— Da Silva est mort, asséna Bolan.

Cette fois, l'Exécuteur crut bien qu'il allait passer le crâne à travers le pavillon de la Pajero.

— Mort !

Bolan questionna :

— Vous le connaissiez bien, Da Silva ?

— Oui.

— Mais encore ?

Hésitation, puis :

— Il y a deux ans, j'ai eu des ennuis pour une histoire de pierres en fraude. C'était un journaliste très puissant. J'ignore comment il s'y est pris, mais il m'a fait libérer en disant que j'avais fait ça pour une enquête journalistique qu'il était en train de faire. Depuis, je lui suis très reconnaissant. Je ne l'aurais jamais trahi.

L'Exécuteur comprenait subitement beaucoup mieux la situation. Da Silva n'avait ni plus ni moins été que le manipulateur, puis le « traitant » de Sayake. Maintenant, il sentait que le Sri Lankais ne le trahirait pas non plus. N'empêche qu'à Sri Lanka, le trafic des pierres précieuses avait l'air d'être une industrie nationale. Voyez Ethel !

— Comment... je veux dire, de quoi il est mort Da Silva ?

Le Sri Lankais semblait réellement bouleversé. Alors, prenant soin de passer l'existence d'Ethel sous silence, Bolan lui raconta tout. À la fin du récit, l'autre était gris clair d'émotion.

— Que Bouddha ait son âme en Sa sainte garde, murmura-t-il comme pour lui-même.

Bolan ignorait si Da Silva était bouddhiste, mais une bénédiction sincère était toujours bonne à prendre. Poussant son avantage, il déclara :

— J'ai besoin de vous, Sayake. Un boulot facile.

— Même si c'était un travail difficile, renvoya le petit Sri Lankais, je le ferais. Ces ordures ne méritent pas la corde pour les pendre.

— Puisque ce n'est pas vous qui m'avez trahi, reprit l'Exécuteur, c'est donc forcément le marchand d'armes du *Pettah*.

— Negala ?

Bolan était heureux de connaître son nom. Il insista :

— Puisque ce n'est pas vous, c'est forcément lui. Vous étiez les deux seuls à savoir qu'un Américain venait d'acheter des armes. C'est ce qui a déclenché les foudres de Phramisake à mon égard. Un de ses porte-flingues me l'a avoué.

Il ne lui dit pas dans quelles circonstances ! Inutile d'affoler le Sri-

lankais.

— Voilà ce que nous allons faire, dit-il. Vous allez appeler ce Negala et lui donner rendez-vous pour ce soir. En lui disant que j'ai de nouveau besoin d'armes. Mais en précisant que je ne pourrai pas venir avant vingt et une heures.

— D'accord.

Sayake n'avait même pas hésité. Il ajouta, lèvres pincées :

— Si c'est lui qui a trahi...

L'Exécuteur laissa dire. Il avait son idée personnelle sur la question des règlements de comptes. Il tourna de nouveau à gauche pour prendre Union Place, puis encore à gauche pour retomber dans Dawson Street et revenir dans Park Street. Il stoppa la Pajero à proximité du 64 et, avant qu'il n'ouvre la bouche, Sayake avait déjà sauté à terre. Par la glace baissée, le Sri Lankais lança, toujours crispé :

— Attendez une minute. Je téléphone à Negala.

Il disparut dans un passage entre deux murs sur lesquels des enseignes fléchées indiquaient la direction pour trouver les magasins Draga Gems. Deux minutes plus tard, il réapparut et vint se pencher à la portière.

— C'est d'accord, dit-il. Il nous attend à neuf heures.

Bolan hocha la tête.

— OK. Soyez-y, vous, à neuf heures. Faites patienter Negala en lui disant que cette fois, je viens pour une commande très importante. J'arriverai un peu en retard, précisa l'Exécuteur. Mais dès que j'apparaîtrai, filez en vitesse.

Sayake se détendit soudain et lui adressa un sourire où flottaient des tas de questions. Mais Bolan n'ajouta rien et il se contenta d'assurer :

— Tout sera fait comme vous dites, boss.

— OK, fit Bolan, en redémarrant.

En abordant de nouveau Dharmapala Mawatha, il consulta sa montre. Seize heures quinze. Il avait encore près de trois heures à tuer avant son rendez-vous chez l'usurier Khaligah. Mais là également, il avait l'intention d'arriver un peu en avance.

La guerre, ça se gagnait aussi en observant l'ennemi.

CHAPITRE TREIZE

Au volant de la Pajero, l'Exécuteur était déjà passé deux fois devant la minuscule officine du prêteur. Par la fenêtre ouverte, derrière un rideau de voile, il avait pu apercevoir de la lumière. Froide comme celle d'un tube fluo. Il était un peu plus de six heures du soir et il ne voyait rien de suspect. À part l'éventaire de friandises et la fourgonnette tonitrueuse du loto, aucun autre véhicule ne stationnait aux environs. Bolan roula jusqu'au coin de la rue, tourna à gauche, fit le tour du marché aux poissons et revint se garer dans *Sea Street*, à une vingtaine de mètres du bureau de Khaligah. Il laissa prudemment tourner le moteur et se plongea ostensiblement dans la lecture du *Daily News* local. Ainsi, il avait l'air d'un touriste attendant sa femme entrée chez un bijoutier. En réalité, tous les sens aux aguets et les muscles prêts à fonctionner, il fouillait des yeux chaque mètre carré des environs de l'officine.

À sept heures cinq, il faisait complètement nuit et il n'avait toujours rien remarqué de suspect. Décidant d'agir, il alla garer la Pajero à l'angle du *Fish Market* et la verrouilla soigneusement. Avec son arsenal dedans. Puis, un des deux gros .45 Colt Government à réducteur de son sous la veste et deux chargeurs supplémentaires dans les poches, il remonta en direction du petit immeuble minable. À mesure qu'il s'en approchait, ses sens étaient de plus en plus aiguisés. Et sans raison apparente, son instinct lui criait de se méfier. Mais il avait beau scruter les coins d'ombre et les zones éclairées par les rares réverbères, il ne voyait toujours pas d'où aurait pu venir le danger. Simplement, il éprouvait un malaise diffus et, comme son instinct ne l'avait encore jamais trompé, il était prêt à tout. Il y avait beaucoup de monde dans *Sea Street* et un tireur pouvait se cacher n'importe où. Seulement, logiquement, il n'y avait aucune raison pour qu'un quelconque flingueur l'attende ici.

Pour la bonne raison qu'à part Ethel, personne ne savait qu'il viendrait.

La bijouterie fut bientôt devant lui. À l'intérieur, deux Sri Lankaises devant un comptoir-vitrine essayaient des bagues et le négociant était parti dans un long discours commercial très animé. Sur la droite, l'étroit couloir. Noir comme un four. Avec, au bout, un escalier en bois éclairé par le haut. Après un dernier regard en arrière, l'Exécuteur se glissa dans le réduit et, la main sur la crosse du .45, se mit à gravir les marches grinçantes. Il se trouvait ridicule, pourtant, il ne pouvait oublier cette lumière rouge qui persistait à clignoter dans

un coin de son cerveau.

Mais l'escalier était désert. Comme le bref palier en mezzanine où il aboutissait. Sur ce palier, deux chaises vides, une table avec des brochures usagées. Comme chez le médecin. Près de la dernière chaise, une porte entrouverte sur un rai de lumière blême.

Le bureau de Khaligah. Un filet de musique locale en sourdine parvenait jusqu'à l'Exécuteur et un bruit de verre s'éleva quelque part. De toute évidence, l'usurier attendait sa cliente la conscience tranquille. Bolan grimpa silencieusement les dernières marches, marqua une courte pose sur le palier puis, main toujours sur la crosse du .45 et prêt à tout, il repoussa la porte du bureau.

La première chose qu'il vit fut un crâne osseux, luisant et complètement chauve.

Sortant d'un réduit qui sentait le graillon, portant une théière fumante en argent, l'usurier vérifiait l'infusion de son thé. À l'entrée de Bolan, il releva sa tête chauve et un certain étonnement se peignit sur sa face anguleuse de quinquagénaire roué. Il posa la théière sur la table grossière qui lui servait de bureau, avant de faire face à Bolan. Son regard trop proéminent et quelque peu surnois alla de lui à la porte et il haussa un sourcil broussailleux pour s'enquérir :

— Sir ?

Pas la moindre inquiétude sur sa face de félon de théâtre. Bolan referma la porte dans son dos, questionna :

— Mezeh Khaligah ?

— Euh, oui. Pour vous servir. Que puis-je pour...

— Juste un renseignement, fit Bolan en se plaçant prudemment dans un angle fermé de la petite pièce spartiate.

— Un renseignement ? C'est-à-dire, si c'est pour une consultation-conseil, j'attends en ce moment même une personne qui a pris rendez-vous et...

— Je ne serai pas long, coupa l'Exécuteur.

Il venait de jeter le jeu de photos sur la table-bureau et il enchaîna aussitôt :

— Besoin de renseignements à propos de ces photos. Des renseignements que vous a déjà demandés Jeffram Da Silva.

Au nom du journaliste, un tic secoua la paupière droite du Sri Lankais. Il sembla à Bolan que le sourire trop commercial s'était un peu figé, mais ce furent les deux seules réactions de l'usurier. Il s'inclina, porta les mains jointes devant sa maigre poitrine et déclara aussitôt, l'air enchanté :

— Certainement, Sir ! Mon ami Jeffram Da Silva m'a effectivement interrogé à propos de ces photos, hélas, comme il a dû vous le dire si vous l'avez vu, je n'ai absolument rien pu faire pour le dépanner. Je ne connaissais aucun de ces hommes, mais pour faire plaisir à Jeffram,

j'ai moi-même enquêté auprès de la World Prestation. Il s'agit d'un organisme de placement de Colombo. C'est là que j'ai appris que les services de ces hommes avaient été loués pour assurer la sécurité de Mrs B.

Ça recoupait exactement ce qu'avait révélé Da Silva avant de mourir, mais ça ne prouvait pas pour autant la probité de l'usurier. Bolan le poussa dans ses retranchements :

— On dit que le World Prestation appartiendrait en sous-main à la pègre locale. Notamment à un certain Wannasarit, boss de la mafia sri lankaise. Ceci, par l'intermédiaire de Chatha Phramisake, lui-même capo de Colombo. Je me trompe ?

L'Exécuteur avait volontairement débité tout ce qu'il savait. Dans le but de déclencher enfin une réaction chez Khaligah. Il en fut encore pour ses frais. Ou presque. Seul, le tic nerveux de son œil parut s'amplifier, mais ce fut encore avec son sourire faux-cul que l'usurier s'étonna :

— On dit tant de choses, Sir ! Mais ce que vous dites ne manque pas d'intérêt. Par amitié pour Jeff, je peux...

— Arrête ton ciné, vieux singe, gronda soudain l'Exécuteur de sa voix d'outre-tombe.

Il venait d'extraire le redoutable .45 de sous sa veste et le long réducteur de son braqué sur le ventre du Sri Lankais, il asséna :

— Tu mens. Je sais depuis le début que c'est toi qui as vendu Da Silva à Phramisake.

— Mais...

— Car tu es le seul à qui il ait eu le temps de demander ces renseignements. Il me l'a dit.

D'un seul coup décomposé, l'usurier fixait le gros réducteur de son d'un regard encore plus proéminent. Ses mains maigres tremblaient autour de la théière et on voyait qu'il cherchait désespérément le moyen de s'en sortir. L'Exécuteur ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Relevant le canon du .45 en direction de sa poitrine creuse à la chemise douteuse, il lança un regard éperdu vers le voilage de la fenêtre, espérant sans doute un miraculeux secours. Bolan plongeait sur lui, éteignait l'interrupteur électrique près de la porte. Puis, l'attrapant par son col et le réducteur de son enfoncé sous le menton, il le poussa jusqu'au retour de mur qui les cachait de la rue. Prudence, prudence. D'ailleurs, cette impression de malaise indéfini persistait chez l'Exécuteur. Il gronda :

— Je connaissais à peine Da Silva, mais il avait accepté de m'aider et je dois le venger.

— Non !

Le prêteur s'était soudain ratatiné contre le mur et croisait les bras sur sa poitrine, comme pour arrêter les balles qui allaient fulgurer vers

lui. Dans ses gros yeux globuleux, la panique était soudain si intense et il était si blême que l'Exécuteur craignit qu'il ne succombe à un infarctus. Un comble !

— Non ! répéta Khaligah d'une voix mourante. Non ! Je... je peux vous aider !

Bolan secoua la tête, apparemment intraitable. Dans le même temps, son index avait légèrement enfoncé la détente du .45. Mais il connaissait cette arme et la course du ressort de détente n'avait plus de secret pour lui. Il n'avait pas encore senti la petite résistance annonciatrice du seuil critique. Profitant de la panique de l'indic, il baissa le ton pour demander, presque doucement :

— Tu veux vraiment m'aider ?

— Oui, oui !

Ça partait vraiment du cœur. L'autre devait être capable de vendre toute sa famille pour cent roupies.

— Alors, asséna l'Exécuteur, dis-moi où je peux trouver ces hommes.

Il désignait les photos. Khaligah faillit se mordre les poings de désespoir. Il pleurait littéralement de peur :

— Je... je ne sais pas !

— Tant pis.

L'index de l'Exécuteur avait encore enfoncé un peu la détente du 45 et, cette fois, avait enregistré la fameuse résistance. Encore un millimètre et ce serait fini. Dans ses yeux polaires, il y avait un vrai message de mort. En habitué du marchandage, l'usurier ne put s'y tromper. Glissant contre le mur comme s'il cherchait à se fondre dans le plancher raboteux, il glapit :

— Non ! Je... je ne suis pas au courant de tout, mais...

— Mais ?

— L'Asiatique, gémit l'indic. L'Asiatique des photos... je peux peut-être...

Selon le porte-flingue de Phramisake que Bolan avait interrogé dans la Mazda bleue de la plage, l'Asiatique en question était Malais et se faisait appeler Tuku.

— Son nom !

— Je... Tuku... je crois. Oui, c'est ça ! Hang Tuku. Un Malais. Il était au service de...

Il se tut soudain, conscient d'aller un peu trop loin. Mais, impitoyable, Bolan s'approcha, lui enfonça le long tube du réducteur de son sous le menton.

— Au service de qui ?

— Phra... misake !

— Ça ne m'aide pas. Je savais déjà tout ça.

Le canon s'était enfoncé un peu plus et l'indic couina comme un

animal égorgé.

— Personne ne sait ce qu'il est devenu, mais moi.

— Dépêche-toi. Je m'engourdis.

— Il est... parti dans le sud. Rejoindre une fille.

— Une fille ?

— Une ancienne servante de Phramisake. C'est un cavaleur. C'est pour ça que le boss l'a viré. Il a même eu de la chance de ne pas...

— Où ça, dans le sud ?

— Ben... *Bentota*. Non... *Ahungalla* ! On dit que grâce à Fakete, son beau-frère, qui est agent de la sécurité au *Triton Hôtel*, elle a pu s'y placer comme hôtesse. On dit aussi qu'elle arrondirait son salaire en faisant... plaisir à certains clients de l'établissement et qu'elle verse un petit pourcentage au beau-frère.

On ne pouvait plus l'arrêter l'indic ! L'Exécuteur sentait une sourde joie l'envahir peu à peu. Tout doucement une première piste des tueurs de la mère du petit Cheng se précisait. Il coupa :

— Le nom de la fille ?

— C'est que... Dala. Je crois.

— Tu crois ?

Si Bolan continuait à enfoncer le réducteur de son dans le cou de l'usurier, ça allait vite se transformer en trachéotomie. L'autre dut en avoir le sombre pressentiment. Il bafouilla très vite :

— J'en suis presque sûr. Mais Fakete, son beau-frère, est venu une fois ici. Sur la recommandation de Dala que je connaissais. Pour que je lui prête de l'argent. Sa place au Triton, il fallait qu'il l'achète à celui qu'il remplaçait.

— Son signalement ?

— Un grand tout maigre avec petites moustaches. Très jeune. Il a une taie dans l'œil gauche.

— Et la fille, cette Dala ?

— Plutôt jolie. Vingt-deux, vingt-trois ans. Phramisake voulait la mettre sur le tapin, mais elle s'est enfuie avant.

Au moins tout ça était relativement précis. Khaligah marqua un temps, précisa, bien abject :

— Phramisake se l'est quand même envoyée. En la violant un peu. Mais il paraît qu'elle s'est trop défendue et qu'il a failli en mourir d'épuisement. À cause de la graisse qui enrobe son cœur et ses poumons, il bouge à peine et ne peut pas sortir beaucoup de sa villa fortifiée. Alors, il baise toutes les femelles qui sont à son service, mais à condition qu'elles soient dociles.

Pris d'une idée, Bolan s'intéressa :

— Il ne sort pas de chez lui ?

— Pas beaucoup. Je vous l'ai dit, c'est à cause de sa graisse. Il est malade.

— Pas de maîtresses en ville ?

— Non, non ! Mais sa vieille gouvernante lui choisit des petites filles qu'elle emmène à la villa.

— Vraiment une forteresse, cette villa ?

Sentant l'intérêt de l'Exécuteur et voyant la mort s'éloigner ainsi de lui, l'autre roula des yeux convaincants.

— Vraiment. Phramisake est un homme très jaloué. Il se méfie de tout le monde et sa Mercedes est blindée. Quand je vais lui rendre visite, je suis fouillé sur toutes les coutures. Même les vitres des fenêtres sont blindées. Il n'en sort qu'une heure par jour. Entre quatre et cinq heures de l'après-midi. Juste après sa sieste. Pour nager dans sa piscine. D'ailleurs, même sa piscine est entourée de glaces à l'épreuve des balles. Comme un court de tennis, mais là, c'est du verre blindé.

Chatha Phramisake était décidément un homme prudent. Ça n'arrangeait pas Bolan. Il insista :

— Tu dis qu'il peut à peine bouger. La natation, c'est du sport.

— C'est vrai. Mais dans la piscine, il y a un appareil. Une machine orthopédique d'institut qu'il a fait venir des USA. Ça lui permet de nager sur place avec un minimum d'efforts.

Tenant toujours l'usurier contre le retour du mur près de la fenêtre, l'Exécuteur hésitait, se demandant s'il pouvait encore lui servir. Le regard perdu à travers le voilage qui flottait dans un léger courant d'air, il regardait sans la voir la foule de Sea Street, l'arrière de la fourgonnette-loto et l'éventaire mobile du marchand de friandises. Soudain, sans qu'il en ait encore vraiment conscience, un détail insolite le frappa.

Le marchand de friandises.

Il venait d'écarter deux gamins de son misérable éventaire et leur adressait des gestes véhéments pour les faire partir. D'abord, l'Exécuteur songea qu'il s'agissait sans doute de jeunes mendiants, mais il réalisa aussitôt que, durant sa planque de tout à l'heure, il avait tout aussi inconsciemment pu voir que le marchand n'avait que fort peu vendu de bonbons. Et toujours très vite. Comme s'il était constamment pressé de voir ses clients partir. Bolan vit les gosses lui adresser un geste obscène, avant de se fondre dans la foule. Au même instant, le marchand leva les yeux. Exactement sur la fenêtre de l'officine, Bolan eut même l'impression que leurs regards se croisaient à travers le voilage, avant que le marchand ne détourne le sien pour le fixer sur sa gauche. Sur un Sri-lankais qui, contrairement à la foule grouillante, se tenait immobile sous le balcon de la maison d'en face.

Alors, l'Exécuteur comprit qu'une fois encore, son instinct de guerrier ne l'avait pas trompé. Sous son crâne, la sonnette d'alarme résonnait comme une folle. Son regard venait de balayer toute une portion de *Sea Street* et de découvrir le piège.

Ils étaient au moins une douzaine. Certains parlaient par groupe de deux ou trois, d'autres étaient seuls. Point commun, ils demeuraient sur place et, chacun à tour de rôle, ils ne pouvaient empêcher leurs yeux de se lever vers la fenêtre de l'officine.

Sans ces détails, l'Exécuteur n'aurait jamais repéré la petite armée qui l'attendait en bas.

Un formidable calme l'investit tout à coup. La guerre, la vraie, allait enfin commencer. Se plaquant davantage à l'indic de nouveau paniqué, il gronda de sa voix sépulcrale :

— Je les ai vus. Tu vas crever le premier.

— Non ! Ce n'est pas de ma faute ! C'est Phramisake. Il a lancé tous les mendiants de Colombo sur vous. Ils vous ont sûrement repéré quand vous êtes arrivé ! Je jure que c'est vrai. Sur Bouddha !

C'est fou ce que les pourris du monde entier pouvaient être croyants. Les Siciliens, les Chinois, les Sud-Américains, et maintenant, les Sri Lankais !

Instinctivement, l'Exécuteur avait de nouveau regardé à travers le voilage. Juste en face, il y avait maintenant un type sur un balcon couvert de calicots. D'abord, il crut qu'il s'agissait d'un honnête commerçant prenant le frais, mais l'inconnu éleva les bras et il découvrit le fusil d'assaut. Un kalachnikov. Un AKM 47 à crosse métallique pliante. Déjà, le pourri pointait le canon vers la fenêtre de l'usurier. Il allait arroser. Sans voir.

L'Exécuteur, lui, voyait. Parfaitement.

Grâce à l'interstice que le courant d'air ouvrait entre le voile et le mur. Il leva le gros .45, visa, tira. Une seule fois, et presque en silence. Le réducteur de son était excellent.

À dix mètres de là, le type parut recevoir un coup de poing en pleine face. Brutalement rejeté en arrière par la grosse ogive de .11,43 mm, il battit des bras, lâcha son arme qui tomba à ses pieds et porta une main à son front. Juste à l'endroit où un troisième œil sanglant venait d'apparaître. Il n'était pas encore tombé que l'Exécuteur grondait :

— Il y a une autre issue ?

Il se voyait mal déclencher un massacre dans cette rue noire de monde. Le mieux était de décrocher. Ceux qui l'attendaient en bas n'étaient que de pâles figurants de l'immense famille de l'*Organized Crime* et il n'était pas venu à Sri Lanka pour nettoyer la pègre. Il voulait les assassins de Ly Anh, la mère du petit Cheng. Et quelques têtes mafieuses au passage... si possible.

— Par là ! indiqua précipitamment l'usurier. La cuisine !

On pouvait appeler ça comme on voulait. Bolan poussa Khaligah vers le réduit, y découvrit effectivement une sorte d'impôt sans vitre, juste au-dessus d'un évier crasseux.

— Ça donne sur le toit de derrière ! renseigna encore l'indic. Un peu plus loin, il y a une courette.

La formidable carrure de l'Exécuteur aurait seulement un peu de mal à passer. Mais il n'avait pas le choix. Pour l'usurier non plus. Il ne pouvait pas lui permettre de renseigner Phramisake sur ce qu'il comptait faire désormais. Tant pis pour cette ordure. Il avait joué et perdu, il ne dénoncerait plus personne. Mais, alors qu'il relevait le canon du 45, Bolan entendit un choc sourd du côté de la fenêtre. Il tourna les yeux et, dans la pénombre de l'officine, il vit un objet qui roulait vers lui en chaloupant comiquement. Un objet qu'il identifia instantanément.

En un dixième de seconde, son sang se figea dans ses veines.

Déjà, la grenade quadrillée arrivait vers son pied !

CHAPITRE QUATORZE

La mort était là !

Dans une seconde, deux peut-être, ce serait l'explosion et le déluge d'acier. Comme dans un film au ralenti, l'Exécuteur voyait tout avec une acuité accrue. Même dans cette pénombre, chaque détail de l'engin de mort se gravait dans son cerveau. Surtout les petits quadrillages en relief. Ces morceaux de métal qui allaient cribler sa chair et l'emporter dans l'ultime tourbillon. En une demi-seconde, toutes les possibilités de salut avaient défilé dans sa mémoire. Y compris la fuite par la porte ou le geste de renvoyer l'engin par la fenêtre. Mais la porte était fermée et trop loin. Et la rue était noire de monde. C'eût été un massacre. D'ailleurs, ça ne marchait que dans les films. Enfin, dans un éclair, il songea à la seule solution possible. Si la grenade lui en laissait le temps. Alors, d'un élan désespéré, il plongea par-dessus la grenade. Vers le seul abri possible : le réduit.

Toute la scène n'avait pas duré trois secondes, ce fut pourtant trop. Il n'avait pas encore atterri que la déflagration le secoua. Il sentit une douleur cuisante au côté, tomba dans des choses qui firent un bruit métallique, roula sous l'évier en se cognant la tête au siphon. Il en vit des éclairs et eut l'impression de tomber dans un gouffre sans fin.

C'était fichu.

Il avait trop joué avec la mort, elle triomphait enfin.

Mais l'instant suivant lui apportait la preuve qu'il vivait toujours. Il émergea de son étourdissement comme on jaillit de l'eau après un plongeon, s'ébroua, sentit quelque chose de chaud lui couler dans la nuque. Il ignorait s'il s'agissait de sang ou de l'eau du siphon déjointé par le choc, mais il n'avait pas le temps de s'éterniser. On n'allait pas tarder à venir.

À travers le nuage de poussière qui stagnait dans le bureau dévasté par les éclats et le souffle de la grenade, Bolan distingua une forme recroquevillée par terre. Khaligah ne dénoncerait plus personne. Il avait du sang partout, il lui manquait quasiment un bras et sa face de traître de comédie n'était plus qu'une plaie. Manquant du réflexe qui avait sauvé l'Exécuteur, l'usurier s'était fait déchiqueter sur place. Sans le bout de mur qui séparait le réduit du bureau, Bolan serait maintenant comme lui.

Écrasant des tas de débris sous ses semelles, l'Exécuteur se releva. Il avait perdu le 45 et il ne gaspilla pas de temps à le chercher. Il en avait un autre dans la Pajero. Au-dessus de lui, l'imposte par laquelle s'échappait la poussière semblait l'appeler. Encore légèrement groggy,

il sauta, s'accrocha au rebord et se hissa à la force des poignets. Malgré l'étroitesse du cadre, il parvint à émerger sur un toit de tuiles mécaniques et à sauter un autre, légèrement en contrebas. Mais alors qu'il repérait la courette évoquée par l'usurier, une ombre se dressa devant lui, émergeant d'un vasistas. Bolan et le type se virent en même temps, mais l'autre avait des réflexes foudroyants. Un petit automatique apparut dans sa main, le canon déjà braqué sur l'Exécuteur. Habitué aux analyses rapides et aux situations à risques, celui-ci n'hésita pas. Sa jambe gauche fouetta l'air et son pied percuta le bras armé. Si violemment qu'il y eut un affreux craquement et que le bras partit en arrière dans un étrange mouvement de fléau. Brisé net au niveau du coude. Le pistolet disparut dans la nuit et le type poussa un hurlement en chavirant vers l'arrière. Bolan fut sur lui, réunit ses doigts en fer de lance et frappa au niveau de la gorge. Il y eut un gargouillis écœurant qui noya un nouveau craquement. Cette fois, c'était le larynx et le pharynx du type qui étaient écrasés par la force.

C'était fini. Le pourri s'affaissa, se recroquevilla sur les tuiles en cherchant vainement de l'air. Il serait mort dans une minute. Deux au maximum. Étouffé.

Déjà, l'Exécuteur s'accrochait à une gouttière d'angle de la courette et trouvait aussitôt la descente en fonte des eaux pluviales. S'arrachant les ongles, il parvint ainsi à se laisser glisser jusqu'au sol de la courette et à repérer un couloir. Un couloir qui débouchait dans une autre cour, plus grande et qui, elle, communiquait avec le *Fish Market* par une ruelle tortueuse. Une abominable odeur de poisson régnait ici, mais les Sri Lankais qu'il croisa ne paraissaient pas en être incommodés. Essuyant des regards curieux et déjouant les manœuvres convergentes de quelques mendiants surpris de voir un « touriste » ici, il émergea enfin dans une petite rue populeuse, où des odeurs d'épices et de marée stagnaient dans le soir tiède. Elle ne portait apparemment pas de nom, débouchait sur la droite dans *Sea Street* où régnait une agitation fébrile, et s'achevait à gauche sur *Sea Beach Road* et sur les voies ferrées qui longeaient les docks.

La Pajero était à vingt mètres !

Il sauta dedans, mit aussitôt le cap sur le port en aspirant largement l'air lourd par la glace baissée.

Il en était sorti, avait fait un nouveau pas sur la piste des assassins de Ly Anh, mais le reste de la soirée risquait d'être plus animé encore. Si ce qu'avait affirmé Khaligah à propos de son signalement diffusé à tous les mendiants de la ville était vrai, il pouvait commencer à se faire du souci. Demain matin, Colombo serait devenu pour lui un immense piège.

Heureusement, ce soir, il bénéficiait de l'obscurité.

Il était maintenant dix-neuf heures trente. Il n'avait passé que

vingt-cinq minutes chez l'indic, mais cela lui avait paru une éternité. Surtout sur la fin. Néanmoins, cette heure et demie de délai avant sa visite au marchand d'armes de *Keyser Street* allait lui permettre de préparer sa prochaine opération.

Il était vingt heures trente. Au volant de la Pajero, l'Exécuteur avait déjà fait trois fois le tour du pâté de maisons compris entre *Keyser Street*, *First Cross Street* et *Main Street*. Une fois pour reconnaître le secteur, une fois pour fouiner un peu dans les immeubles alentour et établir une ébauche de plan d'attaque. La dernière fois, un des factionnaires du New Police Secrétariat avait jeté un regard soupçonneux à la voiture.

Dire qu'il allait opérer un blitz sous le nez des flics !

Maintenant, l'Exécuteur stationnait dans l'autre partie de *Keyser Street*, entre un bureau de poste de *2nd Cross Street*. À deux cents mètres de la boutique du marchand d'armes. Soudain, quelque chose heurta la vitre, près de lui. Déjà, il avait la main sur la crosse du .45, quand il reconnut le visage émacié de Sayake. Essoufflé le Sri-lankais sauta dans la voiture et débita très vite :

— Je vous ai cherché partout ! J'ai bien cru ne pas vous trouver. N'allez pas chez le marchand d'armes. Il y a des types de Phramisake. Ils vous attendent !

Il semblait complètement paniqué. Bolan lui opposa son regard polaire.

— Je sais. Je les ai vus.

— Ah !

Sayake en restait la bouche ouverte. En tout cas, son attitude le blanchissait entièrement aux yeux de l'Exécuteur. Celui-ci précisa :

— J'ai fait plusieurs passages et je les ai remarqués en train d'installer leur piège.

— Vous... vous les connaissez ?

Bolan sourit froidement.

— L'habitude. Les pourris, je les reconnais.

C'était un peu exagéré, mais il y avait de ça.

Sayake s'en contenta, insista :

— Et alors ?

— Alors, puisque vous êtes là, vous allez pouvoir m'aider. Si ça marche, précisa-t-il aussitôt devant l'air apeuré du Sri Lankais, je vous paierai mille dollars.

Façon élégante de récompenser de bons et loyaux services. De quoi faire vivre une famille sri lankaise nécessiteuse pendant un quart de siècle. Malgré sa peur, Sayake faillit s'étrangler. Puis d'une voix mourante, il souffla :

— Pour ce prix-là, vous allez sûrement m'envoyer me faire tuer !

Il y avait quand même un peu d'intérêt dans la voix. Bolan lui

envoya une ombre de sourire glacé en expliquant :

— Vous ne ferez rien de dangereux.

Il le mit au courant de ce qu'il attendait de lui et ajouta :

— Auparavant, vous opérerez une petite diversion. J'ai repéré une de leurs deux voitures dans le passage qui mène à la cour de derrière.

— Deux... voitures ? s'étonna le Sri Lankais.

Lui-même n'en avait identifié qu'une seule. Celle du passage, celle qui intéressait Bolan. Celui-ci poursuivit :

— Vous devrez juste vous arranger pour la faire reculer jusqu'au fond de la cour. De manière à ce qu'elle ne soit plus visible de la rue. En disant par exemple au marchand d'armes que vous m'avez vu au volant d'une Land Rover et que je risque de venir me garer dans le passage. Vous lui conseillerez alors de persuader ceux de la voiture du passage de se planquer au fond de la cour.

— Et s'ils...

— Ça marchera. Ils croiront ainsi pouvoir mieux me piéger.

Sayake réfléchit, finit par s'exclamer :

— Je vois. Espérant vous coincer en sandwich dans ce passage, leur deuxième voiture ne bougera pas tant qu'aucune Land Rover ne sera pas entrée dans le passage.

Il comprenait vite, le vendeur de pierres précieuses. Néanmoins, Bolan se garda de lui dévoiler son plan d'attaque. Désignant la montre de Sayake, il précisa encore :

— Allez-y dans un quart d'heure seulement. Je ne veux pas leur laisser le temps de s'organiser. Cela fait, ne vous occupez plus de rien. Restez dans la boutique pour vous dédouaner et mettez-vous à couvert au moindre pépin. OK ?

— OK.

— Si tout se passe bien, acheva l'Exécuteur, je vous ferai parvenir vos mille dollars à Drama Gems. Dans une enveloppe à votre nom. En principe, on ne devrait désormais plus se voir.

Pour la première fois, ils se serrèrent la main et le petit Sri Lankais quitta la Pajero pour se fondre dans la foule. L'Exécuteur laissa passer vingt minutes, puis, reculant la Pajero sur une dizaine de mètres, il tourna à gauche, dans *2nd Cross Street*. Fendant la foule toujours compacte, il roula jusqu'à Prince Street et bifurqua sur la droite.

Bien sûr, il aurait pu remettre à plus tard la « punition » du marchand d'armes, mais, d'une part, il n'était pas certain de s'éterniser à Colombo, d'autre part, à la lumière de ce que lui avait révélé l'indic à propos de la villa-forteresse de Phramisake, il avait plus que jamais besoin d'un petit surcroît d'armement.

Arrivé presque au bout de Prince Street, il tourna à droite, trouva la petite rue qui, une trentaine de mètres plus loin, bifurquait brusquement à gauche pour retomber dans Front Street. Juste dans

l'angle, il y avait cet immeuble délabré et de style plus ou moins portugais qu'il avait repéré un peu plus tôt. Le .45 dans la ceinture et tous les chargeurs dans les poches, un des « bijoux » de .44 Magnum de l'autre côté et deux grenades accrochées sous sa veste, il quitta la Pajero pour pénétrer sous le petit porche de l'immeuble « portugais » où, curieusement, une carte de visite était clouée à même le plâtre du mur. Dans le noir presque total, il parcourut les quelques mètres qui le séparaient d'une double porte aux vitres plus ou moins cassées. Trois quarts d'heure plus tôt, cette même porte était ouverte. Alors que sa main allait atteindre la poignée, une lumière jaune et sinistre inonda le hall et des pas lourds résonnèrent derrière lui. Il tourna la tête et son signal d'alarme personnel résonna sous son crâne.

Deux flics !

En uniformes kaki défraîchis, les yeux fixés sur lui et les mains à proximité de leurs armes de ceinture. Apparemment tranquille, Bolan poursuivit son geste et tourna la poignée. Mais il eut beau peser sur le battant, celui-ci ne bougeait pas d'un pouce. Il força encore, n'eut pas plus de succès. Derrière lui, une voix ferme à l'anglais laborieux résonna :

— Attendez !

Tendu, l'Exécuteur tourna encore la tête.

Sourcils froncés, les deux flics arrivaient sur lui.

CHAPITRE QUINZE

— Qu'est-ce qui se passe ?

L'air soupçonneux, le policier qui venait de parler fixait Bolan, tandis que l'autre lui faisait signe de lâcher la poignée. L'Exécuteur obtempéra, précisant aussitôt :

— Cette porte ne veut pas s'ouvrir.

L'autre flic hocha la tête, et, tout en tirant très fort sur la poignée, envoya un furieux coup de pied dans le bas du battant. Cela fit un bruit d'enfer qui se répercuta sous la voûte et un reste de vitre cassée se brisa au sol.

— Ici, fit le premier policier, c'est toujours comme ça.

Bolan réalisa alors qu'il fallait tirer et non pousser, mais il comprit aussi pourquoi la porte conservait si peu de carreaux intacts. En tout cas, les flics locaux avaient l'air de bien connaître les lieux. Tandis que l'Exécuteur passait devant eux, celui qui posait les questions demanda encore, sourcils toujours froncés :

— On pourrait savoir où vous allez, Sir ?

Un ton déferent, mais une question précise. Sur ses gardes, Bolan répondit aussitôt :

— Chez Thul Baranaïke.

À la dernière seconde, il s'était souvenu du nom inscrit sur la carte de visite clouée à l'entrée. Les deux flics se regardèrent, indécis. Finalement, celui qui parlait haussa les épaules, fataliste :

— Dans ce cas, bonne soirée, Sir.

Incrédule, l'Exécuteur les vit tourner les talons et repartir par où ils étaient entrés. Comme s'ils n'étaient venus jusque-là que pour lui ouvrir la porte. Il n'y comprenait rien, mais le principal étant que la voie soit libre, il s'enfonça dans un couloir sombre où débouchait un étroit escalier au bas duquel la même carte de visite était punaisée, indiquant au stylo-feutre le troisième étage. Cinq mètres plus, loin, le couloir bifurquait en un coude à angle droit. Comme trois quarts d'heure plus tôt, Bolan tourna l'angle, tomba dans un autre couloir qui, lui, s'achevait sur une porte close. Mais il n'eut aucun mal à pousser celle-ci et il se retrouva dans une espèce de petit hall où s'ouvrait un autre escalier. Délaissant ce dernier, il traversa le hall, trouva une autre porte et y colla son oreille. Rien. Main sur la crosse du 45 au réducteur de son, il pesa sur la poignée et commença à la tirer vers lui. Cela grinça effroyablement et, juste au moment où il allait glisser un regard par l'ouverture, le battant fut repoussé vers lui et une mince silhouette s'y encadra. Déjà, l'Exécuteur avait arraché le

Colt de sa ceinture et relevé le percuteur.

— C'est moi ! Sayake !

Bolan soupira intérieurement. La science de la guerre, c'était aussi savoir ne pas tirer. Fébrile, le petit Sri Lankais le repoussa en arrière mettant un doigt sur ses lèvres, lui chuchota dans l'oreille :

— J'étais sûr que vous arriveriez par là. Je suis venu vous prévenir. Il y en a un dans l'immeuble. Il vous attend à une fenêtre. Je crois qu'il a un fusil.

Ou Sayake était un vrai saint-bernard, ou il tenait jalousement aux mille dollars promis. Bolan esquissa une ombre de sourire :

— Vous avez fait comme j'ai dit, pour la voiture ?

— Oui.

— Bien. Comment est-ce que je peux le coincer, celui de l'immeuble ?

Sayake désigna le petit hall derrière eux.

— Il est monté par cet escalier. Il est au troisième.

— OK, souffla l'Exécuteur. Merci. Maintenant, filez.

Le Sri Lankais le retint par la manche.

— Donnez-moi les clés de votre voiture. Dès que j'entendrai du vilain, je filerai pour vous y attendre. Moteur en marche.

Pour quelqu'un que Bolan pensait ne jamais revoir...

— Pourquoi feriez-vous ça ? interrogea-t-il, soupçonneux.

Dans la pénombre, l'autre se fendit d'un sourire à la fois malin et inquiet pour répondre :

— Mille dollars, c'est beaucoup d'argent, Sir.

Au moins, c'était clair. Finalement, Sayake était une assurance vie comme une autre. Bolan lui donna les clés de la Pajero en recommandant toutefois :

— Si je ne suis pas là dans un quart d'heure, laissez les clés sous le siège et décrochez. OK ?

— OK, boss.

Puis, se ravisant, il sortit un objet de sa poche et le tendit à Bolan.

— La clé, dit-il. Celle de la porte qui donne sur la cour. Je savais où était le double. Ça vous évitera de faire trop de bruit.

Sayake était décidément un homme de ressources. Il disparut sans demander d'augmentation. L'Exécuteur attendit un peu, écoutant avec attention tous les bruits de l'immeuble. Puis n'entendant rien de particulier, il s'approcha de l'escalier et, collé au mur pour éviter de faire trop grincer les marches, il commença à monter. Au premier étage, il s'immobilisa, écouta de nouveau, n'entendit rien d'autre que la rumeur étouffée de la ville pénétrant par les ouvertures sans fenêtres qui donnaient sur la cour. 45 au poing et percuteur relevé, il recommença à grimper, atteignit le deuxième étage sans encombre. Mais au moment où il s'arrêtait de nouveau pour écouter, il entendit

nettement un raclement de gorge qui provenait du dessus. Le pourri était là. Et une forte odeur de tabac blond pouvait laisser supposer qu'il fumait. Retenant son souffle, l'Exécuteur gravit une marche, puis deux et enfin cinq, avant d'avancer la tête vers la cage d'escalier pour glisser un regard dans la pénombre. D'abord, il ne vit rien, puis, deux mètres au-dessus de lui, il distingua la pointe d'une chaussure débordant d'une marche. Le tueur était assis. Tranquille. Il attendait d'entendre un moteur dans la cour ou un signal convenu pour agir. L'Exécuteur esquissa une ombre de sourire, et, silencieux comme un fauve en chasse, il reprit son ascension. Il tourna l'angle de l'escalier, se plaqua davantage au mur poisseux d'humidité et avança de nouveau la tête.

Cette fois, il distingua nettement la silhouette du pourri. Assis de trois quarts profil, sur la quatrième marche après le palier du troisième, un fusil équipé d'une lunette entre les jambes. Sereinement assis devant une petite porte fermée marquée WC à la craie blanche.

L'imbécile avait sa cigarette à la bouche.

Bolan voyait parfaitement la tache rouge, bien lumineuse. Une cible parfaite. Surtout quand le type tirait sur le tabac, éclairant ainsi sa grosse face sombre d'un halo rosâtre. L'ombre de sourire n'avait pas quitté les lèvres de l'Exécuteur quand il leva le canon du .45. À cette distance et avec cette « mire » incandescente, c'était presque trop facile, mais il n'était pas là pour faire dans l'élégance. À cause du gros réducteur de son, il ne pouvait se servir du guidon de visée, mais son intense entraînement au tir « instinctive » lui donnait toutes ses chances.

À cet instant, sans doute alerté par un sixième sens, l'autre tourna brusquement la tête, élevant déjà son fusil. Il n'avait pas encore achevé son geste que Bolan enfonçait la détente.

Cela fit un bruit de bouteille de champagne que l'on débouche. En moins gai. Le pourri émit un hoquet ridicule, battit des bras en arrière et lâcha le fusil qui tomba sur le palier. Il était déjà mort. Éclaté à l'opposé du point d'entrée de la terrible 11,43, son crâne libérait des flots de sang et d'autres choses encore. Derrière lui, le mur et la porte des WC étaient constellés d'éclaboussures et de débris. Bolan ramassa le fusil, nota qu'il s'agissait d'un M. 16 US, équipé d'une sangle de transport, d'une vieille lunette de visée de nuit à infrarouges et d'un long réducteur de son... soviétique ! Un matériel qui allait finalement peut-être lui rendre service. L'instant d'après, il allait jeter un regard par l'ouverture sans fenêtre quand une porte claqua quelque part au-dessus de lui. Passant la sangle à son épaule, il arracha le mort à ses marches, lui racla le dos contre le mur pour effacer un minimum de souillures et, ouvrant la porte des WC, s'y enferma avec lui. Il était temps. Mais si quelqu'un venait précisément ici...

Des pas sonnèrent derrière la porte, mais dévalèrent sans s'arrêter.

L'Exécuteur dut attendre que la minuterie s'éteigne, avant d'abandonner le cadavre dans sa planque pour aller se poster à l'angle de l'ouverture. En bas, la cour était noire comme un four. Il porta la lunette de visée à son œil et inspecta le secteur.

Sans les infrarouges, il ne les aurait jamais vus.

Ils étaient trois. Deux cachés dans des recoins de la cour, un au volant d'une vieille Impala grise. Avec le mort, cela faisait le compte. En passant plus tôt pour ses repérages, Bolan avait bien vu quatre hommes dans la voiture.

Tous les trois étaient parfaitement « ajustables ». Même le chauffeur. Et persuadés qu'ils étaient couverts par le tireur de l'escalier, ils ne se faisaient apparemment aucun souci. Pourtant, l'Exécuteur allait leur en donner. Simplement, ils n'auraient peut-être pas le temps d'en souffrir. Il vérifia le bon chargement de l'arme, vit qu'une balle était engagée et épaula de nouveau le fusil.

Le reste se passa très vite.

Trois détonations assourdies, un seul cri, étouffé, celui du chauffeur. Pourtant, comme les deux autres, il avait été atteint en pleine tête et les ogives brûlantes de 223 à l'effet pendulaire bien connu avaient fait des ravages en perforant les os crâniens. Aucune chance de survie. Mais Bolan le savait, chaque mort avait sa « personnalité »...

Emportant le M. 16 avec lui, il dévala les marches, se retrouva dans la cour, vérifia que personne ne se penchait aux fenêtres et enfourna les cadavres dans l'impala. Inutile qu'on les découvre avant qu'il en ait terminé ici.

À partir de maintenant, chaque seconde passée sur les lieux représentait un danger mortel. S'il était pris à revers par les pourris de l'autre voiture, il aurait des problèmes, et si c'était les flics, il en aurait encore bien plus. Car il ne pouvait quand même pas tirer sur la police. Maintenant, il devait opter pour la méthode du commando éclair.

Contournant l'impala et son macabre chargement, il vérifia qu'on ne le voyait pas de la rue et fila jusqu'à la porte en fer qu'il savait s'ouvrir sur le fond du dépôt. C'était par là que les soldats sri lankais vendeurs d'armes étaient entrés l'autre soir. Mais eux, on les attendait. Ce soir, la porte était bel et bien fermée. Brave Sayake. Bolan introduisit doucement la clé, la fit tourner. La serrure fit entendre un bruit métallique et l'Exécuteur n'attendit pas de savoir si on l'avait entendu. Il ôta la clé, poussa le battant qui grinça affreusement et se rejeta sur le côté.

Rien.

Il plongeait à l'intérieur, s'aplatit au sol. Rien. Grâce à une lampe pendue non loin, il pouvait à peu près voir l'environnement. Pas un

chat. Malin comme un singe, Sayake devait retenir tout le monde dans la boutique-bazar, afin de lui laisser le champ libre. Prêtant l'oreille au moindre bruit, Bolan referma la porte, commença à soulever les couvercles des caisses, eut l'impression de mettre une éternité à trouver enfin ce qu'il cherchait. Des pains de plastic enveloppés dans leur papier gris. Dans la caisse voisine, plus petite, environ deux mille crayons-détonateurs. Soviétiques aussi. Il s'adjudgea deux pains de cinq kilos et une dizaine de « crayons », enfourna le tout dans un sac de jute trouvé là, ainsi que tout un échantillonnage de munitions de toutes sortes, y compris pour le M. 16 récemment « acquis ».

Il avait à peine achevé ce travail que des voix s'élevèrent à l'autre bout du dépôt. Deux exactement. Dont celle du vendeur de pierres précieuses.

La deuxième partie du plan expliqué à Sayake était engagée.

Dissimulé dans l'ombre, l'Exécuteur laissa venir les deux hommes. Le plan prévoyait que Sayake abandonnerait le marchand d'armes dans son dépôt après une brève conversation pour retourner ensuite à la boutique. Bolan interviendrait à cet instant. Tout ceci dans le but d'éviter des bavures sur le personnel encore présent à cette heure. Tout se déroulait exactement selon les instructions de l'Exécuteur.

Y compris la prise de congé de Sayake.

L'Exécuteur laissa ce dernier prendre du champ, vit le marchand d'armes humer l'air ambiant confiné comme s'il flairait quelque chose d'anormal. Puis son regard vint se poser sur la caisse des pains de plastic et il fronça ses épais sourcils noirs. Bolan avait laissé le couvercle relevé. Exprès. Petit plaisir facile. Il avait voulu voir l'inquiétude se peindre sur la face de rat du marchand.

— Salut.

Il venait de surgir devant le Sri Lankais, M. 16 dans la main gauche, Colt 45 dans la droite. Le gros réducteur de son était braqué entre ses deux yeux. Des yeux qui se dilatèrent. D'abord de saisissement, puis, très vite, de panique.

— Qu'est-ce que...

— Tu m'as trahi, coupa l'Exécuteur. Tu as informé Phramisake de notre marché et tu lui as donné mon signalement. Je suis venu te faire payer.

Le marchand d'armes ne chercha même pas à nier. Il étouffa une espèce de hoquet, lâcha d'une voix mourante :

— Si je ne l'avais pas fait, Phramisake m'aurait dépecé vivant !

— Tu as bien fait. Au moins, avec moi, tu auras une mort propre. Et indolore. L'Exécuteur fait souffrir le moins possible.

Au nom de l'Exécuteur, le marchand d'armes se décomposa davantage encore. Tout juste s'il ne s'écroula pas.

— Vous... vous êtes... Non !

L'Exécuteur semblait maintenant célèbre dans le monde entier. Bolan marcha sur lui, le faisant reculer peu à peu vers une rangée de caisses, tout au fond du dépôt. Il lui plaqua le dos contre le bois rugueux, hocha doucement la tête pour déclarer simplement :

— Si.

Puis il pressa la détente du .45 et l'œil gauche du marchand d'armes disparut, comme aspiré à l'intérieur du crâne. Un crâne dont toute la partie arrière éclata comme une noix de coco sous un coup de marteau.

À la même seconde, un grincement tout proche alerta l'Exécuteur. Il tourna la tête, vit la porte en fer s'ouvrir à la volée et trois silhouettes foncées jaillir dans le dépôt.

La dernière partie du plan.

En prévenant les pourris de l'autre voiture que ceux de l'impala venaient de le coincer ici, Sayake avait fini son travail. En beauté. Bolan, pas encore. Il leva le M. 16 et, surpris de ce changement dans le « scénario » de Sayake, les hommes de Phramisake manquèrent de réflexes.

Alors, tranquille, jambes légèrement écartées et l'arme à la hanche, l'Exécuteur vida les vingt-sept cartouches qui restaient dans le chargeur du M. 16.

Devant lui, les trois pourris tressautèrent comme s'ils étaient piqués par des guêpes et se mirent à danser un étrange ballet syncopé. Celui de la mort. Trois fontaines de sang tournoyantes qui éclaboussèrent les caisses de leurs sinistres jets rouges et gluants.

Mais déjà, l'Exécuteur ne regardait plus.

Le sac de jute en main, il avait bondi dans le rectangle de la porte ouverte et se fondait dans la nuit. Un instant plus tard, longeant les couloirs du petit immeuble qu'il connaissait déjà, il émergea dans le hall où il avait croisé les flics un moment plus tôt, passa devant la carte de visite de Thul Baranaïke, émergea enfin dans la petite rue coude.

La Pajero était là, Sayake à la place du passager.

L'Exécuteur sauta au volant, jeta le sac sur la banquette arrière. Pressé de rentrer. Demain matin, il avait un petit vol de repérage à effectuer en hélice. Au-dessus d'une certaine villa fortifiée. Avant de démarrer, il questionna Sayake en montrant la carte de visite clouée à l'entrée du porche :

— Vous ne sauriez pas qui c'est, ce Thul Baranaïke ?

Le petit Sri Lankais éclata de rire.

— Bien sûr que si, répondit-il, hilare. À Colombo, tout le monde la connaît, Thul.

— La connaît ? C'est donc une femme ?

Nouveau rire de Sayake.

— Et quelle femme ! La plus belle pute de Colombo !

Dubitatif, Bolan démarra enfin. À cet instant, surgis de nulle part, les deux flics qu'il avait déjà vus apparurent dans la lumière de ses phares. Tranquilles, ils se dirigeaient vers le fameux porche. Au passage de la Pajero, ils adressèrent à Bolan un petit salut complice.

Ce touriste-là grimpait dans leur estime.

CHAPITRE SEIZE

— Good night, Sir.

Le *Triton Hôtel d'Ahungalla* était certainement un des palais les plus beaux et les plus clean que Mack Bolan ait pu voir au cours de sa vie de guerrier solitaire. Du moins, dans cette partie du monde. Avec, en prime, une plage déserte, vierge de toute souillure touristique, bordée de cocotiers sur des kilomètres. De Colombo, on y arrivait par Galle Road, après une balade de soixante miles environ sur une route bordée par quelques agglomérations seulement. Ensuite, juste à la sortie d'*Ahungalla*, minuscule village de pêcheurs, on tournait à droite pour franchir une grille en fer forgé, surveillée nuit et jour par des gardes en uniforme. Ici, on ne badinait pas avec le luxe. Un luxe qui ne faisait qu'augmenter à mesure qu'on roulait dans l'allée qui, au-delà du grand bassin planté de cocotiers gigantesques, aboutissait au vaste lounge à colonnades ouvert à tous les vents et à la fastueuse perspective de la piscine et de l'océan en continuité. La nuit, c'était encore plus beau. Avec les lumières de l'hôtel, les éclairages savants disposés dans les massifs de flamboyants, de cannas et de jacarandas, dans les bassins de l'immense piscine et un peu partout dans les bouquets de cocotiers, on se serait cru sur la scène d'un opéra grandiose. Ici, le Paradis Terrestre n'était plus une abstraction.

Exception faite des colonies de noires corneilles qui envahissaient tout et dont les vols lourds et les cris sinistres évoquaient « *Les Oiseaux* » d'Hitchcock.

Exception faite aussi des gardes.

Avec leurs uniformes vert bouteille et leurs casquettes plates, les agents de la sécurité de l'hôtel ressemblaient à des flics ou à des soldats. Encore heureux qu'ils n'aient pas d'armes.

— Good night, Sir.

Au bord de la piscine, assis dans une « conversation » laissée vacante un peu plus tôt par un couple d'amoureux, Mack Bolan n'avait pas répondu tout de suite et l'autre insistait. Alors, il tourna la tête et vit le garde. Au moins, celui-là avait une moustache. Toute petite et pas très fournie. Il lui sourit.

— Good night, répondit-il enfin.

Puis, après un temps :

— Je ne vous ai encore jamais vu.

— No, Sir. J'ai eu deux jours de congé. Pour aller à *Elpitiya*, voir ma vieille mère qui est très malade.

On y était ! Tous les gardes, à tour de rôle et sous prétexte de

sympathiser avec la clientèle, racontaient leur vie aux « riches » touristes qui venaient ici profiter du Paradis Terrestre. La veille et l'avant-veille, Bolan avait déjà eu droit à trois séries de doléances. Toujours les mêmes. Les salaires de misère, le pays qui part à la dérive, la petite sœur ou le petit frère qu'on veut envoyer s'instruire au collège, et pour couronner le tout, le père ou la mère atteints d'une longue et pénible maladie dont on tait pudiquement le nom. En général, la conversation s'achevait par de la mendicité pure et simple, à laquelle le client ne s'attendait pas. Un agent de la sécurité faisant la manche, ça surprenait un peu.

Surtout en service et en uniforme.

Mais, durant ces quarante-huit heures de « farniente », l'Exécuteur avait eu le temps d'observer les usages. Et les signalements. Or, pas un seul ne correspondait à celui de Fakete le « beau-frère ». Quant à repérer Dala... Au Triton Hôtel, toutes les filles du personnel étaient jolies. Surtout les hôteses. Vêtues de saris clairs aux voiles arachnéens, elles évoluaient un peu partout dans le complexe hôtelier, souriantes, s'enquérant sans cesse du bien-être des clients, silencieuses, efficaces et prévenantes. Mais jusqu'alors, Bolan n'avait pas remarqué de particulière familiarité chez aucune d'elles. Au point qu'il avait fini par se demander si Khaligah ne l'avait pas mené en bateau.

— Vous n'auriez pas quelques pen, Sir ?

Le garde était toujours planté à côté de Bolan. Ce dernier connaissait aussi cet usage-là. Pour d'obscures raisons intimement liées au marché intérieur, les stylos et autres feutres étaient recherchés comme filons d'or. L'Exécuteur releva les yeux, essaya à nouveau de repérer une quelconque taie dans l'œil gauche. En vain. Il faisait trop sombre et la visière de la casquette masquait la presque totalité du visage. À part la moustache.

— J'en ai dans ma chambre, des stylos, dit-il. Tout à l'heure, si vous voulez, je vous en descendrai un.

— Dans combien de temps ?

Ce n'était plus de la mendicité, mais du racket.

— Dans un moment. Je serai au bar de la terrasse. C'est comment, votre nom ?

— Fakete, Sir. Alors, à tout à l'heure.

Il s'éloigna, revint pour s'inquiéter à voix basse :

— C'est sûr, hein ! Parce que, des fois, des clients me disent ça et...

— Promis, coupa l'Exécuteur.

Pour un peu, il lui aurait donné des stocks de stylos-bille, à ce Fakete là. Simplement parce qu'il l'avait enfin trouvé. Mais désormais, il allait devoir jouer serré. Ne pas risquer de rompre le fil ténu qui, à partir de maintenant, devait le mener au dénommé Hang Tuku... tueur de son état. Un fil fragile qui le conduirait peut-être aussi sur la

piste des autres ordures qui avaient violé et tué la mère du petit Cheng.

L'Exécuteur se força à demeurer sur son siège une dizaine de minutes encore, avant de monter à sa chambre, la .244, dans l'aile droite de l'hôtel, au calme, à l'écart de la piscine.

Délaissant sur sa droite l'insolite et antique ascenseur à crémaillère suspendu à l'air libre au-dessus d'un bassin peuplé de poissons rouges, l'Exécuteur gagna à pied les salons galeries du premier étage, d'où la vue sur la plage et l'océan était absolument divine. Mais hélas, contrairement à ce que le pilote de *Upali* avait cru le matin même au-dessus de Colombo, il n'était pas là pour faire de la photo. Et encore moins du tourisme.

Il était venu pour tuer.

Revenu au bar de la terrasse, il prit le temps de déguster un Hennessy-Glace. Impatient et inquiet, Fakete s'était sournoisement approché, organisant son tour de ronde de manière à frôler le bord de la piscine où se trouvait le bar. Bolan le laissa mijoter une dizaine de minutes encore, puis, mains dans les poches, rejoignit la plage par l'autre côté du bassin, où une coque de *oru*, ces barques de pêche locales en bois filandreux, avait été hissée sur un socle immergé.

Cinq secondes plus tard, le garde surgissait.

L'Exécuteur lui remit une paire de petits feutres et l'autre se confondit en remerciements, l'assurant que s'il avait besoin d'un service...

— Justement, fit Bolan. Savez-vous où je pourrais trouver une fille pour un moment agréable ?

L'autre fit semblant de chercher, finit par tergiverser :

— J'en connais bien une... mais elle est si jeune...

Il n'ajouta pas, « si pure », mais ce fut de justesse.

Bolan lui laissa le temps des états d'âme, avant d'insister :

— Si elle est jeune et très belle, je suis prêt à y mettre le prix.

— Il faut que je voie, Sir. Je vous l'ai dit, elle est très jeune.

Bolan commençait à se demander s'il allait bien s'agir de Dala. Mais l'autre reprenait déjà :

— Elle n'a pas beaucoup l'habitude, Sir. Pour une jeune fille comme celle-là, il faudrait compter dans les... disons mille roupies.

Soit environ trente-cinq dollars. Plus cher que le prix de la chambre au Triton. Mais l'Exécuteur ne discuta pas. Il fallait voir. Fakete insista :

— Donnez-moi votre numéro de chambre. Elle vous appellera.

— Ce soir ?

— Oui. Je m'en occupe tout de suite.

Ils se quittèrent sur cet accord et l'Exécuteur fit mine de regagner sa chambre. Mais au lieu de reprendre l'escalier, il bifurqua sur la

gauche derrière le bar et regagna la plage en faisant un large détour. Un instant plus tard, dissimulé dans les bouquets de mangroves qui bordaient l'hôtel, il localisa la mince silhouette de Fakete.

Juste à temps pour le voir aborder une des hôteses qui passait près de la piscine. Pas si jeune que ça, mais effectivement assez jolie. Pourtant, quelques instants plus tard, Bolan comprit qu'elle n'était pas celle qu'il cherchait. Le garde n'avait pas le droit de franchir certaines limites et il avait seulement chargé la fille d'aller lui chercher Dala.

Quand Bolan la vit, il comprit pourquoi elle n'avait pas voulu se laisser violer par son ancien patron Phramisake.

Elle était divine.

Apparemment beaucoup plus jeune que l'âge annoncé par l'usurier-indic, et beaucoup plus belle aussi. Un tanagra, à qui on aurait donné Bouddha sans confession.

Si toutefois il s'agissait bien de Dala.

Il en eut la confirmation plus tard. Quand après qu'elle l'eut effectivement appelé dans sa chambre, il ouvrit sa porte pour l'accueillir. Une beauté. Elle joignit ses mains à la mode locale pour le saluer en avouant timidement :

— Mon nom est Dala. J'espère vous plaire, Sir.

Elle aurait plu à n'importe quel producteur de cinéma blasé. Avec son jeune corps de liane dont le sari mettait les courbes en valeur, avec son visage à l'ovale parfait et ses grands yeux de biche effarouchée, elle considérait la grande carcasse en kimono de Bolan d'un petit air songeur. Puis son regard faussement ingénu tomba sur la table basse près de la baie vitrée, où une bouteille de Moët et Chandon commandée au prix du kilo de saphirs frappait dans un seau embué.

— Oh ! s'exclama-t-elle, délicieuse de naïveté. Du champagne ! Vous devez être très riche !

Il ne fallait pas exagérer.

Bien sûr, Bolan aurait préféré déguster le prestigieux breuvage en compagnie d'une femme de la classe d'Ethel, mais il fallait considérer cela comme un investissement. En effet, plus elle serait sous le charme, et si possible un peu ivre, moins elle se méfierait des questions qu'il comptait lui poser sur l'oreiller. Dans ce but, et aussi pour se débarrasser d'une corvée, Bolan lui glissa tout de suite les mille roupies convenues dans le haut du sari. Ce qui lui donna aussitôt droit à un nouveau salut des mains jointes sur le cœur.

— Je me déshabille tout de suite ? questionna-t-elle soudain en passant aux choses pratiques.

— Non, dit Bolan. Buvons d'abord.

Autant joindre l'agréable à l'utile. Il avait envie de la débarrasser lui-même du délicat sari. Très lentement... quand il le voudrait.

Et si possible avec plaisir.

Le plaisir avait été là. Sans doute précisément parce que Dala n'était pas une professionnelle. En tout cas, l'Exécuteur n'avait pas investi pour rien. La douceur naturelle, la fermeté de son jeune corps souple et le léger parfum de cannelle et de jasmin que dégageait la peau ambrée de Dala dans l'amour l'avaient finalement comblé. L'amour avait duré longtemps, Dala avait gémi plusieurs fois et ils avaient bu tout le Moët. Maintenant, souffle calmé et paupières closes, étroitement imbriquée dans le grand corps musculeux de Bolan, Dala montrait certains signes d'épuisement. En fait, elle était en train de glisser doucement dans le sommeil.

Pas vraiment professionnelle.

Mais l'Exécuteur avait compté là-dessus. Il laissa passer un moment, avant de décrocher son téléphone pour appeler le room-service. Un quart d'heure après, le garçon d'étage apportait une autre bouteille de Moët. Bolan lui barra le passage dès la porte, le refoula avec cent roupies de pourboire. Pas nécessaire qu'il voie l'hôtesse. Il posa le nouveau seau près du lit et la Sri Lankaise s'étonna d'une voix ensommeillée.

— Encore du champagne !

Bolan n'était pas sûr que l'état déjà incertain de Dala eût nécessité cette nouvelle dépense somptuaire, mais l'émerveillement légèrement trouble de la Ceylanaise faisait au moins plaisir à voir. Cette soirée serait peut-être le souvenir de sa vie. Un souvenir sans doute hélas gâché par la suite que l'Exécuteur comptait lui donner en tuant Tuku l'ordure. Mais ceci était une autre histoire et, comme chacun le sait, les chagrins sont faits pour passer.

Bolan remplit les coupes, en tendit une à Dala qu'elle vida en un temps record en soupirant d'aise. Un soupir qui gonfla ses adorables petits seins couleur de miel et qui alluma des feux d'artifice dans ses grands yeux de gazelle. Elle sourit à Bolan et ils refirent l'amour encore une fois. Doucement, très lentement, comme pour être sûrs de ne rien oublier des félicités de la chair et de l'âme. Enfin, complètement épuisée, en sueur, la jeune Ceylanaise s'écroula dans les oreillers en gémissant :

— *No ! No !*

C'était le moment. Jouant le touriste succombant au romantisme exotique, Bolan proposa :

— J'ai l'intention de me promener quelques jours dans l'est. Tu ne voudrais pas venir avec moi ?

Elle eut d'abord un début de réaction enthousiaste, puis, comme si brusquement la réalité lui revenait en mémoire, elle s'exclama :

— Oh ! C'est impossible !

— Pourquoi ? fit semblant de déplorer l'Exécuteur. Je te donnerais ce que tu perdrais en salaire.

Elle secoua sa tête aux longs cheveux emmêlés, écarta une mèche devant ses yeux et souffla, résignée :

— Mon fiancé est très jaloux.

Ça, c'était la meilleure ! Bolan joua la surprise peinée, remplit de nouveau les coupes et attendit que Dala ait encore vidé la sienne pour s'étonner :

— Tu es fiancée ?

— Bien sûr !

Sa voix devenait moins assurée et elle avait l'air de chercher ses mots. Bon signe. L'Exécuteur insista :

— Et il ignore que...

Il n'acheva pas. Brusquement redressée sur un coude, la jeune hôtesse le regardait, apeurée.

— Évidemment ! bafouilla-t-elle. S'il apprenait ce que je...

Elle hésita, se fit verser une nouvelle coupe de Moët avant de laisser tomber, sinistre :

— Je crois qu'il me tuerait.

Elle but, marqua un temps, avoua, songeuse :

— Parfois, il me fait peur. Il a l'air si... si dur !

— Je croyais les Sri Lankais doux et gentils, hasarda Bolan, innocent.

C'était vrai. Dès qu'ils cessaient de se massacrer.

— Tuku n'est pas sri lankais.

Dala avait laissé tomber cela d'une voix molle. Un peu lasse aussi. Visiblement, elle n'aimait pas trop être arrachée au rêve de luxe et d'insouciance dans lequel Bolan l'avait plongée. Il s'en voulut sincèrement, mais le nom qu'elle venait de prononcer lui fit également penser qu'il allait sûrement lui rendre un sacré service en supprimant Tuku la vermine.

S'il le trouvait.

Alors, comme il avait encore des tas de questions à lui poser, l'Exécuteur emplît une nouvelle fois la coupe de Dala et ils trinquèrent. Elle à lui... lui à la mort. Celle de Hang Tuku l'ordure.

Et à celle des autres pourris.

CHAPITRE DIX-SEPT

La gifle fut si violente qu'elle souleva presque Dala. Propulsée contre le mur au plâtre rose écaillé, l'hôtesse s'y cogna la tête et, groggy, glissa lentement à terre. Hang Tuku fut sur elle d'un seul bond et leva le pied pour lui frapper les côtes. Mais à la dernière seconde, il arrêta son mouvement et se statufia.

Il ne fallait pas abîmer Dala. Pas encore.

Planté tout nu au milieu de la chambre minable, son corps râblé et sa face de brute frémissante de rage le faisaient ressembler à un tueur de cinéma karaté. Surtout avec ce bandeau de toile noire qui ne quittait jamais son tour de tête. Mais dans sa naïveté de petite brute, l'ancien flingueur de Phramisake était sûr que cet accessoire effrayait ses adversaires.

Des adversaires qu'il n'avait même plus. Car depuis sa défection de la famille Phramisake, il ne vivait plus qu'aux crochets de Dala. De tueur, il était devenu maquereau.

— Tu m'as fait mal !

Dala gémissait à ses pieds, essuyant les larmes qui coulaient de ses grands yeux de gazelle. Ce genre de traitement la changeait considérablement de celui qu'elle avait connu la nuit précédente. Le bonheur. Un bonheur qui lui valait maintenant beaucoup de malheurs. Son amant se baissa brusquement, lui attrapa les cheveux et la secoua sans ménagement pour grincer, entre ses dents serrées :

— Reprends tout depuis le début. Je veux que tu répètes tout ce que vous vous êtes dit l'Américain et toi.

Docile, Dala renifla, réunit ses souvenirs et répéta absolument tout ce dont elle se souvenait. Quand elle se tut, Hang Tuku lui tirait toujours les cheveux, mais il pensait visiblement à autre chose. Il finit par dire songeur :

— La Thaïlande, hein ! Vous avez parlé de voyages et tu lui as dit que je venais de Thaïlande. C'est bien ça ?

— Ou... oui !

Une lueur dangereuse dansait dans les petits yeux bridés du tueur. Il enchaîna :

— Et tu lui as dit que je t'avais emmenée ici juste après les élections, hein ?

— Oui. Mais...

— Et tu lui as dit aussi que j'étais sûrement un peu policier, ou quelque chose comme ça, puisque j'avais été un garde du corps de Mrs B. C'est toujours ça ?

— Oui !

Dala était très malheureuse. À cet instant, elle aurait voulu remonter le temps et se retrouver dans les bras de ce bel Américain athlétique, à la fois si dur d'apparence et si doux avec ses grandes mains musclées. Elle ne comprenait rien à cette rage soudaine de son amant et regrettait amèrement de lui avoir raconté tout ça. Mais elle n'y pouvait rien, avec ses petits yeux de tueur de cinéma, Hang Tuku la fascinait. Un peu à la manière dont le naja hypnotise sa proie. Maintenant, tremblante à la fois de peur et de regrets, elle attendait la nouvelle volée de coups qui ne pouvait manquer de lui tomber dessus.

— OK, dit enfin Tuku en se redressant. Ça va. T'es une bonne fille. Tu vas retourner au boulot. Prépare-toi.

Un peu étonnée par ce brusque revirement, la jeune Ceylanaise se releva également, la tête encore bourdonnante. Tandis qu'elle remplissait la cuvette qui servait à la toilette, elle vit Hang Tuku s'habiller sans un mot et quitter la chambre en ordonnant :

— Ne pars pas avant que je revienne.

Il sortit dans le petit jardin en friche qui cernait la vieille maison branlante, alla jusqu'au portail, regarda derrière lui, puis devant, avant de sortir sur la route pour observer de nouveau la maison. Une maison située tout à la sortie du minuscule village de *Manandiya*. À la lisière de la brousse. Autour, hormis les passants et quelques vaches squelettiques, il n'y avait qu'un *dagoha* décrépi, une épicerie et, de l'autre côté de la route défoncée, un petit chemin qui montait vers l'ancien monastère.

Alors, laborieusement, l'idée finit par s'ancrer dans le cerveau primaire du tueur. Une idée géniale. Parce que très simple.

Soudain ragaillard, il se mit en marche sur la petite route que bordaient les constructions branlantes de *Manandiya*. Insensible au soleil qui commençait à cuire, indifférent au petit flot de population qui, ici comme partout ailleurs dans l'île, circulait à pied de village en village, sans but apparent. Toutes ses pensées étaient tournées vers la maison du « docteur » qui se trouvait à l'autre bout du village. Le « docteur » n'était pas un vrai médecin. Il vendait seulement des plantes médicinales en gros. Et il avait le téléphone.

Cinq minutes plus tard, au fond de l'entrepôt odorant du « docteur », Hang Tuku appelait un numéro à Colombo. Une voix onctueuse lui répondit. Celle de ce pédé de Kasati. Aussitôt, il lança dans l'antique appareil :

— C'est moi, Tuku. Je veux parler à Phramisake. Tout de suite.

Il y eut un temps mort, puis un dé clic et la voix poussive du capo de Colombo s'éleva dans le combiné :

— Qu'est-ce que tu veux, foetus de truie !

Phramisake était dans un bon jour. Froid et précis.

Tuku lui raconta les aveux de Dala. Quand il eut fini, Phramisake garda le silence si longtemps qu'il crut la communication coupée. Enfin, le poussah parut faire un immense effort pour questionner :

— Il a parlé de la Thaïlande, cet Américain. C'est bien ce qu'elle t'a dit ?

— Oui.

L'esprit obtus du Malais comprenait confusément que cet Américain avait plus ou moins à voir avec cette histoire thaï déjà vieille d'une éternité. Or, Phramisake avait l'air tout chamboulé par ce qu'il venait de lui dire. Tuku, lui, n'y comprenait rien. En Thaïlande, on lui avait seulement donné l'ordre de tuer cette niacoué et d'enlever son même. Ce que lui et les deux autres avaient fait. Avec un petit viol en prime. Pour le reste, il n'avait jamais rien su. Il n'était qu'un minuscule rouage de la formidable machine du crime que sont les Triades. Un rouage qu'on avait déplacé ailleurs aussitôt son « contrat » rempli. Alors, Tuku tombait des nues. Cette histoire, il l'avait oubliée.

À l'autre bout du fil, après un autre très long silence peuplé de parasites, Phramisake questionna de nouveau, plus essoufflé que jamais :

— Comment elle t'a dit qu'il s'appelait déjà, cet Américain ?

Tuku venait de le dire, mais ce nom lui étant complètement inconnu, il dut le rechercher dans sa mémoire, avant de répéter :

— Bolan. Mack Bolan.

Nouveau silence, encore plus long que les autres. Un temps mort meublé par les mêmes parasites et par la respiration laborieuse de Phramisake. Enfin, ce dernier laissa tomber :

— Tu as bien fait de m'appeler, mon petit Hang. Très bien fait.

Le Malais crut rêver. Mais déjà, son ancien boss questionnait de nouveau :

— Elle est déjà partie au boulot, ta morue ?

— Non. Je l'ai fait attendre.

— Bon ! soupira Phramisake. Alors, voilà ce que tu vas lui dire de faire, à cette salope...

L'Exécuteur était inquiet. Dala n'était pas réapparue de la journée et il était plus de neuf heures du soir. À croire qu'elle s'était volatilisée dans la nature. Maintenant, il regrettait de n'avoir pas réussi à savoir où elle habitait avec son amant Tuku. Mais, de peur de l'effaroucher, il n'avait pas osé pousser l'interrogatoire trop loin. À présent, il n'était à peu près sûr que d'une chose : Dala avait parlé à Tuku.

Son instinct le lui criait. Comme il l'avait averti toute la journée du danger de cette nouvelle situation. Alors, pour la première fois depuis le début de son interminable guerre contre l'*Organized Crime*, il avait pris la décision de se cacher. En gardant tout bonnement la chambre toute la journée.

Histoire de ne pas tenter un éventuel sniper¹.

Non pas qu'il eût peur, simplement, il appliquait son plan à la lettre. Un plan qui prévoyait justement une foudroyante riposte des amici locaux et qui reposait sur le principe de les obliger à l'attirer dans un piège. Car maintenant qu'il s'était découvert, maintenant que, par l'intermédiaire de Dala, il avait annoncé la couleur au grand jour, il savait que la mafia ceylanaise ne lui ferait aucun cadeau. Il en avait eu la confirmation une demi-heure plus tôt. En appelant Brognola à son bureau de Washington. Le fédéral n'y était pas allé par quatre chemins. Selon une information « chaude » de Phil Necker, saisie trois heures plus tôt par Junius Wannasarit, le super capo de Sri Lanka, la *Commissione* avait aussitôt donné des instructions le concernant. Des instructions très précises.

La mort.

Ce n'était certes pas la première fois que les pourris s'excitaient contre lui, mais très souvent, grâce à la mobilité et à la sécurité que lui offrait son char de guerre, il n'avait guère couru de risques très aigus. Cette fois, c'était différent. D'une part, il n'avait pas le char de guerre, d'autre part, il se trouvait en territoire ennemi.

Comme en Thaïlande et en Malaisie.

Avec, en plus, une belle provocation de sa part.

... Tireur d'élite.

Autant dire qu'il s'offrait tout nu aux balles mafieuses. Alors, il avait dû user d'une petite astuce. Le matin même, sans prévenir le desk et arguant d'une nébuleuse histoire de rendez-vous galant et d'épouse jalouse qui risquait de débarquer à l'improviste, il s'était arrangé avec le garçon d'étage pour obtenir également la chambre voisine. Ce qui, compte tenu du très modeste remplissage de l'hôtel, n'avait pas posé de problème. Cela lui avait coûté huit cent cinquante roupies de pourboire. Exactement le prix de la chambre.

À présent, il était neuf heures du soir passées et il se demandait ce que l'ennemi était en train de lui concocter. Car il le savait, la réaction serait dure et implacable. Quelles que soient les latitudes sous lesquelles l'*Organized Crime* opérait, la mort était toujours le lot de ceux qui s'opposaient à elle. Une mort qui pouvait fondre sur lui à tout moment et de n'importe quelle façon. Tout dépendrait de l'imagination de Phramisake. Car l'Exécuteur en était certain, Tuku ferait appel à son ancien boss. C'était même sûrement déjà fait. Et comme, faute de savoir où se terrait le Malais, il ne pouvait lui-même déclencher les hostilités, il était condamné à attendre.

Or, jusqu'à présent, personne ne s'était hasardé jusqu'à la chambre 244.

L'Exécuteur en était là de ses pensées, quand un léger bruit de pas se fit entendre dans le couloir et s'arrêta aussitôt dépassé sa porte. Il

sauta du lit, attrapa le .45 à réducteur de son posé sur la table de chevet, l'arma et, léger comme une ombre, alla coller son oreille au battant. Pour entendre aussitôt un grattement. Vraisemblablement à la porte voisine. Il laissa passer quelques secondes, puis, n'entendant plus rien, il tourna doucement la poignée et entrouvrit la porte.

Pour apercevoir un dos.

Il fit deux pas, allongea le bras et attrapa une nuque. La femme poussa un petit cri étouffé, se retourna.

Dala. Méconnaissable.

Mais avant qu'elle n'ait prononcé le moindre mot, l'Exécuteur l'avait attirée à l'intérieur. Bolan referma le battant, considéra le visage déformé par les coups, les lèvres fendues, la coupure de l'arcade sourcilière. Un désastre. Il demanda :

— Qui ?

La Ceylanaise baissa les yeux, souffla :

— Tuku. Mon fiancé.

— Pourquoi ?

— Je... c'est à cause de vous.

— De moi ! fit semblant de s'étonner Bolan.

Dala soupira, marcha jusqu'au lit, s'y laissa tomber, assise, prostrée. Puis, tout doucement, une grosse larme se mit à couler sur sa joue et elle dit :

— Vous vous êtes servi de moi. Vous saviez tout depuis le début.

Cette fois, Bolan n'osa pas protester et elle enchaîna, désignant l'environnement :

— Ce changement de chambre le prouve. Tout ceci... cette petite fête d'hier soir... c'était pour me faire parler. Maintenant, je sais que vous voulez tuer Tuku et que tout ça n'était préparé que dans ce but.

— Écoutez, Dala. Je...

— Non !

Elle s'était raidie sur son coin de lit et il eut honte de ses yeux gonflés, de ses ecchymoses et du désespoir qu'il lisait dans ses prunelles.

— Vous, dit-elle. Vous, vous allez m'écouter.

Elle reprit sa respiration, enchaîna, l'air buté :

— Je ne peux pas travailler dans l'état où je suis. Je suis venue en cachette. En passant par la plage.

— Pour quoi faire ?

— Pour vous dire que Tuku est parti à Galle. C'est toujours là qu'il va faire la foire et, demain, c'est *poya*, la fête de la nouvelle lune. Ce jour-là, personne ne peut boire d'alcool. Alors, cette nuit, comme toutes les veilles de *poya*, le pays entier ne sera qu'une immense beuverie. Tuku va passer sa nuit à boire avec des filles. Il reviendra à l'aube. Comme chaque fois. Ivre mort. Il restera toute la journée au lit.

Il sera à votre merci, acheva-t-elle dans un souffle. Vous pourrez le tuer.

Un silence s'établit entre eux que Bolan finit par briser pour questionner :

— Pourquoi faites-vous ça ?

Elle plongea son regard meurtri dans le sien, conserva le même silence encore si longtemps qu'il crut qu'elle ne lui répondrait pas. Enfin, dans une espèce de soupir avorté, elle déclara, les yeux allumés de haine :

— Je veux qu'il meure.

Si cet aveu était un bluff pour envoyer l'Exécuteur au massacre, la jeune Dala était une fantastique comédienne.

Mais si c'était le cas, il ne le saurait que bien trop tard.

CHAPITRE DIX-HUIT

Il faisait une nuit d'encre. Une de ces nuits sans lune qui, même sous les tropiques, demeurent opaques et noires comme la mort et font croire que le ciel n'est plus fait que de néant. Une nuit aussi noire que la combinaison de combat dont l'Exécuteur s'était enfin revêtu.

Car cette fois, c'était la guerre.

La vraie. Totale, déclarée dans les deux camps. Une guerre qui verrait l'Exécuteur réussir le premier volet de sa mission punitive, ou qui le conduirait à sa mort. Un blitz sans merci, avec, du côté de l'adversaire, une embrouille digne des westerns les plus palpitants.

Un superbe guet-apens.

Du moins, l'Exécuteur le pressentait. Son instinct le lui criait depuis son arrivée dans le secteur et sa fameuse petite sonnette d'alarme résonnait furieusement dans sa tête. Un guet-apens si raffiné qu'il ne l'avait pas encore éventé. Il avait beau scruter la nuit à travers la lunette de visée à infrarouges « empruntée » au M. 16 du flingueur de Colombo, il ne voyait rien. Rien de plus qu'une minuscule bourgade aux misérables maisons alignées le long de la route, où dans la nuit précédant le *poya*, quelques irréductibles continuaient consciencieusement à s'imbiber à l'arak. Bolan y avait goûté, c'était loin de valoir un bon Hennessy-Glace.

Une heure plus tôt, il avait quitté le Triton Hôtel où il avait laissé Dala quasiment évanouie d'épuisement. Mais cette fois, il n'y était pour rien. Il avait sauté dans la Pajero et avait franchi les grilles ouvragées du parc sous les regards incrédules des gardes. Persuadés qu'ils avaient affaire à un fou. Par les temps qui couraient, les nuits de Sri Lanka étaient à peu près aussi sûres que celles de Harlem. Mais derrière lui, le gros sac de l'Exécuteur contenait de quoi anéantir une petite armée d'excités. Il avait quitté Galle Road à la sortie d'*Ahungalla* et bifurqué à droite pour serpenter sur une petite route qui grimpait en pente douce à l'assaut de la jungle. Là encore, il y avait du monde dehors. Au début de son séjour, Bolan s'était demandé ce que pouvaient bien faire tous ces gens à marcher autant sur le bord des chemins. C'était finalement Sayake qui l'avait renseigné l'avant-veille, après qu'il eut reçu ses mille dollars. À Sri Lanka, pour posséder ne fût-ce qu'un vélo, il fallait déjà être riche. Après les Indiens, les Sri Lankais étaient les champions de la marche à pied. Pour se rendre à leur travail et en devenir, certains marchaient plus de quatre heures par jour.

Mais cette importante fréquentation des routes avait finalement

arrangé l'Exécuteur. *Manandiya* ne figurant sur aucune carte, il avait dû demander son chemin trois fois. À des marcheurs fortement soutenus par *l'arak*. *Poya* oblige.

Arrivé un moment plus tôt dans le secteur, l'Exécuteur avait contourné le village par un sentier piqueté de taudis endormis et s'était finalement retrouvé en pleine jungle et à flanc de colline. De la Pajero enfoncée dans la végétation épaisse, sa vue plongeait maintenant sur la sortie de *Manandiya*. À environ deux cents mètres et presque à l'aplomb de l'objectif décrit par Dala : la mesure qui abritait ses amours chaotiques avec Tuku.

Et il ne voyait rien.

Rien d'autre que des Sri Lankais réunis en famille ou entre amis dans les jardins et sous les vérandas. Surtout des hommes. *L'arak* semblait couler à flots et d'étranges chansons s'élevaient un peu partout dans la nuit. Quelque part, un transistor débitait des tranches de Madonna et les chiens privés de sommeil poussaient des jappements excités. Sa lunette aux infrarouges vissée à l'œil, l'Exécuteur cherchait toujours le défaut. En vain. À croire que Dala lui avait dit la vérité et qu'à force de côtoyer le danger, il commençait à devenir parano. Mais décidé à poursuivre sa veille, il s'installa le mieux possible dans la Pajero et prit son mal en patience.

Ce fut le silence qui tira l'Exécuteur de sa torpeur. Habitué à l'affût comme seuls les grands chasseurs et les grands guerriers le sont, il n'avait pas quitté la mesure de Tuku des yeux plus de quelques secondes à chaque fois. Aucun mouvement n'aurait pu lui échapper, mais la maison paraissait vraiment vide. Autour, la fête avait doucement décliné et, d'abord les enfants et les femmes, puis la plupart des hommes s'étaient peu à peu éclipsés dans les maisons. À croire que chaque mesure abritait deux ou trois familles. Çà et là, quelques « accros » s'adonnaient encore aux fins de libations et beaucoup s'étaient carrément écroulés sur place. Dans le réticule de la lunette, l'Exécuteur pouvait voir un des buveurs, assommé par l'alcool, répandu au bas des marches d'une véranda, ivre mort, dormant bouche ouverte et moustache mongole en bataille. Pas loin du coma éthylique. Les lumières de *Manandiya* s'étaient toutes éteintes et seule subsistait une lampe tempête posée au milieu d'un dernier groupe de braillards installé près du dagoba à l'abandon. Une dizaine d'irréductibles qui finirent par se séparer graduellement pour disparaître dans les taudis du village. En emportant la lampe tempête. Le cerveau de l'Exécuteur enregistrerait toutes ces scènes, sans trouver la moindre faille. Personne ne s'était même présenté au portail de la maison de Tuku. Tout le monde semblait le savoir absent. Bolan consulta sa montre, il était quatre heures du matin. Dans deux heures et demie, le ciel commencerait à s'éclaircir. Avec un peu de chance, il

n'aurait plus trop longtemps à attendre pour voir apparaître sa « cible ».

Si Dala avait dit vrai.

Il n'avait pourtant pas l'intention de descendre Tuku au M. 16. D'une part, même avec la lunette de nuit, il n'était sûr de rien et risquait, soit de rater son tir, soit de flinguer un innocent ; d'autre part, il avait bien l'intention de faire en sorte que l'ordure se voie payer son crime. Il n'avait donc d'autre choix que celui d'aller le tuer sur son terrain.

Perdu dans ses pensées, il entendit un grondement et aperçut de loin un véhicule émerger d'un jardin, tout au bout du village. Il le vit traverser *Manandiya* et filer en direction du sud en faisant claquer un morceau de sa bâche au vent de la course. Cela donnait un étrange son métallique et syncopé d'anneau ou de rivet frappant une ridelle, bruit qui s'estompa dans le lointain. Bolan suivit le véhicule des yeux, le vit disparaître, avalé par la végétation. Puis le silence relatif de la jungle se réinstalla et l'attente recommença.

Environ une demi-heure.

Avant qu'un nouveau bruit de moteur n'arrive aux oreilles de l'Exécuteur et ne le fasse se redresser. À partir de maintenant, tout pouvait arriver. Il vit deux pinceaux de phares crever la nuit au détour de la route et apparaître une camionnette qui ralentit en passant devant le dagoba... pour s'arrêter enfin à la hauteur du portail de Tuku. Tous les sens d'un seul coup en alerte, l'Exécuteur s'était tout à fait redressé et la lunette du fusil d'assaut était déjà devant son œil. Il fouilla la nuit, trouva la camionnette. Ses portières s'ouvraient et deux hommes en descendirent en riant fort. Le chauffeur, un petit gros habillé de clair, et un autre... portant un bandeau sombre autour de la tête !

Tuku !

Il chaloupait si fort que l'autre dut l'aider. Zigzaguant tous deux au point que Bolan ne pouvait les suivre dans le réticule, ils poussèrent le portail du jardin et pénétrèrent dans la maison de Tuku. Un instant plus tard, une lumière tremblotante s'allumait derrière ses volets. Dala n'avait pas menti. Le tueur rentrait de ses orgies de Galle. Si saoul, si zigzagant qu'il aurait été impossible de le flinguer à vue.

Statufié dans la nuit, l'Exécuteur attendait.

Si l'autre ne ressortait pas, tout allait être plus difficile. Bolan se voyait mal opérer une action de commando en risquant de tuer un innocent. Dans ce cas, il se verrait obligé d'attendre une autre occasion.

Mais alors qu'il se résignait à cette solution, il vit la porte de la mesure s'ouvrir de nouveau et un homme en sortir. Le petit gros chauffeur habillé de clair. Délaissant la camionnette, il traversa la

route et longea le terrain en friche où s'élevait le dagoba, avant de pousser un autre portail de jardin et de disparaître. Bolan laissa filer un petit soupir. Cette fois, il allait pouvoir attaquer.

Et commencer à venger le petit Cheng.

Pour cela, il n'avait besoin que du Colt .45 à réducteur de son. Nanti de cette seule arme, il descendit de la Pajero et, grâce à la lunette infrarouge, chercha dans la nuit le chemin le plus court pour gagner la maison du tueur malais. Car il n'était pas question d'y aller en voiture et de risquer d'attirer l'attention.

Un instant plus tard, il décidait de descendre à flanc de colline. Il serait sur l'objectif dans cinq minutes. Mais soudain, alors qu'il s'apprêtait à abandonner son observation, un petit bruit métallique attira son attention. Alerté, il reporta la lunette à son œil et son regard habitué à la nuit se figea, suivant très attentivement la scène qu'il venait de capter.

Juste une ombre qui s'enfuyait.

Une amorce de sourire plissa le tour de ses yeux et il se dit qu'à force de patience, le chasseur était toujours plus fort que le gibier. Au même moment, comme si les dieux de la guerre avaient vraiment décidé de le récompenser, un nouveau bruit métallique frappa son ouïe. Un tout petit bruit que sa mémoire avait enregistré un peu plus tôt. Par exemple, celui d'un rivet frappant une ridelle.

La camionnette !

C'était ça ! Exactement le bruit métallique entendu plus tôt, quand le véhicule bâché était passé sur la route en direction du sud. Un bruit qui n'avait aucune raison de se reproduire maintenant, sauf...

L'Exécuteur reporta la lunette à ses yeux et, abaissant son regard vers le bas, sentit de nouveau cette impression de danger ressentie plus tôt le gagner de nouveau. Car le fameux piège commençait à se dessiner dans sa tête. Ou du moins, l'amorce du piège seulement. Il venait de comprendre que le véhicule qui était passé tout à l'heure et la camionnette qui avait ramené Tuku chez lui ne faisaient qu'un. Chose qu'il n'avait pas notée tout de suite, car, lors de son premier passage, la camionnette était débâchée et il n'avait pas poussé l'examen à la lunette. Maintenant, il en était sûr, il s'agissait bien du même véhicule. Ce qui aurait pu être logique, car on pouvait considérer que la camionnette était précisément partie de *Manandiya* pour aller chercher Tuku sur son lieu d'orgies. Seulement, Dala avait affirmé que le Malais était allé à Galle. C'est-à-dire à cinquante kilomètres de *Manandiya*. Aller-retour, cent kilomètres. De nuit et à Sri Lanka, distance impossible à parcourir en moins de deux heures, sinon plus. Or, il ne s'était pas passé plus d'une demi-heure entre les deux passages de la camionnette.

Il y avait donc un loup.

En tout cas, suffisamment d'incertitudes pour que l'Exécuteur prenne le temps d'une nouvelle observation du secteur. Une observation extrêmement approfondie qui dura très longtemps, sans lui apporter le moindre élément nouveau.

Sauf peut-être...

Il regarda mieux, replaça la lunette à son point de départ, balaya lentement le décor et, tout doucement, l'esquisse d'un sourire glacial naquit sur ses lèvres.

L'ivrogne aux moustaches de mongole n'était plus à la même place. Malgré son « état éthylique » avancé, il s'était carrément déplacé d'une bonne centaine de mètres. Il était sorti du jardinet, avait marché sur la route jusqu'à la hauteur du dagoba au pied duquel il se trouvait maintenant. Accroupi dans l'ombre, la tête dépassant à peine des hautes herbes, un fusil dans les mains. Un fusil également équipé d'une lunette de visée. Forcément une lunette de visée de nuit. Tout autre matériel classique eût été inutile. D'où il était, l'Exécuteur ne pouvait identifier l'arme, mais à l'embouchure du canon, il comprit qu'il s'agissait d'un fort calibre. Une arme de sniper. De tireur d'élite. Le genre d'outil qu'on ne confie pas à un type bourré *d'arak*.

Mais ce n'était pas tout. À mesure que se poursuivait l'examen minutieux de l'Exécuteur, il découvrait des frémissements dans les haies de jardins entourant celui de Tuku. Un instant, il surprit même un très léger reflet métallique qui n'aurait pas attiré son attention en temps normal. Son sourire de mort s'élargit, puis disparut complètement. Maintenant, il comprenait. Tout. L'affluence anormale dans cette paisible bourgade, les bouteilles *d'arak* qui défilaient, le mystère de la camionnette. La surpopulation n'était qu'un apport provisoire de population, les bouteilles *d'arak* n'avaient jamais été vraiment vidées et la camionnette était partie chercher Tuku pour accréditer la thèse de son orgie à Galle. Précisément pour le cas où, comme maintenant, il aurait eu l'idée d'établir à l'avance un poste d'observation. Une camionnette qui, sous sa bâche, devait abriter au moins une demi-douzaine de pourris du cru.

Pour un beau piège, c'en était un.

Sans ce petit bruit métallique de la camionnette, l'Exécuteur serait tombé en plein guet-apens. Il aurait été haché sur place avant même d'avoir franchi le portail du jardin de Tuku. Un éclair passa dans son regard et il se demanda une seconde si Dala était au courant, puis il ne se demanda plus rien. Déjà, un nouveau plan se dessinait dans son esprit. Il ne s'agissait plus d'une action commando, mais d'un vrai plan de guerre.

Il accrocha les trois grenades à sa ceinture, boucla le holster du gros Colt .45 sous son aisselle gauche, celui du .38 sous la droite et suspendit l'étui d'un énorme 44 Magnum sur sa hanche. Enfin, le

poignard de commando enfilé dans sa gaine de mollet et le M. 16 chargé à bloc accroché dans le dos, il se fondit sous le couvert de la jungle. Calme et silencieux comme un fauve, il descendit sur une centaine de mètres, tout en se déportant de manière à s'assurer un angle de tir idéal. Puis, l'esprit vidé de tout ce qui n'était pas lié à l'action, il réadapta la lunette sur le M. 16, la régla, verrouilla le sélecteur de tir sur le coup par coup et épaula. Tout de suite, il eut le front du pourri aux moustaches de mongole dans la visée. Il positionna la petite croix rouge juste au milieu du front, bloqua son souffle et son index enfonça doucement la détente.

La détonation ne fit pas plus de bruit qu'un bouchon de champagne qui saute. Et encore. Couverte par les bruits nocturnes de la jungle. Ce réducteur de son soviétique n'était pas mauvais du tout. Sous le recul de l'arme, la cible avait disparu. L'Exécuteur la rechercha aussitôt, la trouva juste à l'instant où le « mongole » finissait de basculer en arrière. Un bel œil sombre et dégoulinant au milieu du front. Tué net. Bolan tourna le M. 16 en direction des jardinets. Mais rien n'y avait bougé. D'où il était à présent, il voyait distinctement les pourris planqués dans la nature. Une douzaine. Répartis autour de la maison de Tuku, mais à distance respectable, formant une sorte de fer à cheval pour le prendre en tenaille dès qu'il apparaîtrait. Bolan avait compris. Ces douze pourris n'étaient que la partie visible de l'iceberg. De simples miroirs aux alouettes, de banales précautions en cas de pépin. Le vrai piège était ailleurs. Dans la maison. Sans doute bourrée d'explosifs. À cet instant, Bolan espéra très fort ne pas se tromper, puis, épaulant de nouveau le M. 16, il enfonça la détente pour la deuxième fois.

Puis, très vite, onze fois encore.

Si vite que les échos étouffés se confondirent. Tout en bas, les douze corps avaient juste frémi sous les impacts. Maintenant, il y avait douze morts. Ce n'était pas pour rien qu'au Vietnam, on avait surnommé Bolan le tireur d'élite. Dans ces moments-là, l'Exécuteur ne ratait jamais sa cible. Non pas qu'il fût le meilleur tireur de tous les snipers encore vivants sur la planète, mais tout simplement parce que « dans ces moments-là », Mack Bolan n'avait plus d'âme. Il tuait pour tuer le mal. Pour anéantir l'ennemi.

Et cette nuit, une fois encore, il n'eut pas de pitié.

Ni à cet instant, ni dans ceux qui suivirent. Il n'était plus que l'Exécuteur. Plus glacé que la banquise, plus implacable que la mort.

Littéralement minéralisé, plongé dans ce redoutable état de grâce qu'il connaissait parfois au cours de ses batailles les plus sacrées, il arracha une grenade de sa ceinture, sauta une large portion de colline pour se retrouver enfin à la lisière de la route, face au dagoba où le tueur aux moustaches de mongole avait cessé de vivre. Longeant la

forêt, renonçant même à utiliser la lunette aux infrarouges, tant son instinct était aiguisé, il progressa rapidement en direction de la camionnette. Se servant du talus comme paravent, il la dépassa, puis, s'immobilisant soudain, il dégoupilla la grenade et la lança. Avec une précision diabolique. La poire d'acier retomba sur la route avec un bruit mat, puis se mit à rouler en louvoyant légèrement, pour aller achever sa course exactement sous le châssis du véhicule.

Il y eut une explosion un peu sourde, presque ridicule. Mais un dixième de seconde après, la camionnette était soulevée de terre et explosait dans un formidable feu d'artifice. Dans cet enfer, il y eut une vague clameur qui ressemblait à des cris de souffrance, puis plus rien. Rien d'autre qu'un formidable brasier et une pluie de débris qui ricochaient sur le mauvais asphalte.

Au même moment, des armes automatiques se mirent à cracher leur rage et leur peur. Des armes dont l'Exécuteur n'avait pu localiser les servants et qui hurlaient à la mort dans la nuit sans lune d'une veille de poya. Puis il y eut d'autres cris, de rage, de douleur. Dans la panique, les pourris se tiraient dessus.

Mais déjà, l'Exécuteur était loin.

Loin de la maison piège, loin de l'endroit où sa mort était inscrite si son instinct n'était pas venu une fois de plus lui crier casse-cou. Devenu ombre dans l'ombre de la jungle, il remonta le village sur toute sa longueur, enregistrant au passage que les échos de la bagarre n'avaient pas fait sortir les villageois. La peur, ou l'indifférence. Cette histoire ne les concernait pas. Arrivé tout au bout du village, là où la jungle reprenait ses droits juste de l'autre côté d'un sentier montant à l'assaut d'une plantation d'hévéas, l'Exécuteur se repéra, porta de nouveau la lunette à infrarouges à son œil et fouilla l'obscurité hostile.

La voiture était là. La Mercedes blindée de Phramisake !

Celle vers laquelle il avait vu un peu plus tôt courir Tuku lorsqu'il s'était « évadé » de chez lui en passant sous le plancher surélevé de sa cabane. Une Mercedes 500 SEL noire, luisante comme un gros animal redoutable. Une voiture qui représentait quatre siècles de salaire moyen à Sri Lanka. Tous feux éteints. Mais grâce à la lunette, l'Exécuteur pouvait voir les trois flingueurs armés de kalachnikov qui faisaient les cent pas autour d'elle. Terriblement calmes. Comme sourds à ce qui se passait à moins de deux cents mètres. Des vrais professionnels. L'ancien Sergent Miséricorde se dit qu'il était dommage d'être obligé de tuer de si bons spécialistes, mais ils étaient du côté des pourris. Tant pis pour eux. Il traversa la route, longea le sentier. Puis, rapide comme un cobra, il plongea sur le premier flingueur et sa main gauche se plaqua sur la bouche du type. Dans la nuit sans lune, l'acier mat de la lame du Buck Master ne brilla même pas quand elle effectua la sinistre et fulgurante parabole de mort dans

l'air tiède. Sous son tranchant effilé, le larynx et le pharynx du gorille firent entendre le même bruit presque soyeux. Puis il y eut un gargouillis sinistre que les sons omniprésents de la jungle emportèrent aussitôt.

Déjà, Bolan s'était reculé à couvert, tirant le corps secoué de soubresauts contre lui. Le pourri parut une seconde vouloir s'arracher à l'étreinte, avant de se relâcher d'un coup. Mort. Pourtant, du sang coulait encore de l'horrible blessure. Du sang que l'Exécuteur sentait couler sur la main qui obstruait encore la bouche, tant il avait giclé haut l'instant d'avant. Il posa le corps dans l'épaisse couche végétale du sol, glissa de nouveau dans la nuit, plongea une nouvelle fois et la sinistre lame déjà souillée accomplit encore son horrible office. Mais, prévenu par son instinct, le deuxième pourri avait fait volteface à la dernière seconde. Au lieu d'attaquer sa gorge par-devant, l'acier ripa sur une vertèbre, glissa sous l'oreille et s'enfonça profondément derrière la carotide en l'arrachant au passage. Sous sa main placée en bâillon, l'Exécuteur sentit des dents s'ouvrir dans un mouvement spasmodique et la morsure faillit lui faire lâcher prise. L'autre ruait contre lui, cognant des bras et des jambes. Il parvint même à envoyer un coup de pied en arrière qui manqua de très peu le bas-ventre de Bolan. Mais il était trop tard. Jaillissant par la plaie béante, le sang fusait en longues saccades de la carotide sectionnée et le deuxième flingueur mourut comme le premier.

En sentant très mauvais. Ses sphincters s'étaient relâchés.

Malheureusement, le troisième gorille avait une ouïe très développée. Alerté par le chuintement lugubre du dernier égorgé, il se retourna si vite que l'Exécuteur comprit qu'il n'aurait pas le temps. Le doigt déjà sur la détente de sa Kalach, le pourri le regardait. Vraiment. Et malgré l'obscurité l'Exécuteur le vit aussi... vraiment.

Comme il vit aussi la horde de pourris qui jaillissait du village par toutes les issues. Des pourris ivres de rage qui canardaient partout en hurlant comme des sauvages. Des hordes de flingueurs qui se précipitaient sur lui et dont les armes crachaient la mort.

Alors, l'Exécuteur comprit que sa vie allait s'arrêter là. Au paradis terrestre de Sri Lanka.

Il avait joué une fois de trop.

CHAPITRE DIX-NEUF

À croire qu'à certains moments de la vie, tous les sens ordinaires savaient se surpasser pour confiner à l'extrasensoriel. À cette milliseconde où l'Exécuteur comprenait dans sa chair et dans son âme que sa mort le regardait en face, il réalisa aussi que seul un impossible miracle pourrait encore le sauver. Mais il en était des miracles comme du reste des choses, il fallait aussi savoir les capturer. Les amadouer.

Encore une fois cette nuit-là, l'Exécuteur sut commander au sort. Tout se joua entre lui et la meute hurlante sur la solidité des nerfs de chacun. Les autres tiraillaient n'importe comment, lui poussa le sélecteur du M. 16 sur rafale et arrosa posément. En courts staccato qui taillèrent le premier rang des assaillants en pièces. Le dernier gorille partit en arrière en vomissant du sang et un peu de sa cervelle gicla sur les pourris qui arrivaient. L'un d'eux en prit un large lambeau en plein dans les yeux et il tituba comme s'il avait bu. Bolan lui fit éclater la tête d'un énorme pruneau de .44 Magnum. Il doubla, fit sauter toute l'épaule gauche d'un type transformé en sirène de police. Son hurlement aigu s'acheva dans une espèce de couac tragi-comique et la troisième terrible munition de .44 lui arriva en pleine bouche. Quand elle ressortit dans sa nuque en réduisant les vertèbres en charpie, sa tête se détacha du tronc et roula aux pieds de ceux qui le suivaient. L'un d'eux shoota dedans sans s'en apercevoir et elle alla percuter le pare-brise de la Mercedes de plein fouet. Sans le moindre dégât. Verre blindé. Mais au même moment, pressentant ce qui allait se passer, l'Exécuteur bondit en avant. Il attrapa la poignée arrière de la voiture à la volée et tira vers lui.

Juste à la seconde où le chauffeur enclenchait le verrouillage central du véhicule. Cela fit un zonzonnement étrange qui se répéta deux fois. Et la portière vint à Bolan. Il avait neutralisé le système *in extremis*. Simultanément, les gros pneus firent gicler des pierres sur le chemin et le lourd véhicule se cabra en démarrant d'un coup. Vidant ce qui restait dans son chargeur de M. 16, l'Exécuteur plongea dans l'ouverture et se reçut sur les coussins moelleux. Au passage, le canon du .44 Magnum heurta quelque chose et un grognement de douleur s'éleva. Tandis que la lourde voiture plongeait vers la route, tandis que des essaims de guêpes rageuses criblaient les vitres blindées, l'Exécuteur s'était déjà redressé. Dans sa main droite, le gros .45 menaçait la nuque du chauffeur, dans la gauche, le .44 avait explosé. La terrible balle de chasse arracha littéralement la moitié de la main de son voisin. Une main qui venait de se refermer sur la crosse d'un

Smith et Wesson .9 mm modèle 59. Le type poussa un véritable barrissement que le canon brûlant du .44 Magnum stoppa net en s'enfonçant dans son cou musculeux.

— Ta gueule ! gronda Bolan.

L'autre se tut. Évanoui. La Mercedes tressauta, tangua, rétablit enfin sa trajectoire et la route l'accueillit presque en douceur. Derrière, il y eut encore quelques volées de projectiles, puis plus rien.

C'était fini. Le piège avait fait long feu.

L'Exécuteur laissa la voiture rouler sur environ deux miles, avant de jeter au chauffeur :

— À droite.

En venant, il avait repéré la petite route qui grimpait à l'assaut des collines. Un peu plus haut, au-delà des plantations d'hévéas, on commençait à cultiver le thé. À ces basses altitudes, la qualité la plus commune. Destinée à la consommation locale. Il laissa encore rouler quelques centaines de mètres et ordonna de nouveau :

— Stop.

Glacé de peur, le chauffeur, un long Sri Lankais en chemise rouge et au crâne presque chauve obéit aussitôt. La Mercedes s'arrêta en douceur et Bolan prévint :

— Si tu as une arme, qu'elle soit sur toi ou n'importe où dans la voiture, jette-la tout de suite. Sinon, je te tue.

L'autre obéit aussitôt, ouvrit la boîte à gants et en sortit un court 38 Colt Cobra au canon de deux pouces qu'il balança aussitôt par la vitre de portière.

— C'est tout, coassa-t-il, complètement paniqué. Je jure.

Bolan le croyait. Il lui fit mettre les mains sur la tête et lui conseilla :

— Ne bouge surtout pas.

Puis, se tournant vers le type râblé toujours évanoui près de lui, l'Exécuteur le fit basculer sur le plancher de la voiture, lui arracha sa ceinture et lui tira le pantalon sur les jambes. Surveillant le chauffeur, il fouilla une poche de sa sinistre combinaison noire et en sortit... le stylo-pistolet afghan subtilisé chez le marchand d'armes de Colombo. Toujours affreusement calme, il en arma le déclencheur et, sans hésiter, enfonça l'engin dans le fondement de l'évanoui. D'un geste brusque qui arracha un autre cri à ce dernier. Réveillé en plein cauchemar, il voulut bouger. Mais le pied de l'Exécuteur lui écrasait la nuque. L'autre se mit à souffler comme un phoque et à gémir de souffrance. De sa main éclatée, des morceaux d'os et des nerfs sectionnés saillaient entre les chairs sanguinolentes. Alors, se penchant sur lui, l'Exécuteur esquissa une amorce de sourire polaire pour lâcher de sa voix d'outre-tombe :

— Salut, Tuku.

— Pitié ! Pitié ! C'étaient les ordres !

— Tu n'as pas eu de pitié, gronda Bolan. Tu as torturé cette femme et cet enfant, puis tu as violé et massacré. Tu es déjà mort. À mon tour, je te viole, Tuku. Tu as un stylo-pistolet dans le derche. Si tu refuses de parler, tu seras déchiqueté de l'intérieur et tu mettras des heures à crever.

— Pitié !

Le Malais ne cherchait même pas à nier ou à bluffer. Ses souffrances étaient trop fortes et il savait désormais à qui il avait affaire. Il savait aussi qu'aucune pitié ne lui serait accordée. Pourtant, quand l'Exécuteur lui posa la première question, il fut malgré tout bercé par un espoir ténu. Comme si sa vie avait encore tenu à un fil de soie.

— Parle, insista l'Exécuteur au-dessus de lui. Donne-moi les deux autres. Sinon...

Hang Tuku ne voulut pas savoir ce que signifiait ce « sinon ». Il n'était pas mort tout de suite et se berçait d'espoirs fous. Alors, il se mit à parler. Le plus possible. Pour reculer l'échéance. Sur un rythme si rapide que l'Exécuteur dut lui faire répéter deux fois chaque aveu, chaque information. Quand il se tut enfin, à bout de souffle, abject de peur et de lâcheté, Bolan questionna doucement :

— Tu ne mens pas ?

— Non !

Un cri du cœur. Non, Hang Tuku ne pouvait plus mentir. Plus à ce stade de renoncement et de peur. Il avait uriné sous lui et sans le stylo-pistolet...

L'Exécuteur hocha la tête, et, de sa voix sépulcrale, il laissa tomber :

— Dans ce cas, Tuku, ni toi ni moi n'avons plus rien à faire dans ce pays.

Le terrible 44 était revenu dans sa main comme par magie. Il eut un bref sourire amer et tout doucement, son index enfonça la détente. Une seule fois.

Et Hang Tuku fut le premier des trois ignobles à mourir.

Il le fit salement. En y perdant les trois quarts de sa tête et en « recrachant » le stylo-pistolet afghan.

L'Exécuteur, lui, venait de perdre un nouveau lambeau de son âme. Mais il avait déjà oublié Hang Tuku. Il pensait maintenant aux deux autres ordures dont les jours étaient désormais comptés. Deux autres ordures que rien ne pourrait sauver. Même à des milliers de miles d'ici. Même à l'autre bout du monde.

La vengeance ignorait les distances.

Toujours aussi glacé, aussi apparemment robotisé, l'Exécuteur se pencha sur le chauffeur et souffla :

— Ramène ça à Phramisake. Avec les compliments de l'Exécuteur. Et dis-lui que je le tuerai bientôt.

Puis il quitta la Mercedes et disparut dans la nuit.

Les grondements des rotors crevaient l'univers d'azur comme autant de cymbales célestes frappées par la colère des dieux. Dans ce concert dantesque qui flagellait les chairs et la raison, un homme au visage creusé de drames et au regard sans lumière fixait le ciel sans le voir. Dans l'âme de bronze de cet homme-là, il y avait le sang, la violence et la mort. Un fardeau si lourd à porter que, parfois, ses puissantes épaules de guerrier antique semblaient près de s'affaisser. De renoncer. Mais l'homme était un chevalier. Un missionnaire poussé sans cesse par la foi qui le portait. Et jamais cet homme-là ne laissait sa tâche sacrée inachevée. Jamais non plus il ne pardonnait. Sauf aux vrais, aux sincères repentis. Les plus rares de ses ennemis.

— Tout va bien, derrière ?

Tiré de ses songes noirs par la voix rieuse du pilote, l'Exécuteur fit mine de s'intéresser au décor fabuleux qui défilait sous l'hélicoptère blanc, orange et bleu de la Upali Limited. Un hélico commandé à l'avance et qui était venu le prendre le matin même à l'aube, juste à son retour de blitz. Sur la plage du Triton Hôtel, où il n'avait même pas revu Dala.

C'était mieux ainsi. Depuis, ils avaient volé de *Galle* à *Trincomalee*, puis de *Kandy* à *Anuradhapura*, pour survoler ensuite le site de *Sigiriya* et son imposant rocher sommé d'une forteresse en ruine. Partout, sanglé par les courroies de sécurité, penché hors de la cabine et jouant son rôle de photographe à l'aide des appareils d'Ethel, Bolan avait mitraillé tout ce qu'il voyait.

Ça, c'était la couverture.

Maintenant, il était seize heures trente et il était temps de mettre un point final à sa croisade à Sri Lanka.

Il frappa l'épaule du pilote assis devant lui.

— OK, cria-t-il. Colombo.

Ils y furent en quelques minutes. Bolan donna encore quelques instructions, mitrilla de nouveau tout ce qui défilait sous lui, dirigeant peu à peu le pilote vers la zone qui l'intéressait. Enfin, les jardins bien léchés du quartier résidentiel apparurent à la verticale et Bolan reconnut au passage l'ambassade de France avec ses murs blancs et son drapeau flottant au vent. L'appareil vira à droite et *Bauddhaloka Mawatha* défila, avant de disparaître à son tour pour laisser place à une nouvelle mosaïque de riches propriétés. Puis *Don Carolis Road* fut sous l'hélico, reconnaissable par la proximité de la maternité en briques rouges cernée de barbelés et enfin, jaillissant du sol comme poussés par une main géante, les palmiers orgueilleux du parc que cherchait Bolan apparurent.

La dernière cible.

La villa de Phramisake. Avec son parc soigné, ses pelouses tirées au cordeau et sa piscine entourée de murailles en verre.

Mais pas de Phramisake en vue. La piscine était déserte et seul un jardinier s'affairait à l'autre bout du parc, penché sur le moteur d'une tondeuse.

Pas de Phramisake !

L'Exécuteur en aurait hurlé de dépit. L'usurier Khaligah lui avait-il menti au sujet des horaires de piscine ? Le boss de Colombo avait-il pris peur à la suite du blitz de la nuit dernière ? Était-il tout simplement en retard ? Autant de questions qui lui vrillaient le cerveau. Il ne quitterait pas Colombo sans avoir eu la peau de ce pourri. Même s'il devait passer le reste de ses jours à Sri Lanka.

D'un signe, l'Exécuteur enjoignit au pilote de patrouiller dans le secteur. Sans paraître s'intéresser à un objectif en particulier. Pendant ce temps, délaissant ses appareils, il contrôlait discrètement le matériel très spécial qu'il avait soigneusement enfermé dans le banal sac « reporter » posé entre ses pieds. Soudain, la voix du pilote s'éleva de nouveau. Moins joyeuse :

— Je vais manquer de coco !

C'était la tuile. Sans carburant, il fallait rentrer. Abandonner. Bolan se serait donné des claques. À trop bien jouer son rôle, il avait exigé des circuits trop larges.

— Combien de temps ? questionna-t-il.

Le pilote secoua la tête, désolé, indiqua ses cadrans d'un index accusateur :

— Juste la limite et la sécurité.

Une sécurité qu'il n'avait en principe pas le droit d'entamer sans raison impérative. Lèvres pincées, l'Exécuteur fouillait le décor sous lui. Mais là-bas, le parc de Phramisake demeurait désespérément vide.

— Il faut rentrer !

Cette fois, tourné vers lui, le pilote insistait vraiment. Déçu, l'Exécuteur lui fit signe qu'il était d'accord et il vira aussitôt vers le nord. Mais, alors que l'hélico reprenait de l'altitude, Bolan dont les yeux étaient restés rivés au rectangle vert du parc visé faillit pousser un cri de joie.

En bas, cinq silhouettes venaient d'apparaître sur la pelouse. Des silhouettes qui marchaient vers la piscine fortifiée et dont une était si large et si grosse qu'on aurait dit qu'elle roulait.

Phramisake ! Avec ses gardes du corps !

Alors, l'Exécuteur joua sa dernière carte. Frappant de nouveau l'épaule du pilote, il cria :

— Encore une ! Juste une ! Là !

Il indiquait la direction de la villa, sans désigner celle-ci trop

précisément. Le pilote fit la grimace, mais, finalement, songeant sans doute que les Américains étaient décidément des gens à part, il se décida à virer une dernière fois. Puis, rivé à ses instruments, il ne s'occupa plus de Bolan. De toute façon, lui, il rentrait son hélico.

De son côté, l'Exécuteur avait suivi la progression des silhouettes sur la pelouse. S'il arrivait trop tôt à la verticale de l'objectif, Phramisake n'aurait pas encore pénétré dans l'enceinte de verre blindé. Il ne pourrait alors rien tenter contre lui. À cause du jardinier. Et aussi du voisinage. Ce qu'il avait bricolé avec les pains de plastic pris chez le marchand d'armes, les crayons détonateurs, les deux grenades restantes et les quatre kilos de boulons d'acier était un véritable engin de massacre. De quoi faire de la charpie d'amici locaux.

— Un moment ! cria Bolan. Encore une photo !

Le pilote était au bord de la crise, mais cette fois, ça y était. Phramisake et ses flingueurs venaient de passer les chicanes de verre. Déjà, le poussah se débarrassait de son peignoir et, soutenu par un gorille, s'avancait lourdement vers le bassin où était installé l'étrange matériel de nage mécanique.

— Là ! C'est bien, cria encore l'Exécuteur.

Puis il ne dit plus rien. Il se concentrait. Son sac était sur le point de basculer dans l'ouverture. Il n'y avait plus qu'un tout petit coup de pied...

Un coup de pied qu'il donna.

Exactement à la verticale de la piscine. Puis il cria :

— On rentre !

Pas envie que le pilote se pose des questions.

L'explosion fut presque inaudible. Avalée par la distance et le vacarme des rotors. Mais l'Exécuteur la ressentit dans chaque fibre de sa chair. Il tourna la tête, porta le téléobjectif du Nikon vers la zone qu'ils venaient de survoler et ce qu'il vit dans le viseur à fort grossissement le laissa presque pantois.

Les murs de verre blindé de la piscine étaient très, très solides. Ils avaient résisté. Mais les cinq pourris qui s'étaient trouvés à l'intérieur l'instant d'avant ressemblaient maintenant à une gigantesque fresque en rectangle.

Plus rien que du sang rouge et des tas... des tas de débris accrochés partout. Y compris dans les ramures oscillantes des grands palmiers.

Bolan rangea son matériel de photo et murmura :

— On s'en va.

Tout près de là, sur une plage de paradis bordée de cocotiers, une femme l'attendait en contemplant le fascinant spectacle de l'océan sans cesse recommencé. Avec deux billets d'avion, deux billets pour

l'oubli, pour d'autres paradis aux lagons couleur d'émeraude et de saphir. Une femme douce et belle dont les grands yeux aux teintes d'orages cléments savaient si bien parler d'amour.

Juste une étape. Avant d'autres enfers.

[1] Ville minière de Sri Lanka.

[2] Temple bouddhique en forme de cloche.

[3] S'il vous plaît. En tamoul.